Tome XXIX. N° 1. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Mistral en Italie

Au printemps de 1891, *Mistral se décida à faire un voyage en Italie avec Mme Mistral. Du* 17 *avril au* 5 *mai, il envoya à son journal provençal* l'Aiôli *ses impressions de voyage, en quelques lettres : une de Gênes, trois de Rome, une de Naples. A partir de Naples, plus rien. Ces lettres parurent dans les numéros des* 27 *avril,* 7 *mai,* 17 *mai de* l'Aiôli, *sous le titre général* Escourregudo en Itàli *(Excursion à travers l'Italie).*

Cependant les voyageurs visitaient Florence, Bologne et ils s'arrêtèrent quelque temps à Venise. C'est là qu'ils apprirent la mort de Roumanille, le 24 *mai.*

Leur séjour à Venise a fourni à Mme Mistral la matière d'un récit très vivant, en langue provençale, intitulé Un viage à Véniso *(Un voyage à Venise) et signé* Na Mario Mistralenco *(Dame Marie de Mistral), que* l'Aiôli *publia en novembre et décembre* 1891.

Conçu et écrit dans l'intimité du grand poète, en profonde collaboration intellectuelle et morale avec lui, ce récit forme le complément naturel des lettres de l'Excursion.

Nous publions donc les deux documents à la suite l'un de l'autre, dans la traduction française que Mme Mistral nous

a autorisé à établir, et à isoler exceptionnellement du texte provençal (1), *pour* la Revue universelle. *Qu'elle en soit ici vivement remerciée ainsi que des renseignements et bons conseils qu'elle a bien voulu nous donner.*

PIERRE DEVOLUY.

Excursion à travers l'Italie (2).

Gênes, le 17 *avril* 1891. — Depuis longtemps, ami Folcò (3), je m'étais promis le voyage d'Italie. Mais, pour une raison ou pour l'autre, je n'en avais pas eu loisir. Cette fois pourtant, nous voici embarqués.

Partis de Graveson avec ma femme le 14 au matin, nous sommes venus d'une traite passer la nuit à Monaco. A la veillée, nous nous trouvons avec l'aimable sculpteur Fabio Hecchi et son beau-père, commandant de la garde de la principauté. Ensemble, nous allons au casino de Monte-Carlo, et, dès l'entrée, au bureau où on donne les cartes, n'y avait-il pas un employé qui lisait *l'Aiôli*? — Bonne marque, me dis-je, c'est l'occasion de risquer quelque *gros-nez* (4) à la roulette : — Vous allez gagner, me dit Paul Gleize, l'ami des félibres, consul de France auprès du prince de Monaco, qui me vint serrer la main — vous allez gagner d'emblée votre voyage en Italie.

Et j'y allai, hélas ! de mon beau louis d'or, que le râteau, en un clin d'œil, me ratissa à la moustache. Après quelques tours dans le palais du diable, à l'entour des tables chargées d'or et de billets, où s'affolent, silencieux, les joueurs et joueuses, nous entrons un instant dans la salle de spectacle ; et puis nous allons nous coucher.

(1) *L'Aiôli*, que Mistral dirigea pendant neuf ans, paraissait les 7, 17 et 27 de chaque mois (à cause du 7, chiffre fatidique des félibres). Son premier numéro s'ouvrait, le 7 janvier 1891, avec un des plus admirables articles que Mistral ait écrits. La collection des neuf années de *l'Aiôli* (qui cessa de paraître à partir du 27 décembre 1899) est un document de première main et de premier ordre, exclusivement en provençal, mais indispensable à qui voudra connaître profondément Mistral, sa doctrine et son félibrige.

(2) *Escourregudo pèr l'Itàli.*

(3) Folcò de Baroncelli-Javon, qui était le *baïle* de *l'Aiôli* (rédacteur en chef).

(4) Pièce d'or où se voit le nez aquilin (gros nez) du prince.

Le lendemain matin, un regard d'admiration sur ces rocs superbes et noirs qui abritent Monaco du mistral : là-haut, la Tête de chien, et la Turbie, une Tour Magne bâtie par César-Auguste *(Trophæa Augusti)* ; un regard sur les jardins qu'on entretient à grands frais autour de Monte-Carlo... et nous filons sur Vintimille. C'est là que la douane visite les bagages, et cette visite est le plus gros tracas du voyage.

Une foule de voyageurs, tels que les pauvres ombres qui vont passer la barque à Caron, se pressent à l'entour des tables, pour ouvrir leurs valises, portemanteaux et malles. Les douaniers fouillent, mêlent tout cela. Vous avez beau affirmer, donner votre parole que vous ne portez rien de prohibé, ils vous mettent vos hardes sens dessus dessous.

Mon tour venu, j'eus l'idée d'exhiber à l'employé de la douane italienne mon brevet d'officier de la couronne d'Italie — que m'avait fait avoir, autrefois, en Avignon, au centenaire de Pétrarque, M. le comte Nigra, ambassadeur d'Italie.

Ce douanier mit ses lunettes, lut le diplôme, me regarda, me salua en portant la main au képi, et... passe, je t'ai vu ! Je n'eus pas la peine de décorder, ni de montrer les nippes que je portais. Avec la presse qu'il y avait, une telle faveur, je vous assure, nous fut d'un beau soulas.

Et nous voici en wagon, fusant le long de la rive ligurienne, toujours le long de la rive jusqu'à Gênes et jusqu'à Pise. Tout ce littoral étroit et montagneux parsemé de bourgs et de petites villes qui ont les pieds dans la mer, c'est ce que les marins appellent la Rivière de Gênes, qui se divise en deux parties : *la Rivière du Ponant*, qui est au ponant de Gênes, et *la Rivière du Levant*, qui est au levant de cette ville.

Nous voyons passer Bourdiguières (Bordighera) et San Remo, qui fournissent à Rome les palmes de la semaine sainte. Quand on dressa, paraît-il, le fameux obélisque de la place de Saint-Pierre, les câbles et les cordages ne pouvaient plus tirer ; malgré la défense faite, sous peine de mort, de parler à ce moment-là, quelqu'un cria : *Mouillez les cordes!* Et, les cordes mouillées, l'obélisque put être soulevé et dressé. On dit que celui qui cria était de San Remo, et, qu'en récompense, il reçut pour lui et les siens, à perpétuité, le droit de fournir les rameaux de la Semaine Sainte à Rome.

Des orangers, des citronniers, tout chargés de leurs fruits jaunes, se voient du chemin de fer. Des touffes d'aloès avec leurs grosses feuilles pointues et menaçantes, des figuiers de Barbarie, des euphorbes géants garnissent les escarpements. Les vignes sont disposées et montées en treille. Mais ce qui est beau, — au-dessus de tout, — ce sont ces oliviers, ces bois d'oliviers, abandonnés à eux-mêmes, ramus et chevelus comme de grands saules pleureurs, qui donnent au pays une couleur classique et poétique incomparable. Comme ces arbres habillent mieux la terre que les arbres étrangers qui y croissent aussi, tels que palmiers, eucalyptus, caoutchoucs, etc., et qui, pour opulents et orgueilleux qu'ils soient, ne sont pas d'ici, nous le voyons bien ; pas plus que les messieurs de Paris ou de Londres qui viennent hiverner dans les *villas* de ces rivages.

Au nord, on voit blanchoyer les cimes neigeuses des Alpes de Ligurie ; au midi, la mer immense, avec, de loin en loin, un bâtiment à voiles qui lentement chemine. Sur l'étroite bande de terre, entre mer et mont, que suit notre train, des villes et des villages, bâtis en briques et en moellons : la pierre de taille manque. Les maisons sont peintes, à l'extérieur, avec de l'ocre, tantôt jaune, jantôt rouge. Les clochers, pareillement de briques, sont romans, en forme de tourelles, parfois avec des fenêtres joliment jumelées. Parfois, dans un jardin, un âne tourne la *pouse raque* (la noria). Parfois un chevrier, avec ses chèvres suspendues aux rocs qui nous dominent, regarde passer le train. Tout cela grillé, noyé dans le soleil.

Et toujours des montagnes et des tunnels à traverser ; et toujours des olivettes qui escaladent les montagnes ; avec de petits ports de mer : Port-Maurice, Oneille, Diana-Marina, dévastée par le dernier tremblement de terre, et Albenga et Savone, qui est une ville où l'on fabrique des boisseaux de cheminée.

Un employé du train nous demande discrètement s'il nous plairait de demeurer seuls dans notre compartiment. Nous lui disons oui ; et comme nous voyons qu'il tend la main de côté, nous lui glissons une pièce... et, alors, plus personne ne monte, sur tout le parcours. Puis, réflexion faite, nous trouvons, ma foi, que nous avons eu tort peut-être, de nous laisser enfermer tout seuls dans notre cage. Car c'est dans ces parages que fut assassiné, l'an passé,

dans son wagon, un félibre de Cannes qui revenait de voir sa fiancée.

Mais nous nous tirerons de celle-là !... Voici *Cocoleto*, petite ville au bord de la mer, qui est, dit-on, la patrie du grand Christophe Colomb ; puis *Sestri*, où une nuée d'enfants, retroussés jusqu'à la cuisse et guéant dans la mer, crient qu'on leur jette des sous. Nous en lançons quelques-uns de la portière du wagon ; et ils vont les poursuivre, sous l'éclaboussement des vagues, en barbotant comme des canetons.

A jour failli, sous l'arc-en-ciel (qui lui fait un arc de triomphe), nous entrons enfin dans Gênes, merveilleusement assise et étagée dans le fond de son golfe, sur des collines qui l'enferment et la défendent de tout côté. Je n'ai pas loisir, comme vous pensez, de vous décrire ici, et hâtivement, Gênes la superbe. Pour se rendre compte de la magnificence de cette ancienne république et des grandes familles qui en briguaient le gouvernement, il faut voir ces rues bordées de palais historiques, de glorieux palais en marbre blanc massif, des palais qui s'appellent le *Palazzo Ducale*, le *Palazzo Doria*, le *Palazzo Balbi ;* le Palais rouge, le Palais blanc, avec des porches et des escaliers qui semblent faits pour des géants, avec des galeries pleines de tableaux et ouvertes à tout venant... C'est une incomparable gloire. Et puis les églises !... L'*Annunziata*, toute resplendissante d'or, de marbres, de tableaux ; et *San Lorenzo e santo Ambrogio*. Il faudrait un mois pour tout voir. Mais nous sommes pressés ; et, au bout d'une journée et demie, nous prenons le chemin de Pise.

Rome, le 18 *avril* 1891. — Partis de Gênes pour gagner Pise, nous suivons toujours la côte, appelée cette fois *Rivière du Levant*, littoral toujours montagneux, tant que dure la Ligurie, peut-être vingt-cinq lieues encore. Nous passons à Nervi, Chiavari et la Spezzia (qui est le grand port de guerre de l'Italie), et le chemin de fer va de souterrain en souterrain ; nous traversons quatre-vingts tunnels : on ne peut rien voir !...

Enfin, les montagnes s'éloignent et nous y voyons de grandes taches blanches qui ressemblent à de la neige : ce sont les marbrières de Carrare, où six mille carriers creusent le marbre blanc qui approvisionne le monde. Nous

voici en Toscane. La terre devient drue. Les vignes, le long des fossés, comme au temps de Virgile, grimpent aux peupliers. La plaine s'élargit, toujours plus immense, prairie verte et marécageuse qui nous accompagne jusqu'à Pise.

Pise, avec ses vieux remparts de brique rougeâtre, noircis par le temps, perdue dans le fond d'un vaste pays plat, nous fait l'effet de notre Aigues-Mortes, mais beaucoup plus grande. Le fleuve Arno la traverse. Des rues larges et longues, pavées de dalles. De grandes maisons vénérables, avec leurs toitures à auvents, avec leurs fenêtres à claire-voie en fer martelé. Cité du moyen âge abandonnée par la vie, mais qui a gardé la grande allure de son passé illustre. Les monuments superbes qu'elle avait bâtis pour s'orner, quand elle était république indépendante et puissante, sont encore debout. Car, dans cette Italie intelligente et noble, encore qu'il y ait eu, comme partout, des révolutions, celles-ci n'ont jamais été aveugles et stupides comme en France. Les monuments, les statues, les églises, les palais, les tombeaux, les blasons des familles historiques, tout est là entier, respecté, honoré du peuple. L'histoire nationale écrite sur les pierres est de toute évidence et sans cesse pour tous un enseignement d'honneur et d'amour pour la patrie.

On ne peut pas dire l'impression d'éblouissement que vous laissent des monuments tels que le *Duomo*, comme ils disent, basilique à cinq nefs, construite toute en marbre blanc, avec des incrustations de noir, toute remplie de chefs-d'œuvre ; le clocher ou Tour penchée, séparé de l'église avec ses huit étages, tous en marbre blanc, tous environnés à l'extérieur de colonnades superposées ; le Baptistère, encore tout en marbre, de forme circulaire, dressé dans le ciel, et, lui aussi, séparé de l'église, a cinquante-quatre mètres de hauteur sur une trentaine de large ; enfin, le *Campo-Santo* qui est le cimetière et le Panthéon de Pise. La terre, prise au Calvaire, fut apportée au temps des croisades sur cinquante-trois navires. C'est un vaste cloître recouvert d'un auvent avec, au milieu, la terre sainte. Sur les murailles qui ont, en longueur, les unes cent vingt-six mètres, les autres cinquante-deux sur quinze de hauteur, sont, tout à l'entour, peintes des fresques admirables dues aux peintres primitifs des écoles italiennes. Devant ces scènes, ces imaginations formidables et naïves, tirées de la Bible ou représentant l'autre monde, Enfer et Paradis, il y aurait de quoi béer et

admirer un mois de temps. A terre, tout à l'entour, il y a les tombeaux et les portraits de tous les Pisans qui ont fait honneur à leur pays.

A la paroi pendent les chaînes de l'ancien port de Pise (d'où la mer s'est retirée, comme de celui de Fréjus, comme de celui d'Aigues-Mortes), chaînes que les Génois avaient emportées à Gênes quand ils eurent vaincu la république de Pise (1362) et qu'ils ont rendues à Pise en 1860, après l'unification nationale de l'Italie.

Dans le Dôme, on nous a fait voir une lampe de bronze de Benvenuto Cellini, la même qui inspira et révéla à Galilée les lois de la pesanteur et du pendule. Et, dans l'église de San-Stefano, on nous a montré les drapeaux turcs enlevés aux musulmans à la bataille de Lépante.

Pour pouvoir arriver à Rome de bonne heure, nous sommes repartis de Pise sur les trois heures du matin, en emportant de cette ville la mélancolie profonde que donne, par exemple, la lecture de Dante, dans sa *Divine Comédie*.

La contrée que nous traversons est toujours plus basse et déserte et immense. C'est ce qu'on appelle les Marennes, qui ressemblent beaucoup à notre littoral de Crau, avec leurs vastes garigues, leurs marais, leurs étangs, et ce mauvais air qu'on appelle *la malaria* et qui engendre les fièvres. De loin en loin, vous voyez là, comme en Camargue, des manades de chevaux et, aussi, de taureaux noirs, avec leurs *gardians* à cheval, qui, au lieu de trident, portent un aiguillon, avec un fusil en bandoulière.

A l'horizon, voici Corneto, qui, sur la montagne, nous fait les cornes avec ses tours. Non loin de là, les ruines de l'ancienne Tarquinie, où l'on a mis au jour je ne sais combien de tombes étrusques et d'innombrables vases de terre, joliment historiés de sujets mythologiques.

La Toscane a pris fin. Mais les Marennes toujours durent. Nous entrons dans le *Latium*, ainsi nommé, et bien nommé, à cause de sa « latitude » ou étendue plate et interminable de champs incultes, avec des dunes gazonnées, fleuries d'asphodèles et de pâquerettes. De-ci, de-là, quelque troupeau avec ses pâtres, avec ses ânes, comme les troupeaux transhumants d'Arles. La vie pastorale est la même partout. Puis des chênes-kermès et des genêts, quelque pinède de pins-parasols, là-bas, vers la mer que nous côtoyons, bleuâtre. De gros bœufs gris qui rompent là-bas une friche.

Et toujours l'asphodèle (*asphodelus*, fleur consacrée à la mort par les Anciens) qui blanchoie dans les landes.

Civita-Vecchia ! Nous approchons... Voici le Tibre, un grand canal, guère plus large que la Sorgue, mais certainement moins limpide ; puis Magliana, — pauvrette ! — qui nous rappelle Maillane. Puis, à travers les friches, tout d'un coup, de vieux remparts faits de briques noirâtres, avec la bosse d'une coupole qui, par-dessus, épie...

C'est Rome.

Nous nous mettons, émus, à la portière. Le train a traversé les remparts. Il continue sa route au milieu de friches et de quelques carrés d'artichauts et de choux... Et nous sommes pourtant dans Rome, car, de tout côté, voici des ruines noires et rouges, jusqu'à ce que, dans la gare, s'arrête le train.

Rome, du 24 avril 1891. — Une fois logés à notre *Albergo di Parigi*, nous prenons une voiture à l'heure, et — allons-y ! — nous circulons d'un bout à l'autre de la ville pour nous faire une idée générale de Rome.

La capitale des Césars, des papes et de l'Italie est véritablement à la hauteur de tous les rêves qu'on peut en avoir faits, sinon supérieure. Là, de quelque côté que vous vous tourniez, tout est encore plus beau. On voit que la puissance suprême qui, depuis deux mille ans, s'y est perpétuée, sous forme d'empire ou de pontificat, a voulu s'y affirmer éternellement, à la vue du monde, par des monuments dignes d'elle. Que ce soient les maisons, les palais, les basiliques, les places, les rues, les fontaines, les colonnades, tout y rappelle la force, la majesté romaines.

Oh ! ces fontaines superbes, qui n'ont de pareilles en aucune capitale. Des fontaines comparables à des fleuves qui abondent, qui débordent comme celle de Vaucluse, avec des dieux de marbre colossaux et tranquilles qui les regardent jaillir.

Nous sommes montés sur le Janicule, et, de là, nous avons vu le panorama de Rome, ses clochers innombrables, ses dômes, ses colonnes, ses obélisques, ses bouquets de pins-parasols, la grande coupole de Saint-Pierre, le fort Saint-Ange au bord du Tibre, un éparpillement d'églises sur les vallonnements des sept fameuses collines, tout le déploiement de l'Histoire romaine.

Dimanche 19 *avril.* — Nous allons voir Saint-Pierre. La façade, toute grande et gigantesque qu'elle apparaisse dans son encadrement de colonnades énormes, ne satisfait point entièrement les yeux du visiteur. La masse toute brute du palais d'Avignon est plus imposante. Entrons.

Oh ! là, vous avez beau prévoir tout ce que vous avez lu ou entendu dire de Saint-Pierre, vous êtes confondu d'admiration. C'est bien là le temple le plus extraordinaire qu'on ait bâti à la Divinité. Pour grandiose, pour altier, pour démesuré que tout y soit, il y a tant de proportion, d'unité, d'harmonie dans l'édifice entier, que vous vous sentez à l'aise et emparadisé dans le Beau absolu. Jamais une telle magnificence ne fut, comme là, répandue à profusion par la main du Génie, et sans nuire à la simplicité. Il faut avouer cependant qu'il y a telle chapelle roussie par le soleil et tout embaumée du thym des Alpilles qui inspirerait peut-être un sentiment plus religieux.

Comme nous allons d'une chapelle à l'autre (chapelles où tiendraient les plus grandes églises de Provence) en admirant les tombeaux des papes, les parois revêtues des marbres les plus précieux, les merveilles de la peinture éternisées en mosaïques, nous remarquons, accoudée à la base d'un pilier, une jeune demoiselle en deuil, d'une vingtaine d'années, bien mise et jolie, qui semble prier Dieu. Un peu après, j'entends derrière moi une voix craintive qui me dit : *Buon signore, un piccolo soldo, al nome di Dio!* Je me retourne ; c'est la demoiselle que nous venions de remarquer. La mendicité ici se pratique de toutes les manières. Sans cesse, autour de vous, il y a quelque main ouverte. Un trait pittoresque : dans la rue, vous voyez un pauvre qui demande l'aumône à un brave Récollet. Le moine, gravement, tire sa tabatière de sa poche, l'ouvre et l'offre au pauvre qui, gravement, prend une prise de tabac et dit merci.

Nous avons entendu à Saint-Pierre les fameux *musici et soprani* du pape. Ils chantent bien, ils chantent à la perfection ; mais pourtant leur chant, ou plutôt leur cri aigu a quelque chose de désagréable. Et puis cela fait un drôle d'effet d'entendre ces voix de femmes sortir d'individus qui ont la moustache et les cheveux gris.

Lundi 20 *avril.* — Aujourd'hui nous montons au Capitole, un plateau bordé de palais, parmi lesquels se dresse la sta-

tue équestre de Marc-Aurèle, admirable chef-d'œuvre de la sculpture antique. Dans les palais nous visitons un musée, où, entre autres belles choses, le *Gladiateur mourant.*

Nous voici dans la Rome antique — qu'on déterre peu à peu. Voici le *Forum* plein de colonnes, les unes brisées, d'autres debout comme au théâtre d'Arles, le Forum plein de temples en ruines, avec des arcs de triomphe sur la Voie sacrée : l'arc de Septime-Sévère ; plus loin celui de Titus, et puis celui de Constantin. Mais, pour beaux qu'ils soient, ces arcs font moins d'effet, nous semble-t-il, que ceux d'Orange et de Saint-Rémy, parce qu'aujourd'hui ils se trouvent en contre-bas et que les nôtres sont beaucoup mieux placés.

Voilà le Colysée énorme, tout bâti de pierre dure et de briques, mais tout délabré. Nos arènes d'Arles et même de Nîmes, quoique beaucoup moins grandes, ne pâlissent pas, — il s'en faut ! — devant celles de Rome ; surtout quand les taureaux et nos Arlésiennes leur redonnent la vie qui s'est éteinte, ici, pour toujours.

Mais ce qui nous étonne plus que le Colysée, c'est le palais des empereurs, un amas formidable de murailles de briques, de souterrains effroyablement sombres, de cachettes, de gouffres, d'interminables corridors qui forment les dessous de la demeure des Césars, et qui rappellent, à faire peur, rien qu'à en voir les ruines, la monstruosité de l'empire romain.

Mais ce qui nous étonne encore davantage, c'est l'amoncellement, le développement des grandes murailles, des parois effrayantes de hauteur et d'épaisseur, pareillement toutes en briques d'argile, qu'on appelle les Thermes de Caracalla et qui, rien qu'avec leurs bâtiments, couvraient un espace de cent mille mètres carrés ! Tout cela est pavé de riches mosaïques : une Babylone, où il ne reste plus que les murailles et les portails.

Comme nous entrions dans une église, Sainte-Marie-Neuve, qui se trouve non loin de là, le sacristain nous dit :

— Voulez-vous voir, seigneurs, la tombe du pape Grégoire?

— Quel Grégoire? lui demandons-nous.

— Grégoire XI, celui qui ramena d'Avignon la papauté à Rome.

Et, pensant au brillant récit que Félix Gras a fait de cet

événement dans sa *Catherine de Sienne*, nous allons lire l'épitaphe du pontife avignonnais et regarder le bas-relief où Grégoire XI est représenté quand il rentre, sous le dais, à Rome, ayant à son côté Catherine de Sienne et, à l'entour, le peuple à genoux, qui l'acclame.

Mais sainte Catherine, satisfaite, il faut croire, de la Rédaction de *l'Aiôli*, ne nous a pas laissés ainsi, car, le lendemain, à l'église de la Minerve, nous avons été émerveillés de trouver, peinte à la fresque, dans une chapelle, la vie tout entière de Catherine de Sienne, particulièrement l'épisode où elle vint dans Avignon, accompagnée de son confesseur Ramon, ainsi que nous l'a rappelé Félix Gras dans *l'Aiôli*.

Mardi 21 *avril.* — Nous allons au Vatican, ce palais immense où il y a plus de dix mille chambres... Ah ! mon pauvre Roumanille, si tu voyais les trésors, les merveilles d'art accumulées là dedans, avec autant de largesse que de patience et de goût par nos bons Saints-Pères, les papes de l'Église ! Cette Chapelle Sixtine où, surnaturel, Michel-Ange a tracé son *Jugement dernier;* ces Loges de Raphaël, dont le roi des peintres a couvert les murailles avec ses œuvres parfaites... Par malheur, l'air salin attaque tout, et surtout les parois de la Chapelle Sixtine.

Éblouis, nous sortons pour aller nous promener au Pincio. Nous traversons la place du Peuple, une des plus charmantes, des plus poétiques du monde, et nous escaladons le Monte Pincio où se trouve la Villa Médicis. Sur ce sommet, comparable à la Roche des Doms avignonnaise, mais d'une tout autre ampleur, il y a de superbes allées d'yeuses, avec des rangées de bustes en marbre blanc, de bustes de grands hommes sur leurs piédestaux. On voit de là le pays, l'*Agro romano*, jusqu'aux montagnes sabines, et, en bas, toute la cité.

Nous revenons par le *Corso* qui est le cours de Rome, une longue rue qui sert de promenade, où les Romains vont voir passer les dames, mais qui ne vaut point la rue de Noailles à Marseille, ni même, à mon avis, la grand'rue d'Avignon, ni les lisses d'Arles, non plus.

Mercredi 22 *avril.* — Nous retournons au Vatican pour visiter, cette fois, le musée lapidaire. C'est ce qu'il y a,

dans Rome, de plus idéal. Toute l'Antiquité, avec ses dieux et déesses, ses héros, ses poètes, ses orateurs, ses empereurs, tout cela en chefs-d'œuvre de la sculpture antique, tout cela en pur marbre qui est doré par le temps comme la cime des grands arbres, se trouve là, rangé dans des galeries magnifiques : le Nil, Laocoon, l'Antinoüs, l'Ariane, l'Apollon du Belvédère. On appelle Belvédère le côté du Vatican d'où se voit tout Rome avec son terroir. Il faisait, ce matin-là, un temps céruléen et calme ; et tous ces marbres, dans l'azur olympien, semblaient respirer leur immortelle gloire.

Jeudi 23 *avril.* — Réveillés en sursaut, vers les sept heures, par une explosion terrible : un bruit comme nous n'en entendrons jamais plus de notre vie, comme si le ciel de Rome s'était écroulé. Soudain, notre fenêtre s'ouvre, un tourbillon de poussière enfume notre chambre : nous entendons, de tout côté, les vitres pleuvoir à la rue... Nous croyons tous qu'un tremblement de terre a bouleversé la maison.

C'était une poudrière qui venait de sauter, bâtie à quelques kilomètres de la Ville Éternelle et près de laquelle, la veille même, nous étions passés, en allant, sur le tard, visiter, hors des murs, la basilique de Saint-Paul. A ce moment, le feu couvait !... La pauvre belle église que nous venions d'admirer, restaurée de neuf, a eu, dans le désastre, pour 500 000 francs de vitraux brisés. Nombre de maisons, dans les faubourgs, se sont effondrées, sont détruites.

Au Vatican, d'entendre se briser les vitrages et trembler les fondations, au bruit de l'horrible tonnerre, il y eut, on le comprend, un moment d'émoi. On pouvait supposer, on pouvait redouter quelque noire entreprise à la dynamite. Mais on n'a pu savoir comment la chose s'est faite. Toujours est-il qu'il y a des morts, beaucoup de blessés, et des dommages nombreux dans la ville de Rome, en particulier au Vatican — où plus d'un vase étrusque s'est brisé — et dans toutes les églises où force vitraux sont tombés.

Ensuite, nous avons vu, le même jour, dans une petite église, Sainte-Marie-de-la-Paix, les célèbres et adorables Sibylles de Raphaël, peintes à la fresque. Croyez-vous qu'il a fallu, en 1816, gratter le lait de chaux qu'on avait passé dessus?

Vu, aussi, la grande église de Saint-Jean-de-Latran, avec

ses rangées de belles colonnes antiques qui en supportent le plafond, tout plat et à rosaces dans des caissons dorés, comme dans la plupart des basiliques d'Italie.

— C'est Constantin le Grand, nous a conté notre cocher, qui donna au pape Silvestre le palais de Latran. Constantin souffrait d'un mauvais mal d'échine. Pape Silvestre alla le voir :

— Constantin, si tu veux guérir, il faut, vois-tu, te faire baptiser.

— Je me ferai baptiser, si tu me promets de me guérir.

Et, cela dit, pape Silvestre baptisa Constantin. Constantin guérit de son mauvais mal d'échine. Puis, pour marquer son contentement, il fit baptiser son armée, avec tout le peuple de Rome et bien davantage ; il donna au pape son palais de Latran, et, lui, il alla à Constantinople...

Ici, à Rome, les cochers sont versés, à tout hasard, dans l'archéologie et l'histoire romaines comme des professeurs. Vous ne les entendez parler que de la *Via Sacra*, que de la *Via Appia*, que du *Palazzo di Nerone*. On les dirait tous latinistes.

En venant de Latran, nous sommes passés à la *Scala Santa*, escalier de marbre que Jésus-Christ monta, quand on le mena à Ponce-Pilate. Nous y avons vu quelques braves femmes qui, pour gagner les indulgences, les gravissaient à genoux.

Et, de retour, comme nous étions près du *Foro Romano*, nous avons rencontré le roi qui revenait avec son cortège de voir les blessés de la poudrière : *Evviva il Re!* disaient les gens.

Vendredi 24 avril. — Aujourd'hui, nous avons décidé de nous reposer, car tant d'admiration finit par rassasier. Et je suis allé, seul, errer un peu dans les rues et, d'abord, dans celle qui me rappelle le pays : *la via degli avignonesi*. Je m'avise que les Romains aiment à remuer la poële. Une porte non l'autre, vous voyez sur le seuil frire des pommes d'amour, des artichauts, des beignets ou des ablettes du Tibre. Oh! les beaux paquets de poireaux et d'oignons nouveaux qui pendent, à chaque pas, dans les boutiques de légumes!

Mais les cafés sont fort étroits : des *cafetons* comme nous en avons en Arles. On vous sert votre tasse avec une carafe

d'eau, et jamais d'eau-de-vie. Les consommateurs, dignes et sobres, passent ainsi leur veillée avec leur café de trois sous, en parlant discrètement de la fraîcheur de l'*aqua marcia* et des bonnes fontaines de Rome. En un mot, à dire franchement, la vie extérieure (et nous ne pouvons juger que celle-là) nous semble morne, comparée à celle de France.

Rome, du 1er mai 1891. — En visitant l'église de Saint-Pierre-ès-liens, — c'était le 25 avril, — nous nous sommes trouvés, baïle Folco, devant le tombeau magnifique de ton arrière-grand-oncle, le pape Jules II, et qui y avons-nous vu assis? Le *Moïse* de Michel-Ange!... Un homme qui tout à coup rencontrerait, accroupi, un grand lion guettant, éprouverait, je crois, la frayeur qui vous gagne en contemplant ce géant. Il vous donne la chair de poule.

Dimanche 26 *avril.* — Nous sommes allés voir les jardins de la Villa Borghèse : nous avions besoin de prendre un peu l'air. Sur le tard, c'est là que les plus beaux équipages de la haute société romaine se montrent à la promenade. Le paysage est enchanteur : des pins-pignons géants, des chênes verts très hauts, de grands lauriers apolliniens, venus, à beaux bouquets, au milieu des prairies ; de nombreuses statues, qui semblent être là depuis l'antiquité ; des ruines monumentales, pour le plaisir des yeux ; des palais, des galeries que vous entrevoyez derrière les arbres ; tout cela vénérable, un peu abandonné — comme dans les châteaux de fées — et tout cela illustre par les événements ou les hommes de gloire qui y ont laissé leur trace.

Lundi 27 *avril.* — Nous sortons de Rome par le chemin Apian, l'antique *Via Appia*, bordée, pendant des lieues, de tombeaux ruinés qui se touchent tous. Ce sont nos Alyscamps prolongés à perte de vue. Toute la poésie de Rome morte hante là. C'est triste, c'est désert, tout chargé d'inscriptions et de souvenirs héroïques ; cela s'en va, en droite ligne, dans la plaine désolée, en friche, nue, qu'enjambent là-bas des rangées d'arcades, les arcades des aqueducs, les arcades innombrables à travers lesquelles on voit l'azur du ciel et des montagnes... Pleurs des choses, deuil de la terre sur deux mille ans de gloire, césarienne ou papale, détruits et disparus.

Nous entrons dans une petite chapelle, la chapelle de *Quo Vadis*, où, dit la légende, saint Pierre s'éloignant du martyre, une nuit, sur la voie Appienne, rencontra Jésus-Christ. Il lui dit : « Maître, où vas-tu? — Je vais à Rome, dit Jésus, me faire crucifier de nouveau. » Et Pierre retourna se faire mettre en croix. Par terre, sur une dalle de marbre, sont marquées les traces de l'apparition de Jésus ; et nous les vîmes baiser par une bande de passants.

Non loin de là, on nous montre une entrée des Catacombes. Nous trouvons, à la porte, sous un petit auvent, deux trappistes français qui en sont les gardiens. Ils nous présentent un cierge de cire. Le moine qui nous guide en a une poignée à la main ; et, ainsi, nous descendons, avec nos lumières, sous terre, par une descente creusée au pic dans le tuf noirâtre et terreux. Un devant l'autre, nous pénétrons dans les corridors tortueux où, de chaque côté, sont taillés des creux, des grottes, des cavernes de toute grandeur. Nous sommes dans la nécropole des premiers chrétiens de Rome. Plus de cent mille corps y ont été enterrés. Beaucoup de trous sont fermés par une pierre ou une dalle de marbre, sur laquelle on a marqué le nom du mort avec des emblèmes religieux ; on y a peint, parfois, à la fresque, des scènes de la primitive église. Des signes particuliers indiquent les tombes des martyrs ; parfois une ampoule de sang caillé ou bien un poisson *IXΘUS*, cloué par le trident. Devant ces preuves parlantes et touchantes des saintes origines de l'Église romaine, le trappiste nous dit que, l'autre jour, un bon Anglais, ministre protestant, tomba à genoux, lui demandant sa bénédiction.

Notre séjour à Rome s'achève par des visites à la Villa Albani et à la Farnésine où, peinte par Raphaël, on voit, délicieuse, l'histoire de Siché ; et à la Villa Médicis, — où notre ami Hébert, l'aimable directeur de l'Académie de France, a bien voulu nous convier. Nous allons voir aussi Frascati, plein de somptueux châteaux environnés d'ombrages ; et, de là, nous contemplons, une fois encore, toute la campagne de Rome que domine, suprême, le dôme de Saint-Pierre, tel que le couvercle du monde catholique.

Et voici le 1er mai, — avec la manifestation que les ouvriers, ici comme partout, vont faire. Force boutiques sont fermées. Des patrouilles circulent dans les rues vides. Des compagnies de bersagliers, coiffés de leurs chapeaux avec

une houppe de plumes de coq, sont campés sur les places.

Nous allons souper chez magnifique dame Henriette Castellani — qui a organisé en notre honneur une gentille félibrée. Là, nous trouvons le sénateur Pierantoni avec sa femme, poète distingué, Hébert, le peintre illustre de la *Malaria;* et celui qui est aujourd'hui le maître de la poésie italienne, le célèbre Carducci, qui nous dit son dernier poème, *Jaufred Rudel*, le troubadour. Carducci nous promet de venir en Provence boire à la coupe félibréenne... Mais un serviteur parle à l'oreille de Mme de Castellani. Il paraît que les anarchistes, à coups de pierre, viennent d'attaquer la troupe. Celle-ci, après les sommations, a fait feu sur la multitude. Il y a beaucoup de blessés et de morts. Le député Cipriani, qui était à la tête du mouvement, est, dit-on, gravement atteint.

En venant nous coucher, à minuit, nous ne rencontrons plus un chat ; et, le lendemain, nous partons pour Naples.

Naples, 5 *mai* 1891. — Nous voilà de nouveau dévalant, à toute vapeur de train rapide, à travers le long pays d'Italie. Tant que dure la traversée du Latium, nous remarquons que la coiffure des femmes est une espèce de serviette carrément pliée et épinglée sur la tête (je crois qu'à Nice on l'appelle *carreau* (cairèu), qui les fait ressembler, belles et fortes qu'elles sont, à des cariatides portant un chapiteau. Les paysans, en général, sont culottés de toile blanche qu'ils attachent sous le mollet. A gauche, une chaîne de montagnes boisées, neigeuses dans le lointain, nous accompagne continuellement. Voici le mont Cassin, avec son abbaye de moines bénédictins, si ancienne et si célèbre, là-haut sur un gros mamelon. La plaine s'épanouit en beaux champs de blés, en terrasses de vignes hautes. Voici la Campanie et la Terre de Labour ; quand, tout à coup, le train s'arrête :

— Descendez, descendez ! nous crie-t-on, en italien.

— Qu'y a-t-il?

— C'est votre wagon qui brûle, nous dit tout tranquillement un employé en nous ouvrant la portière.

On nous aide à faire vite notre déménagement, et nous voyons la flamme, allumée par le frottement, envelopper notre wagon. On l'éteint à grands seaux d'eau.

— Ah ! çà, mais ! toutes ces mésaventures ne finiront donc pas? dis-je à ma femme : Nous avons essuyé à Rome

les éclaboussures de la poudrière ; nous avons failli, le 1er mai, être pris entre deux feux, dans la bagarre des anarchistes...

— Mon beau, me répond ma femme toute rassurée, ici, il ne faut s'étonner de rien : l'Italie n'est-elle pas une terre volcanique?... Avant, toujours ! Et nous verrons Berre, comme on dit à Aix.

Avant, toujours ! Nous voyons passer Capoue, la ville si célèbre autrefois par ses délices (tellement qu'on dit, à Tarascon, *faire la cape* pour *courir le guilledou*...). Puis nous saluons Caserte qui était le Versailles des rois napolitains ; et, sur les sept heures, nous voici à Naples, que le sommet du Vésuve fumant nous avait déjà signalée.

Ah ! quelle différence avec la gravité de Rome ! C'est ici le véritable pays de l'allégresse. Une illumination extraordinaire, à perte de vue, enflamme toute la grande ville et toute la côte, en haut, en bas, et tout le golfe. Il est nuit, mais le peuple, aussi bien les messieurs que les pauvres, est lâché dans les rues, excité, joyeux, criant, riant, courant. Dans la rue somptueuse et grande et belle, de Tolède (aujourd'hui *via di Roma*), voici lès promeneurs, les équipages, les tapeculs, les charetons, les femmes, les prêtres, les crieurs de moules, les joueurs de mandoline — et les *siffleurs* (pour parler comme à Marseille)... C'est une mêlée, une fourmilière, une vermine comme on n'en voit sûrement nulle part. Autant les gens de Rome sont sérieux et graves, autant ici, à Naples, ils sont familiers, bonasses, débraillés.

Tout est ouvert à deux battants, portes et fenêtres. Vous voyez, dans les cafés resplendissants de lumière, les gens qui boivent et plaisantent ; dans les maisons ceux qui soupent ; les barbiers qui barbifient, les boutiquiers qui servent, les voisins qui font des farces. Devant des saints et des madones illuminés de cierges, vous avez des groupes de femmes, d'hommes et de jeunes garçons qui chantent à pleine voix des cantiques napolitains. A côté, il y a des cochers qui se chamaillent ou qui vous hèlent. Sur le collier de tout cheval, qu'il soit de charrette, de fiacre ou de carrosse, luisent des ornements de cuivre, représentant une main ouverte ou les cornes d'un bœuf ou un cheval qui se cabre, pour écarter le mauvais œil. Les charretiers, principalement, avec leurs attelages de trois bêtes de front, qui tiennent toute la rue, ont, pour capuchons de colliers, de véritables monuments de cuivre ouvré et ciselé. Et puis, comme les rues sont dallées

de pierres plates (ou, si vous aimez mieux, de *laves*) et qu'il fait bon les fouler, vous avez quantité de gens, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, poissonniers, portefaix, revendeuses et gueux de place qui y vont toujours pieds nus. Et, sur les escaliers des théâtres et des églises, d'autres, les *lazzaroni*, à moitié nus, lézardent.

Une chose nous a étonnés, c'est le nombre extraordinaire de charetons, attelés d'un âne, ou même traînés par quatre ou cinq va-nu-pieds, qui font les déménagements. Ici, le pauvre monde doit « faire Saint-Michel » (1) toutes les quinzaines.

En un mot, elle nous a fait l'effet, cette cité de Naples, — où il y a toujours beau temps et belle heure — d'être la capitale et même le paradis des viveurs et des batteurs de pavé, mais une capitale de cinq ou six cent mille âmes.

Les journaux avaient fait prévoir, qu'ici, pour le 1er mai, les manifestations ouvrières seraient sans doute terribles... Allons donc ! Cependant que les Romains se houspillaient, les bons Napolitains ont fait, trois jours de suite et en pleine rue, la procession de Saint-Janvier. Et tout cela gai et simple, comme à Maillane, pour Saint-Éloi.

Dimanche 3 *mai*. — Nous nous sommes levés, en vue de la mer pacifique, dans un beau matin clair, mais pas aussi limpide qu'en Provence, et nous ne trouvons pas grande différence entre ce climat et le nôtre. Nous sommes logés sur la *Chiaja*, qui est une large promenade au bord de la mer, en face d'un petit temple dédié à Virgile au milieu d'un bosquet d'yeuses. Sur le piédestal de son buste, on a gravé seulement ces mots :

CECINI PASCUA, RURA, DUCES
J'ai chanté les pâturages, les champs, les capitaines.

Le tombeau du poète se voit non loin de là, sur le penchant du Pausilippe.

Nous allons à la messe à Sainte-Claire, une spacieuse et belle église bâtie par la reine Jeanne, inondée de lumière, claire comme son nom, toute blanche de marbre et toute blonde d'or. Les vieux rois de Provence, de la famille ange-

(1) *Saint Michel*, 29 septembre, date de la fin des loyers, dans la coutume de Provence.

vine, ont là leurs tombeaux et leurs statues. Celui du roi Robert — qui y est assis sur son trône avec, à son entour, ses fils, petits-fils et petites-filles, entre autres la reine Jeanne — tient le fond de l'église, derrière le grand autel. Au pied et au-dessous du mausolée superbe, une grille laisse voir, de l'autre côté de la muraille, le chœur et les stalles du monastère de Sainte-Claire ; et l'on peut, de derrière l'autel, dans une clarté mystérieuse, apercevoir et entendre les nonnes blanches qui psalmodient leur office et prient pour la reine Jeanne. C'est d'un catholicisme tout féminin et tout royal.

Après midi, nous allons à l'église de Saint-Janvier, *San Genaro* ou *San Genna*, comme on dit ici. Quelle rencontre ! Nous sommes arrivés à Naples en plein miracle de saint Janvier...

Le matin, saint Janvier était allé en procession faire visite à sainte Claire. Et, après vêpres, les gens du peuple venaient en dévotion baiser le sang de leur patron, qui s'était, comme toujours, liquéfié la veille pour sa fête. Le sang de saint Janvier reste, paraît-il, trois jours liquide. Puis il se caille et se sèche pour le reste de l'an. Il est contenu dans deux ampoules que l'on conserve, rangées en un reliquaire d'argent.

Un prêtre, derrière la balustrade du grand autel, avait entre les mains le reliquaire qui est vitré devant et derrière ; et, pendant qu'un enfant de chœur tenait un cierge allumé continuellement contre le vitrage, le prêtre montrait le sang liquéfié, qui vacillait dans les deux ampoules. Les gens, en foule, le baisaient l'un après l'autre, comme on baise le Saint Bras, aux Saintes-Maries de Provence ; et, pendant ce temps, comme aux Saintes, un peu partout dans la grande église, il y avait des groupes de femmes qui, avec cette voix nasillarde particulière aux Italiens, chantaient à tue-tête la gloire du grand saint Janvier.

Saint Janvier est ici le symbole du patriotisme local ; et les mécréants même n'en parlent pas sans respect.

L'esprit d'autonomie est du reste vivant ici comme jamais. D'une conversation que, par hasard, nous avons eue avec un représentant populaire de Naples, le député Imbriani, et de nos rapports avec divers Napolitains, nous avons pu présumer que les gens de ce Midi sont peu enthousiastes du système centraliste qui les administre aujourd'hui ;

et, d'une fédération qui leur rendrait leur indépendance... ah ! comme ils s'accommoderaient !

Je ne parlerai pas des belles choses qu'il y a dans les musées, de la multitude de statues si belles, et plus que belles, qu'on a trouvées à Herculanum et à Pompéi. C'est une chose connue. Mais il faut que je vous conte notre curieux voyage au Trou de la Sibylle.

Figurez-vous qu'en allant voir le fameux littoral de Pouzolles et de Baïes (littoral qui, malgré tout, est bien inférieur à nos belles côtes colorées de Marseille et de Cannes), notre cocher nous dit :

— Ce lac que vous voyez, avec son eau sombre, c'est le lac d'Averne dont Virgile parle en décrivant les Enfers ; et ce trou, là-bas, béant dans la roche, ombragé de rouvres, est l'antre de la Sibylle, d'où l'on descendait chez le vieux Caron.

Et, aussitôt, de derrière une touffe d'arbres, sort une espèce de bohémien qui nous dit :

— Excellences, vous ne pouvez faire autrement que de venir visiter l'antre de la Sibylle, de la grande Sibylle Cumane, avec la gueule de l'Enfer... Moi, pour quarante sous, je vous servirai de guide.

L'homme, pas plus que l'antre, ne payaient de mine. Et pourtant, aussi bien ma femme que moi, ensorcelés, nous nous décidons à descendre. Le guide, qui avait allumé une torche soufrée, cheminait devant, et, ma foi, que vous dirai-je? en nous enfonçant dans cette allée souterraine, taillée dans la lave et qui a, pour le moins, cent cinquante pas de long, le fameux vers de Dante nous revenait en mémoire :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!

On voit, du reste, que Dante, aussi bien que Virgile, s'est inspiré de ces lieux sinistres.

Devant nous, tout d'un coup, à la lueur de la torche, le passage paraît noyé d'une eau noire et charbonneuse...

— Retournons, retournons, disons-nous tous deux au guide.

— D'ici on ne retourne plus, nous répond l'homme en ricanant. Excellences, vous m'allez monter sur le dos ; je vous porterai l'un après l'autre ; vous verrez, au fond, la chambre et les écrits de la Sibylle, le chenil du chien Cer-

bère ; et, ensuite, vous sortirez par le *passage de Virgile.*

Perdus sous terre, à cent pas déjà peut-être, comme à la discrétion de cette espèce de Caron qui nous tenait dans sa caverne et qui aurait bien pu éteindre son flambeau, bon ! ma femme, la première, se pend à la chèvre-morte, sur le dos du guide, qui, la torche en main, et guéant avec de l'eau jusqu'aux reins, lui fait traverser le Styx.

— Je suis avec la Sibylle, me crie-t-elle, viens vite !

Caron, à mon tour, me passe. Et alors nous nous trouvons dans une grotte obscure, noire comme un vieux four où il y a, sur les murailles, des écritures latines, antiques, indéchiffrables ; et, par terre, une statue de femme sans tête.

— Voici, nous dit le guide, en nous montrant un trou, la caverne du chien à trois têtes.

— Allons, sortons ! crions-nous à l'homme, car nous voyions que la torche tirait vers sa fin.

Caron, à la chèvre-morte, nous fait sortir par un autre pertuis qui est le *passage de Virgile.* Il nous tardait d'être dehors... En souvenir, notre guide, qui se vante d'avoir porté à la chèvre-morte l'empereur Dom Pedro, et même celui d'Allemagne, nous donne une pièce antique à l'effigie de Caron.

Pour nous ragaillardir, nous allons prendre un bain de soleil et voir, un peu plus loin, les fillettes de Baïes, pieds nus et enragées, danser la tarentelle avec les castagnettes et le tambour de basque.

Frédéric Mistral.

(A suivre.)

Etudes et milieux littéraires[1]

IV

Pléiades en général et pléiade d'oc au dix-neuvième siècle.

Je voudrais dire quelques mots de la pléiade de Ronsard, et ensuite passer de là à la pléiade de la langue d'oc, c'est-à-dire à la pléiade de Mistral.

Il y a eu, dans l'histoire de la littérature européenne, de nombreux rassemblements d'écrivains, n'ayant aucun caractère académique, et qui tenaient uniquement à la puissance d'une personnalité centrale, à sa force de propagande et aussi à son génie propre.

Au nombre de ces rassemblements, on en compte deux qui concernent spécialement la littérature française et qui lui ont apporté une grande illustration : l'un s'est produit au seizième siècle, au bord de la Loire, l'autre au dix-neuvième, au bord du Rhône.

Le premier a eu pour centre, pour figure lumineuse le grand Ronsard. Au moment où est apparu Pierre Ronsard, la littérature et surtout l'érudition française étaient en

(1) Voir *la Revue universelle*, des 15 février, 1er mars et 15 mars 1927.

pleine ébullition. Cette ébullition tenait à la révélation — c'est bien le mot — des manuscrits grecs et latins, poètes et prosateurs qui ressaisissaient la pensée en Italie, en France et dans les pays avoisinants.

Il est difficile de se rendre compte, après tant de temps écoulé, de l'enthousiasme que les manuscrits et les textes ainsi révélés apportaient aux érudits du seizième siècle, lesquels correspondaient entre eux en latin et étaient des hommes d'une science éprouvée, d'une grande connaissance de la vie, vu les événements auxquels ils assistaient et auxquels parfois ils étaient mêlés. Ils avaient aussi cette faculté d'admiration, d'élan, d'entraînement, qui caractérise les grandes époques.

Au premier rang de ces érudits se trouvaient Dorat et Tournebœuf, dit Turnèbe. Sur Dorat, sur Turnèbe et sur Ronsard lui-même nous avons le témoignage de Montaigne qui, dans son livre II des *Essais*, au chapitre de la Présomption, nous dit : « Aux parties de quoi Ronsard et Du Bellay excellent, je ne les trouve guère éloignés de la perfection ancienne. » Notez que cette perfection concerne Virgile, Horace, Ovide, Homère, Anacréon, Pindare et les autres.

Marcassus, dans ses *Commentaires*, sur Ronsard dit que, le premier, il « estoupa la fontaine des Muses ». Nous nous représentons mal la réputation puis la renommée, puis la gloire rapide qui vint au Vendômois. Ce que nous nous représentons non moins mal, c'est comment cette puissance littéraire incomparable, qui est la sienne, se trouva éclipsée peu d'années après sa mort et pour un long temps. Vous savez que Malherbe déprisa Ronsard, vous vous rappelez les tirades injustes de Boileau. Néanmoins, cet abaissement de Ronsard se continua pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle et pendant les deux tiers du dix-neuvième. Ce n'est en somme que tout récemment que cette œuvre immense et délicieuse, une des plus vastes de la langue française et qui apportait tant de nouveauté, a de nouveau conquis, non seulement l'attention, mais bientôt les esprits, les cœurs et de telle façon qu'aujourd'hui même elle brille au firmament littéraire avec un éclat incomparable.

Ainsi donc, la gloire peut s'éteindre, puis elle peut renaître.

Les compagnons de Ronsard, les Du Bellay, les Belleau,

les Baïf, les Ponthus de Thyard, les Jodelle, les Dorat ont subi, bien entendu, en même temps que leur maître la même éclipse et pour la plupart ont reconquis une renommée certes moindre, mais tout de même importante.

A mon avis, le phénomène de la pléiade de la Loire, de la pléiade ronsardienne s'explique ainsi et l'explication que je vais vous donner est celle aussi de l'importance que littérairement il a prise : Les troubadours et les trouvères, mais surtout les troubadours, avaient cessé d'exercer leur brillante influence en Europe, et cela depuis de longues années. Les érudits et les Italiens, très en vogue, les ramenèrent, en même temps que la connaissance des latins et des grecs.

Quand on regarde attentivement l'œuvre de Ronsard, on reconnaît en elle non seulement la survivance, mais la continuation des grands troubadours. Quelques-uns des poèmes dont je vous lirai brièvement des extraits tout à l'heure, portent la marque incontestable de Geoffroi Rudel, celui-là même qui s'était épris de la princesse de Tripoli, de la lointaine princesse de Tripoli, et qui mourut sur le bateau en arrivant en Palestine, et auquel cette princesse, qui ne le connaissait pas, mais qui savait qu'il avait chanté pour elle, fit donner une si belle sépulture.

Autre grand troubadour, Bertrand de Born, qui exerça au treizième siècle une action peut-être aussi considérable que celle de Ronsard au seizième ou que celle de Hugo au dix-neuvième, Bertrand de Born dont tous les lettrés et aussi toutes les femmes amoureuses répétaient les chants à l'envi.

Autre gloire des troubadours, Rambaud de Vaqueiras, dont Ronsard a reproduit certains poèmes, non pas certes textuellement, mais tout au moins quant à l'enveloppement général du chant de l'Amour, de l'Oiseau, du Souvenir, de la Nostalgie, etc.

C'est donc en quelque sorte le confluent de ces anciens chants des troubadours, de ce lyrisme à la fois chevaleresque et grave, de ce spiritualisme féminin magnifique, et de toutes les ardeurs de l'antiquité latine et grecque, qui a proprement, grâce à la personnalité fascinante de Ronsard, produit la pléiade.

Dans les poèmes de Ronsard et de ses amis, la Dame des Pensées a cessé d'être lointaine et énigmatique. Ovide a

passé par là, ainsi que Catulle, Tibulle, Properce et aussi Horace. La sensualité s'en mêle, le sentiment de la nature s'éveille plus vif au contact de cette sensualité, un argument nouveau intervient dans l'amour, que l'on retrouve à toutes les pages de la pléiade. Cet argument, c'est le cri de Catulle et d'Horace : le temps passe, il nous entraîne, il nous dégrade, et, pendant que nous sommes ici-bas, vous et moi, eh bien ! ma foi, madame, profitons-en !

Les dames de Ronsard, Marie, la jolie servante de Bourgueil, « par qui je fus trois ans en servage à Bourgueil ! » Hélène de Surgères, la belle Cassandre de Pré, sur lesquelles nous n'avons que peu de renseignements, la belle Sinope sur qui nous n'en avons pas du tout, sont le renouveau, et, si vous préférez, la survivance des dames célébrées par Rudel, Bertrand de Born et Rambaud de Vaqueiras. Mais vis-à-vis d'elles, le spiritualisme a disparu et le respect cède au désir.

En somme, quant au fond de beaucoup de ces poèmes, si prenants et si célèbres, c'est la décomposition de l'esprit de la chevalerie au contact de celui de la galanterie. D'ailleurs, en général, le frisson lyrique, comme l'ironie, se trouve au confluent, à la rencontre de deux sentiments violents pressant l'un sur l'autre. Ainsi viennent aux lèvres du poète les rythmes savants et amoureux que vous connaissez.

J'ai cherché et noté dans Ronsard quelques-uns de ces poèmes qui rappellent les troubadours d'autrefois. Vous y trouverez la sensualité antique mêlée à l'aspiration sentimentale.

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi;
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement que notre chambrière
Vienne faire mon lit, ton compagnon ni toi;
Je veux trois jours entiers demeurer à recoi,
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt la porte, et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre et me viens accouter.

CHANSON

Ma maîtresse est tout angelette,
Toute ma douce fleur douillette,
Toute mon gracieux orgueil,
Toute ma petite brunette,
Toute ma douce mignonnette,
Toute mon cœur, toute mon œil.
Tous mes jeux et mes blandices,
Mes mignardises, mes délices,
Toute mon tout, toute mon rien,
Toute ma maîtresse Marie,
Toute ma douce tromperie,
Tout mon mal, tout mon bien.
Tout mon miel et ma délice,
Toute ma gentille malice,
Toute ma joie et ma langueur,
Toute ma petite Angevine,
Ma toute simple et toute fine,
Toute mon âme et tout mon cœur.

Ceci, n'est-ce pas vraiment un poème de troubadour?

Voici maintenant un ton un peu différent : A Joachim du Bellay.

Cependant que tu vois le superbe rivage
De la rivière tusque et du mont Palatin
Et que l'air des Latins te fait parler latin,
Changeant à l'étranger ton naturel langage,
Une fille d'Anjou me détient en servage.
Ores baisant sa main et ores son tétin,
Et ores ses beaux yeux endormis au matin,
Je vis, comme l'on dit, trop plus heureux que sage.
Tu diras à Magny, lisant ces vers ici :
« Eh quoi, Ronsard est donc encores amoureux?
Mon Bellay, je le suis et le veux être aussi,
Et ne veux confesser qu'Amour soit malheureux.
Ou, si c'est un malheur, baste, je délibère
De vivre malheureux en si belle misère!

Ceci aussi rappelle tout à fait, mais d'autre façon, les troubadours.

Dans le poème que je vais vous lire, nous voyons déjà

apparaître La Fontaine, et comme un vague pressentiment de Psyché. Il s'agit d'une amoureuse inconnue.

D'un sang froid et noir lent, je sens glacer mon cœur,
Quand quelqu'un parle à vous ou quand quelqu'un vous touche,
Une ire au fond du cœur me dresse l'escarmouche,
Jaloux contre celui qui reçoit tant d'honneur.

Je suis, je ne mens point, jaloux de votre sœur,
De mon ombre, de moi, de mes yeux, de ma bouche.
Ainsi ce petit dieu qui la raison me bouche
Me tient toujours pour vous en soupçon et en peur.
Je ne puis aimer ceux à qui vous faites chère,
Fussent-ils mes cousins, mes oncles ou mon père,
Je ne puis les aimer, mais je les hais bien fort.
Les rois ni les amants ne veulent point ensemble
Avoir de compagnons. Hélas! Je leur ressemble!
Plutôt que d'en avoir, je désire la mort!

Il y en a qui sont exquis, mais malheureusement beaucoup trop vifs et que je ne peux vous lire. Vous les chercherez vous-mêmes, afin d'assurer la remarque que je viens de présenter tout à l'heure, et qui vous offre, sur les princes de la Pléiade, un aspect nouveau.

Voici un poème consacré à Hélène, et qui est plus connu, mais qui, lui aussi, rappelle par tous ses traits la grande poésie méridionale du temps de Bertrand de Born et de Geoffroi Rudel.

Il ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois, il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son époux afin qu'il la remmène
Que de voir de tant de sang notre campagne pleine,
Notre havre gagné, l'assaut à nos remparts.
Pères, il ne fallait, ô qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder;
Mais, et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble,
Pour elle corps et biens et ville hasarder.
Ménélas fut bien sage et Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.

Par l'autre versant, par le versant de descente vers le dix-septième siècle, Ronsard s'apparente singulièrement à La Fontaine. J'avais noté là, mais je n'ai pas le temps de vous les lire, car Mistral nous attend, des poèmes légers, intitulés l'un *la Grenouille*, l'autre *la Fourmi*, un autre poème où l'on voit un pauvre bûcheron « tout couvert de ramée », d'autres hymnes à la mort et enfin un certain nombre de pièces, desquelles il ressort clairement que le très grand poète qui a donné naissance à cet autre très grand poète qu'est La Fontaine, n'est autre que notre ami Pierre de Ronsard.

Dans le courant du dix-neuvième siècle, un phénomène comparable à l'apparition de la Pléiade ronsardienne s'est produit. En une région de la Provence, qui est située entre les Baux et Avignon, sont apparus deux très grands poètes et un génie. Les deux très grands poètes, c'étaient Aubanel et Roumanille, et le génie c'était Mistral.

Ici l'origine du lyrisme épique de Mistral et de ses amis n'est nullement douteuse. C'est à la fois dans un sentiment civique très vif, dans l'amour intense de leur petite patrie, de ses coutumes et traditions locales, et aussi dans la connaissance qu'ils avaient d'Homère et de Virgile, qu'est née la pléiade méridionale, tant de temps non pas méprisée mais inconnue. Elle a donné, cette pléiade, en dehors même de ces grands poètes, une impulsion considérable à l'étude des langues romanes dans toute l'Europe cultivée et elle est considérée aujourd'hui, par les critiques dignes de ce nom, comme une des parties les plus importantes, sinon la plus importante, de la littérature et de la poésie françaises au dix-neuvième siècle.

Comme les poètes de la Loire, les poètes du Rhône étaient de bons compagnons. L'envie n'existait pas chez eux. Je les ai connus, je puis vous parler d'eux savamment.

Un peu plus tard, Alphonse Daudet et Paul Arène ont rejoint ce mouvement poétique, qui était né dans le village de Font-Ségugne, le 21 mai 1854. Sept poètes se trouvaient réunis autour de la table de l'auberge, lesquels étaient Mistral, Roumanille, Aubanel, Mathieu, Brunet, Tavan et Giéra. Les quatre derniers sont restés obscurs, mais les trois premiers ont conquis une immense renommée, et Mistral, vous le savez, a conquis la gloire.

Cela d'ailleurs est venu lentement, et je suis témoin que mon père Alphonse Daudet, qui mettait Mistral presque au-dessus de tout, avec Virgile, n'y a pas été pour rien.

Le dessein de Mistral, comme il arrive, n'a d'abord pas été compris. Cela avait bien commencé, il avait eu pour ses débuts, pour l'incomparable et délicieuse *Mireille*, le patronage de Lamartine. Je rappelle en quels termes il lui avait dédié cette œuvre resplendissante :

Je te consacre Mireille : c'est mon cœur, c'est mon âme,
C'est la fleur de mes ans,
C'est un raisin du Crau qu'avec toute sa rame
Te tend un paysan.

Je vous le dis en provençal, parce que cela a encore plus d'accent :

Te counsacre Mireîo; es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an,
Es un rasin de Crau qu'émé touto se ramo
Te porge un païsan.

Lamartine comprit la valeur du présent, mais il fut probablement le seul parmi les romantiques à attacher au mouvement qui naissait l'importance qu'il méritait.

Que voulaient les poètes du Félibrige? Ils voulaient non pas restaurer les anciennes coutumes provençales, mais faire qu'elles ne mourussent pas ; et ils voulaient, mais alors fermement, restaurer le langage provençal savant et appuyer, sur ce langage, les formes populaires dont ils prétendaient que la langue française ne devait pas être appauvrie.

Ainsi la besogne qu'ils se proposaient rappelait celle de la Pléiade. Ronsard aussi prétendait que la langue française, la langue poétique comme la langue courante, ne devait pas, faute d'apports nouveaux, s'appauvrir avec le temps. Il prétendait que les savants doivent puiser non seulement dans les manuscrits, mais encore dans le populaire et dans tous les idiomes du peuple français. Du Bellay, dans sa fameuse *Défense et Illustration de la langue française*, avait fait cette remarque très juste que le français, qui est une langue mesurée, ductile, éclairée, a une tendance, avec les années et les siècles, non pas à s'appauvrir mais à se refroidir. Il arrive un moment — et cela se sent très bien si

l'on suit la filière des grands auteurs, par exemple, en partant de Rabelais et en suivant par Amyot et par Molière, pour arriver à des Saint-Evremond et à des Montesquieu, — il arrive que les termes abstraits prennent de plus en plus le dessus, par le fait même de l'exercice de la raison française sur les termes concrets et que — pardonnez-moi la comparaison un peu vulgaire — cela fait comme si, dans un bain, on laissait couler l'eau froide trop longtemps, pendant que l'eau chaude cesse de couler.

Ronsard et Mistral se sont dit : il faut là dedans remettre du sang et de la chaleur. Les emprunts et apports littéraires, lorsque l'impétuosité que donne le génie peut aller jusqu'au bout de la pensée, sont tous valables et excellents.

Ronsard, d'une certaine façon, qui est celle que je viens de vous dire, avait prétendu innover en vocabulaire, de même qu'il innovait dans les rythmes, portant à son summum cette cadence intérieure que les poètes ont en eux et que Maurras a si bien décrite.

Mistral aussi, comme Ronsard, a en lui cette possibilité de tous les rythmes et de toutes les formes ; comme Ronsard, il a la volonté de réchauffer la jeune langue d'oïl au contact de la vieille langue d'oc, de celle qui a fait le pont gallo-romain entre les anciens et nous.

Pour vous donner une idée de l'entraînement de la poésie de Mistral, qui part du conte pour aboutir au grand poème comme *Calendal*, *le Rhône*, *Mireille*, je ne puis mieux faire que de vous citer un des plus grands moments de la poésie universelle, qui est l'invocation mise par Mistral en tête de *Calendal*.

Je m'en vais vous lire en français les passages, que j'appellerai intermédiaires, de cette page si lumineuse, mais quant à la dernière strophe, je vous la redirai en provençal.

Mistral vient de terminer *Mireille* ; une réputation non pas étendue, mais en profondeur, lui est venue du fait de Lamartine, et il dit :

Moi qui d'une amoureuse jeune fille
Ai dit maintenant l'infortune,
Je chanterai, si Dieu veut,
Un enfant de Cassis, un simple pêcheur d'anchois
Qui par la grâce et par la volonté du pur amour,
Conquit les joies, l'empire, la splendeur,
Ame de mon pays...

Il se tourne vers la Provence, comme Ronsard vers le Vendômois.

Ame de mon pays, toi qui rayonnes, manifeste,
Dans son histoire et dans sa langue,
Quand les barons picards, allemands, bourguignons
Pressaient Toulouse et Beaucaire,
Toi qui enflammas de partout contre les noirs chevaucheurs
Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;
Par la grandeur des souvenirs, toi qui nous sauves l'espérance,
Toi qui fais la jeunesse et plus chaude et plus belle
Malgré la mort et le fossoyeur.
Toi qui, inspirant les doux troubadours,
Telle que le mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;
Car les houles des siècles et leurs tempêtes, et leurs horreurs
En vain mêlent les peuples, effacent les frontières :
La terre maternelle, la Nature, toujours nourrit ses fils du même lait;
Sa dure mamelle, toujours, à l'olivier donnera l'huile fine.

Ici, c'est Virgile qui revient; et alors, la dernière strophe :

Ame éternellement renaissante, âme joyeuse et fière et vive,
Qui hennit dans le bruit du Rhône et de son vent!
Ame des bois pleins d'harmonie, et des calanques ensoleillées,
De la patrie, âme pieuse, je t'appelle! Incarne-toi dans mes vers pro-
[vençaux!

Amo de longo renadivo,
Amo jouiouso e fierò e vivo
Qu'endihes dins lou brut dou Rose e dou Raisau!
Amo di seuvo armoniouso
E di calanco souleiouso
De la patrio amo piouso
T'apelle! Encarno te dins mi vers prouvençau!

Les prosateurs font réfléchir, et souvent les réflexions qu'ils suscitent permettent d'aller assez loin pour rejoindre la science générale. Mais les poètes appellent; c'est une autre forme de la beauté, peut-être plus grande et plus durable; et, quand les poètes appellent, comme il arrive aux enfants sifflant dans la forêt, eh bien, toujours les âges leur répondent.

Il est difficile de donner en si peu de temps une idée générale de Mistral. Cette idée, c'est par la voie triste (mais les voies tristes sont parfois les plus pénétrantes) que nous allons la chercher.

Mistral est l'image de son pays. La Provence est une contrée claire, harmonieuse et charmante, où tout pousse à l'amour, dans ses nuances les plus délicates et dans ses couleurs les plus fortes. Mais, pour quiconque la connaît bien, pour quiconque s'est promené le long de ses routes, de ses oliviers, de ses cyprès, et aussi au bord des calanques, qui dessinent en grisaille les environs immédiats de Marseille et de Cassis, célébrés dans *Calendal*, pour quiconque est hanté par elle, ses tombeaux, ses cendres funéraires, ses aqueducs abandonnés et par l'âme antique, cette âme qui flotte à Saint-Rémy, aux Alyscamps, à Fosse, à Aigue-Morte, à Aix, dans tous les endroits, je ne dirai pas célèbres, mais sacrés de la Provence, tous ces souvenirs, se pressant en foule, évoquent dans l'homme, à mesure qu'il quitte la jeunesse, l'image de la mort.

C'est ce qui fait la grandeur extraordinaire des poèmes de Mistral, bien qu'elle ne soit pas exprimée de la même façon que chez Ronsard. Ronsard constate que le jour fuit, que les années s'écoulent, que « le temps s'en va, Ma Dame. Las le temps non, mais nous nous en allons. » Mistral, lui, procède d'une façon indirecte. Il peint les spectacles qu'il a sous les yeux, les jeunes filles de la Provence dans leurs merveilleux costumes et l'éclat de leur radieuse jeunesse ; il chante les chansons de son pays, il célèbre les nourritures, les vins exquis de son pays ; il répète les vieux proverbes, il s'adresse aux dames d'autrefois, comme Villon, et ainsi peu à peu il insinue le passé en nous, et, avec le passé, cette nostalgie merveilleuse qui fait la suprême pointe de diamant de la poésie universelle. Ouvrons *les Olivades*, sa dernière œuvre :

« *Quand je me souviens de Mme Laure, je crois devenir amoureux du vent :*

Depuis qu'elle ne hante plus la fontaine de Vaucluse,
La chaleur y est lourde, la roche y est nue.
Mais, ô Magali, douce Magali, Magali allègre
C'est toi qui m'as fait tressaillir.
Belle Passerose,
Tu fus en vers comme en prose, chantée, rechantée;
Lorsqu'elles se coiffent de l'aube rosée, les collines
Des baux nous rappellent ton sein,
Mais ô Magali, douce Magali, etc.

Je vous ai lu ceci pour vous montrer la façon légère, mais pénétrante et purement provençale, dont Mistral introduit l'image du passé et de la mort au milieu des spectacles les plus charmants ; c'est tout à fait le « je suis venu comme un voleur ». Et voici maintenant son tombeau :

Sous mes yeux je vois l'enclos et la coupole blanche
Où, comme les colimaçons, je me tapirai à l'ombrette.

(Vous savez qu'il aime à sourire.)

Suprême effort de notre orgueil pour échapper au temps vorace.
Cela n'empêche pas qu'hier ou aujourd'hui, vite se changea en long [oubli.
Et quand les gens demanderont à Jean des Figues,
A Jean Guêtré, qu'est-ce que ce dôme? Ils répondront : ça c'est la tombe [du poète
Qui fit des chansons pour une belle provençale,
Qu'on appelait Mireille, elles sont, comme en Camargue les moustiques,
Éparpillées un peu partout... Mais lui demeurait à Maillane,
Et les anciens du terroir l'ont vu fréquenter nos sentiers,
Et puis un jour on dira : « C'est celui que l'on avait élu roi de Pro- [vence,
Mais son nom ne survit plus guère que dans le chant des grillons bruns.
Enfin, à bout d'explications, on dira : « C'est le tombeau d'un mage.
Car d'une étoile à sept rayons, le monument porte l'image!

Il y a une pièce célèbre de Mistral et qui se chante dans toutes les réunions de félibres.

Cette pièce célèbre, qui a été chantée pour la première fois à la félibre de sainte Estelle le 27 mai 1900, est intitulée *la Renaissance*. Je regrette d'avoir eu la grippe, parce que, sans cela, je n'aurais pas résisté au plaisir de vous la chanter, mais elle est l'affirmation de ce qu'est le félibrige.

D'abord, pourquoi le félibrige?

Il faut que vous sachiez que la première fois où les poètes provençaux se réunirent à Font-Ségugne il fut question d'un cantique de saint Anselme, dans lequel on parle des « sept félibres de la loi ». Mistral n'est pas seulement un très grand poète ; c'était aussi un fantaisiste qui prenait les hasards de la vie et les circonstances heureuses comme

elles venaient. Il sauta sur ce mot de félibre qui se trouvait dans le cantique de saint Anselme et qui, depuis, grâce à lui, a fait une assez jolie fortune.

Nous en plein jour,
Voulons parler toujours
La langue du « miejour »,
Voilà le félibrige.

Nous en plein jour,
Voulons parler toujours
La langue du « miéjour »,
Ça c'est le droit majeur.

La mère Provence qui a battu l'aubade,
La mère Provence qui tient le drapeau,
N'a pas encore crevé la peau de son tambour...

Eh bien ! cet appel général à tous les peuples au-dessous de la Loire a été entendu. Je ne vous dirai pas que toutes les populations qui sont au-dessous de la Loire comprennent et lisent les poèmes de Mistral. Non, mais dans chacun de ces pays où il y a soit un vestige, soit une survivance de la langue d'oc, le nom de Mistral est vénéré des poètes, des érudits et des chercheurs locaux, et même d'un grand nombre de personnes qui, sans s'adonner à la littérature ni à l'érudition, se préoccupent néanmoins des choses qui se passent et aiment leurs petites patries.

La formule de Mistral « raço racejo » est assez difficile à traduire en français. J'en demandais hier soir, pour vous, la traduction la meilleure à Maurras, et il me répondait qu'on ne peut dire que ceci : « La race fait la race. » En d'autres termes, dans la pensée de Mistral, plus les peuples de langue d'oc se tiendront ou reviendront à leurs traditions, à leurs costumes, à leurs proverbes, à leurs habitudes locales, et plus ils laisseront à leurs enfants une race fière et forte, comme celle qu'il vous a peinte au commencement de *Calendal*.

Ce grand homme ne s'est pas borné à écrire des poèmes. Poursuivant son idée, il a fondé à Arles un musée célèbre, un musée de pièces magnifiques, qu'il a numérotées et étiquetées lui-même avec un soin extraordinaire, et que l'on a le tort de ne pas visiter quand on va à Arles, parce qu'on

y trouve le génie, en quelque sorte à l'état naissant, et parce qu'on y saisit la pensée mistralienne sur le vif.

En outre, il a écrit lentement, savamment, pendant dix ans, *le Trésor du Félibrige*, ce grand dictionnaire qui dépasse Littré et qui va rejoindre les dictionnaires et glossaires d'Henri Estienne et des autres érudits de la Pléiade.

Ceci pour vous rappeler que pendant sa grande besogne ici-bas, Mistral n'a pas perdu de vue, avec Ronsard, ce Turnèbe, ce Dorat et les grands érudits qui avaient provoqué, ou accompagné et nourri, au seizième siècle, le lyrisme du Maître.

Mistral n'était pas seul. Il a eu auprès de lui un conteur merveilleux qui est Roumanille, un conteur ayant tout le sel du terroir, ayant aussi en dépôt, par ses attaches de famille, la connaissance, exacte et minutieuse, de toutes les habitudes et coutumes provençales, depuis la naissance de l'enfant et la célébration des fêtes jusqu'à la fin. Mais Roumanille est assez inaccessible, sauf dans sa partie purement comique, quand on ne le lit pas en provençal.

Au contraire, le troisième poète de la Pléiade d'oc est un écrivain qui, aujourd'hui, a pris sa place à côté de Henri Heine et au même niveau. C'est vous dire toute la valeur que lui accordent ceux qui l'ont approché une seule fois.

Pour Aubanel, — car il s'agit de lui — le cas est simple ; c'est un troubadour exilé en plein dix-neuvième siècle.

Il s'était épris d'un certain nombre de jeunes personnes, comme tout bon troubadour, mais principalement d'une jeune fille qui s'appelait Zani, à laquelle est consacré son livre, *la Grenade entr'ouverte*, et qui, à un moment donné, entra au couvent. Le poète ne pouvait plus la rencontrer ni la voir ; car les rencontres, si elles résonnèrent longuement dans son âme, ne semblent pas avoir été beaucoup plus fréquentes que celles de Béatrice et du Dante.

Mais il fut enveloppé et transverbéré de son image à partir de ce moment-là et il la chanta d'une façon hallucinatoire et désespérée. « L'amour, ô la bizarre et l'étrange nature, vit d'inanition et meurt de nourriture. » Zani prit, dans l'âme rayonnante d'Aubanel — rayonnante mais nostalgique — une place de premier rang. Il la mêla désormais à toutes ses pensées et à tous ses travaux. A mesure que le temps passait, sa silhouette s'épurait, et quand

Aubanel mourut, l'image de Zani, qui, d'après les témoignages de ceux qui se trouvaient là, continuait à vivre dans son esprit, se dirigeait vers ces régions abstraites et quasi mystiques, où vous savez que l'image de Béatrice entraîna son sublime poète.

Aubanel a écrit un poème dramatique avec Paul Arène, intitulé : *le Pain du péché*. Il a écrit un livre tout entier, consacré à Zani, et qui s'appelle *la Grenade entr'ouverte*. Il a écrit enfin un autre volume de poésies, qui s'appelle *les Filles d'Avignon*. Trois chefs-d'œuvre.

Ces volumes mériteraient d'être le bréviaire de tous les amoureux. Rien de plus délicat, rien de plus pénétrant, rien aussi de plus pressant, de plus nostalgique, voluptueux, et par moment de plus poignant n'a été écrit par un assembleur de mots rythmiques.

Depuis qu'elle est partie et que ma mère est morte, — à travers plaines et monts toute l'année je vais et j'erre — me promenant au hasard et sans compagnon — pleurant s'il faut que je retourne aux remparts d'Avignon.

Et ici ce vers :

D'Avignon dans mon cœur la pensée est amère, et je fuis. « D'Avignoun, dins moun cor la pensado es amaro, et fuge... »

On dirait un vers du Dante.

Pourquoi retournerai-je à la ville — maintenant? que devant sa maison je ne puis plus passer, — et puisque je n'ai plus ma mère à embrasser. Laissez-moi, laissez-moi changer un peu de contrée — et voir si en tous lieux inévitable est le malheur.

Vous marchez dès l'aurore et vous croyez perdu — et le soir vous venez dans un hameau caché — au fond de quelque combe étrange et verte et belle — et dans le ciel déjà vont trembler les estelles. — Vous faites peur aux poules, vous entendez japer les chiens — et la femme qui, là-bas, lie dans le jardin ses laitues dorées, s'arrête et se relève. — Bons vêpres, lui dites-vous. — Bons vêpres! A cette heure, où vas-tu, bel ami? — Je suis égaré, je suis las. Pouvez-vous me donner l'hospitalité? — Entres, entres, asseyez-vous. — Aussitôt, la ramée égaie la maison d'un vêtement de flammes. — « Notre mari, celui qui siffle là-bas en conduisant la charrue, va venir. — Nous souperons. » La femme regarde les légumes, et vivement du tranchoir taille le beau pain

brun. — Elle va quérir de l'eau fraîche avec son broc de cuivre — s'arrête, sort, appelle les gens qui rentrent à la maison — et la soupe est versée, et pendant qu'elle trempe, l'hôte ami vous fait boire un coup de sa piquette — puis chacun à son tour, femme, mari, enfants tirent une assiettée et se lèvent la faim. — Et vous mangez la soupe, et vous êtes de la famille. — Mais le repas fini, déjà chacun sommeille. — L'hôtesse, avec une lampe, vous va chercher un drap — un beau drap de toile blonde, tout rude et neuf. — La lassitude du corps est un baume pour l'âme.

Ici, c'est du Villon :

Ah! qu'il fait bon dormir dans les bergeries, sur la feuillée, dormir sans rêves, au milieu des troupeaux — et n'être ensuite réveillé que par les grelots des chèvres, le matin, et aller avec les pâtres se coucher tout le jour, et sentir le mentastre!

Autre poème :

En pensement de ma brunette, une brunette j'ai rencontrée — toutes les brunes jeunes filles depuis Zani me font pleurer. — Plus noirs que ta robe noire, brune, tes yeux m'ont bouleversé. Regarde-moi, cela me rend la joie, regarde-moi, cela me fait pleurer. — Parle-moi un peu. Que vas-tu me dire? Parle, mon cœur écoutera. Oh! mignonne, fais-moi sourire, oh! mignonne, fais-moi pleurer. — Ah! comme toi il n'en est pas une encore, ma belle, et comment te nomme-t-on? — Clara. — Mais non! tu es Zani la brune, tu es celle que j'ai tant pleurée!

Dans une autre pièce, il s'adresse à son cœur comme Villon, vous vous rappelez, s'adresse à son cœur et à son corps, dans le fameux dialogue :

Que veux-tu mon cœur, de quoi as-tu faim? Oh! qu'as-tu pour toujours crier comme un enfant?

Et dans cette pièce, cet élan :

Oh! beauté, pain de la jeunesse, pain savoureux, oh! beau pain blanc, pain qu'on ne mange qu'en tremblant, pain de l'amour, pain des caresses.

O Beuta! pan de la jouinesso,
O pan goustour, o bèu pan blanc,
Pan que se manjo en tremoulent,
Pan de l'amour, pan di caresso!...

Et quand elle part, quand Zani s'en va pour prendre le voile, ici, alors, c'est tout à fait la voix du troubadour, la voix de Geoffroi Rudel, pensant à la princesse lointaine.

Je suis monté sur la cime des mornes, sur le sommet où est le château, je suis monté sur la cime des tours. Blanches et ouvertes dans les cieux, j'ai vu les voiles d'un vaisseau, comme les ailes d'un oiseau, bien loin, bien loin, longtemps, longtemps encore.

Bène linen, bèn lien, longtemps, longtemps encaro
Puis n'ai plus vu que le soleil et son trélut sur l'eau amère.

C'est un mot exactement provençal, « lou trélur », c'est le reflet du soleil sur l'eau.

Alors j'ai dévalé le long de la mer et des grandes ondes, et j'ai couru comme un déconsolé, et par son nom, tout un jour je l'ai criée!

Ai courregu coume un descounsola,
Et per soun noum, tout un jour, l'ai cridado!

Il n'y a, je vous le répète, que dans Henri Heine que l'on trouve de pareils cris de passion.

De la main, d'au delà les mers, dans mes heures de rêverie, souvent je fais un voyage, je fais souvent un voyage amer au pays d'au delà des mers. Au loin, là-bas, vers les Dardanelles, je m'en vais avec les vaisseaux dont les mâts tronçonnent le ciel. Je m'en vais vers ma pauvre belle, loin, là-bas, vers les Dardanelles. Avec les grandes nuées, errantes chassées par le vent, leur maître pasteur, les grandes nuées qui, devant les astres, passent comme des troupeaux blancs. Je vais errant avec les grandes nuées.

Je vais avec les hirondelles, qui retournent vers le soleil, vers les beaux jours, elles s'en vont vite, oh! vite, vite vers mon amie, je m'envole avec les hirondelles.

Moi, j'ai le mal du pays, du pays que hante ma mie, loin de cette patrie étrangère, comme l'oiseau loin de son nid, moi, j'ai le mal de ce pays.

De vague en vague, sur l'onde amère, comme un cadavre jeté en rêve, je me laisse emporter aux pieds de celle-là que j'aime, de vague en vague sur l'onde amère.

Sur la rive, je suis là mort! Ma belle, dans ses bras, m'enlève sans mot dire, me regarde et pleure, et puis met sa main sur mon cœur, et soudain je sors de la mort.

Bouto piei sa man sus moun cor
E subran sorte de la mort!

Il est une pièce célèbre et que, malheureusement, à cause des jeunes personnes qui peuvent être dans le public, je ne puis vous lire en entier : c'est *la Vénus d'Arles* d'Aubanel, mais je vous en lirai les derniers vers, parce qu'elle exprime, et dans la même direction que Mistral, ce que cherchaient si avidement ces poètes provençaux et ce qui n'était pas si différent de ce que cherchaient les poètes de la Pléiade.

O douce Vénus d'Arles, ô fée de la jeunesse! Ta beauté, qui rayonne sur toute la Provence, fait belles nos filles et sains nos garçons.

Sous cette chair brune, ô Vénus, il y a ton sang, toujours vif, toujours chaud. Et nos jeunes filles alertes, voilà pourquoi s'en vont la taille découverte et nos gais garçons, voilà pourquoi sont forts aux luttes du taureau, de l'amour, de la mort, et voilà pourquoi je t'aime, et ta beauté m'ensorcelle, et pourquoi, moi, chrétien, je te chante, ô grande païenne!

E vaqui perqué t'amo, et ta beuta m'engano,
E perqué, ieu crestian, te canto, o grand pagano!

Je crois vous avoir montré, ou du moins avoir essayé de vous montrer d'une façon, il est vrai, trop rapide et discursive, en quoi s'apparentent ces deux grands mouvements, qui sont les deux plus puissants de notre littérature poétique. Pour que les poètes fassent quelque chose de grand ici-bas — et alors ce qu'ils font, je vous le disais, est très grand, et même essentiel et souvent sublime — il importe qu'ils aient une besogne à accomplir. C'est par ces quelques mots que je voudrais terminer.

On a beaucoup discuté sur le romantisme et le mouvement romantique auquel commande Victor Hugo. Avant de vous dire ce que je vais vous dire, j'ai relu les deux plus beaux livres de vers de Victor Hugo, à mon avis, et qui sont *les Contemplations*. Il y a là des cris déchirants, mais qui sont des cris personnels. Un malheur affreux lui était arrivé, parmi tant d'autres malheurs qui accablèrent son existence — car il fut un homme très malheureux. — Sa fille Léopoldine, qui était de beaucoup sa préférée, s'était noyée au moment de ses noces avec le frère d'Auguste Vacquerie.

Dans la peinture de cette douleur, dans l'évocation de sa fille, dans toutes les ramifications de cette sensibilité puissante qui était en lui, mais que couvrait trop souvent son orgueil, il y a cet accent désespéré, cet art de la présentation, et aussi ce frémissement si profondément humain qui distingue les très grands poètes. Mais une fois que ces

caps atroces sont franchis et que la douleur en lui s'apaise, et qu'il se remet à sa besogne proprement lyrique, voici ce que l'on remarque, et qui, d'une certaine façon, se remarque aussi chez Lamartine et chez tous les disciples de Hugo, depuis Gautier jusqu'à Leconte de Lisle.

Le poète a quelque chose à dire, il a un souvenir à évoquer, il a un sentiment à rendre, ou une pensée à exprimer. Il le fait avec splendeur ; mais quand c'est fait, il veut continuer à chanter. En d'autres termes, il n'y a pas en lui un dessous lyrique, une force d'élan sincère qui lui permette de porter sa création poétique au delà de la réalité elle-même, de la généraliser, de l'universaliser, d'en tirer la leçon éternelle ou mystique.

Cela tient à ce que le romantisme a été une réunion d'hommes d'un très grand talent, mais qui n'avaient aucune besogne spéciale, ni définie, à accomplir ici-bas.

Je vous ai dit aujourd'hui ce que voulait la Pléiade, je vous ai dit ce que voulait le Félibrige ; je serais incapable de vous dire, et personne ne pourra jamais vous dire, ce que voulait exactement le romantisme. Je vois bien une succession de pourpoints, de clameurs, de protestations ; je vois bien des attitudes magnifiques, théâtrales et paradoxales ; j'entends bien des chants sonores. Je vois bien des créations dramatiques, faibles et brillantes. Je vois bien des créations lyriques puissantes, trop continuées, comme je vous le disais tout à l'heure. *Le Lac* de Lamartine, une des pièces les plus fameuses du romantisme, a au moins cinq strophes de trop, cinq strophes de décor et de convention. Et il en est ainsi dans tous les ordres.

De sorte que, s'il est bien vrai qu'il y a, dans la grande poésie, une partie mystérieuse qui nous échappe complètement, qui est le don, qui équivaut à ce que la Grâce est pour le croyant, il y a aussi une ambiance naturelle, un fait de circonstance et de rencontre, comme celui qui s'est produit au temps de Ronsard et au temps de Mistral ; et, enfin, le sentiment d'un travail humain à accomplir en commun, le sentiment d'un « vive labeur », comme il était écrit sur la bannière de Jeanne d'Arc. C'est là ce qui donne sa suprême portée et en même temps sa consécration immortelle à ces hommes bénis du Ciel, et qui s'appellent les grands poètes français de la Pléiade et du Félibrige.

Léon Daudet.

Au pays natal de Beethoven

Les tombes des grands hommes sont lieu de pèlerinage ; elles permettent un recueillement propice aux évocations ; mais une dalle, un monument — si souvent indigne de celui qu'il veut célébrer — peuvent-ils se mesurer avec le ciel et la terre? L'expression d'un horizon, le rythme des monts et des fleuves, l'harmonie profonde qui s'échappe d'un ensemble de lignes, d'ombres et de lumière proposent une incomparable méditation. Une jouissance presque sensuelle l'accompagne : respirer un air, parcourir des régions qui furent familières à l'être aimé. La présence du génie anime le moindre objet, donne à tout une vie secrète, place un prisme merveilleux entre la nature et l'intelligence.

Le pays natal, entre tous, marque le cœur de l'artiste, surtout lorsque, comme Beethoven, il y a passé toute la première partie de sa vie. Sans tomber dans l'exagération des écoles autrichiennes de la psychanalyse, on sait (et nos vieux philosophes ne l'ignoraient pas) que tous les grands sentiments qui remplissent l'existence d'un homme ont leurs racines dans l'enfance et l'adolescence. Rien ne saurait être plus profitable que de rechercher, dans l'atmosphère même où ils ont pris naissance et qui a puissamment contribué à leur formation, ces accords fondamentaux, pourrait-on dire, préludes et bases futures des vastes motifs d'une symphonie humaine.

Le Rhin coule entre des rives qui sont un des sites les plus beaux du monde ; chaque ville ou village qu'il touche a son caractère propre, depuis Bingen, Boppard, La Lorelei, Caub, Zinzig, Rüdesheim, au pied des monts escarpés, couverts de vignes, jusqu'à Coblence, Andernach et Bonn. La poésie intense du fleuve héroïque n'est pas dans les « burgs » en ruines — ou trop bien restaurés — mais dans l'alternance des lumières, la souplesse des villes allongées sur ses bords, la calme amplitude de son cours. Parmi les villes de ce fleuve où Charlemagne allait, « bénissant chaque bord », Bonn, enveloppée de collines et de vergers, avant les mornes plaines de Cologne, est la plus souriante et la plus musicale ; elle est une cadence, et qui clôt la longue mélodie rhénane. Elle ne semble jamais si belle qu'aux premiers jours d'été, quand de petites averses viennent, sous le soleil, polir les feuilles des grands arbres qui donnent tant de charme à ses jardins, à ses avenues? Il faut la-voir ainsi, voilée, mi-triste, mi-rieuse, séduisante, alanguie le long du fleuve qui dessine son coude le plus majestueux après la trouée des *Sept Collines*, si curieusement assemblées, auprès d'elle, comme sept fées.

Les Romains, qui fondèrent cet oppidum en l'an 10 avant Jésus-Christ, l'avaient nommée Bonn, tant elle leur parut accueillante. Elle s'est agrandie, au cours des siècles, harmonieuse, à côté de son énorme voisine, Cologne. « Coquette et propre, dit Wilder, la jolie cité rhénane offrait un singulier contraste avec les rues étroites et tortueuses de Cologne, sa rivale, dont les mauvaises odeurs avaient alors plus de réputation que les eaux parfumées. Point d'industries, du reste, ni de fabriques pour souiller la pureté de ses voies publiques. Bonn ne tirait son importance que de la résidence de l'Électeur et, pour employer l'expression d'un contemporain, « la ville tout entière vivait des cuisines de l'archevêque ». De là cet air de distinction qu'elle garde encore.

Au moment où naquit Beethoven, en 1770, le prince électeur Clément-Auguste, archevêque de Cologne, avait fait de Bonn le siège d'une des plus brillantes cours de l'Allemagne du dix-huitième siècle. Ses parcs et ses musées pouvaient rivaliser avec ceux de Wiesbaden, Cassel, Heidelberg. Le prince électeur, séduit par la France, appuyait sur elle sa politique et la ville subit l'heureuse influence de

nos arts, comme en témoignent encore maints monuments dressés par des architectes français.

Bonngasse, nº 20, se trouve la maison de Beethoven, transformée en musée en 1889. Elle a l'aspect d'une honnête demeure du dix-huitième siècle ; mais le jeune Louis ne connut guère sa douceur. Peu de temps après sa naissance, à la mort de son grand-père, ses parents allèrent habiter sur le Dreick, où sa mère, Maria-Magdalena, mit au monde Gaspar-Anton. En 1776, un nouveau déménagement l'emmena Rheingasse, dans la maison du boulanger Fischer ; là naquit Nicolas-Jean, le quatrième et dernier fils des Beethoven.

D'importants souvenirs ont été rassemblés dans les pièces de cette maison : ici, sa table de travail, ses lunettes ; des instruments acoustiques, cornets de cuivre aux formes étranges, rappellent le mal terrible dont il fut atteint. Voici l'épinette dont il jouait, son *quartettisch*, l'orgue des Minimes de Bonn sur lequel il fit son apprentissage d'organiste ; puis des manuscrits : les sonates pour piano en *do mineur et do dièse mineur* — cette fameuse sonate, si bêtement qualifiée par Rellstab qui n'y voyait qu'un effet « de lune sur le lac des Quatre-Cantons ». De très nombreux portraits et caricatures témoignent des efforts constants — le plus souvent sans succès — faits pour rendre la physionomie expressive de Beethoven. Parmi les portraits de ses contemporains, de ses amis, le plus émouvant est celui de Thérèse de Brunswick par Ritter Van Lampi, avec la dédicace bien connue, qui résume toute définition : « Au rare génie, au grand artiste, à l'homme bon. »

Au deuxième et dernier étage se trouve la chambre natale de Beethoven. C'est une soupente, assez spacieuse, mais au plafond bas avec une fenêtre d'où, à l'époque, il voyait le Rhin. Le plancher vermoulu en interdit l'accès ; un buste en marbre de Voss, quelques couronnes en sont tout l'ornement. Il serait vain d'analyser les sentiments qui accueillent le visiteur ; ils mènent l'assaut tous ensemble, bouleversent, arrêtent sur le seuil de cette chambre où se posèrent les premiers pas de l'extraordinaire musicien. Le monde extérieur s'anéantit. Par bribes, la vie de Beethoven passe dans l'esprit, et l'on songe aux phrases préférées qui viennent, fragments de sonates, de symphonies, de quatuors, emplir cette salle d'une musique toute intérieure. Ce

cadre frappe, moins triste qu'on l'a parfois dépeint, ouvre la voie à d'ardentes réflexions. Sans doute, point n'est besoin d'une assise matérielle, de ce tremplin pour donner aux idées et aux songes leur élan ; là, ils naissent d'eux-mêmes, en foule. Cette solitude — il faut choisir une heure de solitude — place face à face avec le compagnon de tous les instants. Une arche romane émeut par son harmonie, une cathédrale par une poésie de l'espace et de la lumière ; ici, de simples planches, une fenêtre vers le ciel nuageux exaltent notre reconnaissance, et nous rappellent, elles aussi, la noblesse de cet effort des hommes pour atteindre au sommet de l'art dans ce tragique désir de s'échapper de toutes les mesquineries humaines qui est le sens même de la beauté.

Bonn n'est pas qu'un prétexte à de telles évocations. Parce qu'elle fut le berceau de l'éducation musicale et sentimentale de Beethoven, elle éclaire toute l'œuvre du musicien. Les années qu'il y vécut furent capitales aussi bien pour sa formation technique que pour le développement de sa culture. Après Rovantini et Pfeiffer, Neefe, organiste de la cour, fut un professeur dévoué et intelligent, auquel Beethoven garda un vif attachement — « C'est à vous que je devrai ma valeur », lui écrivit-il plus tard. La calme retraite des Breuning, où il connut un asile si sûr, après la mort de sa mère, lui sera surtout favorable. Il y trouva ses premières sources d'inspiration : Gœthe, qui lui suggéra *Egmont*, cette curieuse musique de scène dont les concerts Pasdeloup ont dernièrement donné, fait rarissime, l'audition intégrale. Shakespeare, dont il commenta *Coriolan*, Milton, Homère. Il y rencontra enfin un homme dont l'influence fut décisive sur sa destinée : le comte Waldstein. Ce dernier, qui était un fidèle des Breuning, lui apprit la *variation*, que Beethoven utilisa dans toute son œuvre avec tant d'ampleur ; et, à ce propos, il est bon d'évoquer ses origines. Ne fut-il pas le digne continuateur de l'École franco-flamande du quinzième siècle, qui porta à son apogée l'art du contrepoint et du développement thématique? Quelles richesses Beethoven ne tira-t-il pas d'un genre souvent réservé, de son temps, à de simples divertissements ! Cependant, Waldstein et Neefe, qui avaient su apprécier leur élève, sentaient que la province était sans issue pour lui et pressèrent le prince électeur de l'envoyer à Vienne.

Beethoven avait déjà accompli un bref voyage dans la capitale de la musique en 1787. En 1791, l'orchestre électoral offrit à Haydn, qui revenait de Londres, une fête en la ville d'eaux de Bonn, Godesberg, à quelques kilomètres de là : Beethoven présenta à l'illustre musicien une cantate sur la mort de Joseph II et Haydn l'engagea à venir à Vienne. Beethoven, qui le désirait depuis quelque temps, quitta sa ville natale à l'automne de 1792 pour n'y plus revenir.

Il y avait trouvé l'essentiel de ses thèmes sublimes : la mort, l'amour, la joie, la nature et aussi ce sentiment, si profond en lui, de l'amitié. Ces thèmes, il va les développer à Vienne sans jamais oublier le pays qui favorisa leur éclosion.

Le spectacle de la mort remue profondément les enfants. Beethoven connut très jeune cette impression de la mort : son grand-père, qui l'emmenait promener, de la Bonngasse où il vécut ses trois premières années, « vêtu d'un beau manteau rouge et sa perruque bien poudrée », mourut en 1774 et Beethoven, qui aimait à dire qu'il lui ressemblait, en garda toujours un souvenir très doux. Treize ans après, en 1777, la mort vint de nouveau frapper chez lui, et sur l'être qu'il chérissait le plus au monde, sa mère, la tendre Maria-Magdalena. « Elle était si bonne, si digne d'amour, ma meilleure amie. Oh ! qui donc était plus heureux que moi, lorsque je pouvais prononcer le doux nom de mère et qu'il était entendu? » Beethoven fut, comme tous les grands artistes, hanté toute sa vie par l'idée de la mort ; il craignait surtout de finir, comme sa mère, phtisique. Longtemps après, en 1816, poursuivi par ses souvenirs, il disait : « Pauvre homme que celui qui ne sait mourir. J'avais quinze ans que je le savais déjà ! » Ce sentiment de la mort il l'a exprimé avec une extraordinaire puissance, non pas seulement dans les morceaux célèbres, tels que l'andante de la symphonie héroïque, le finale de la sonate en *ut dièse mineur*, mais dans bien d'autres passages. Il traitait la mort avec dédain — on connaît l'une de ses dernières paroles : « *Plaudite, amici, comœdia finita est* » — mais il était obsédé, comme tous les vrais poètes, par le sens tragique de l'éphémère, la fuite si rapide des moments aimés, cette angoisse presque voluptueuse du destin « rongeur ». La cinquième symphonie a rendu sans égale cette obsession.

La joie, il ne la connut qu'à Bonn, mais sous une seule forme : celle de l'enfant et de l'adolescent, assez naïve, et qui touche plus à la gaieté qu'à ce sentiment puissant qu'à travers ses malheurs il tenta toute sa vie de saisir pour lui donner sa plénitude dans sa dernière symphonie ; mais ces brèves lueurs de sa jeunesse illuminèrent ses jours les plus sombres et n'est-ce pas leur reflet nostalgique qui passe dans les phrases où il voulut exprimer la joie? Tout jeune, il allait jouer au Schlossgarten, au bord du Rhin, ou passait de longues heures à la balançoire. « Il avait, dit Vincent d'Indy, le loisir et le goût des jeux de son âge, décrochant les volets de son propriétaire pour les faire grincer, maraudant les œufs de la mère Fischer (« je ne suis qu'un croque-notes », lui répondait-il en riant lorsqu'elle l'accusait d'être un « croque-œufs »), courant pendant les vacances dans sa chère campagne, et attrapant, de-ci, de-là, quelques pâtés de grives dont les curés du voisinage le régalaient en récompense d'une improvisation sur l'orgue. » Plus tard, à son adolescence, il ne craignait pas de se rendre dans les brasseries, avec des compagnons de son âge ; il aimait les excursions sur le Rhin et accompagna notamment l'électeur dans sa résidence de Margentheim.

De ses premiers sentiments d'amour, il garda toujours la fraîcheur, la naïveté qui l'empêchèrent sans doute d'être bien compris et qui donnent à ces heures un tel caractère de profonde franchise, de tendresse à la fois inquiète et sereine. Après les rudes épreuves qui l'assaillirent au moment de la mort de sa mère, il se mit sans répit au travail, trouvant des amis fidèles : Franz Ries, le violoniste, qui lui vint en aide dans ses embarras de famille et surtout lui fit connaître cette famille Breuning qui lui fut si accueillante. Il donnait des leçons au cadet Laurent, et passait de charmantes heures avec la jeune Éléonore, qui devait plus tard épouser Wegeler, le futur biographe de Beethoven. Il était assez prompt à s'émouvoir des jolies filles et s'éprit de Jeanne d'Hondrath, « vive et jolie blondine adorant la musique, douée d'une voix très agréable », puis de Mlle de Westerhold, qui était « belle et polie ». A Vienne, et malgré de nouvelles passions, il se souviendra toujours de ses premières sensations de Bonn, surtout des heures passées dans la calme retraite des Breuning. « Tous nos grands compositeurs, dit Combarieu dans son bel ouvrage sur la musique et ses lois,

ont été de grands passionnés d'amour et l'émotion de l'auditeur est faite, en grande partie, des derniers échos de leur passion. » Beethoven avait de l'amour la conception la plus élevée et l'a appliquée dans sa vie comme dans son œuvre. Aussi, chez lui, l'expression de l'amour garda toujours un caractère de pureté virginale qu'on ne rencontre nulle part ailleurs et qui la rend si belle.

En même temps qu'à l'amour, son cœur avait voué un véritable culte à l'amitié. Sa correspondance est édifiante à cet égard. Dans une lettre datée de 1800, il disait déjà à son fidèle Wegeler : « Que je pourrais t'oublier, toi, et en général vous tous, qui me fûtes jadis si chers et si précieux, non, ne le croyez pas ; il est des instants où j'ai même la nostalgie de votre présence, où je désirerais demeurer quelque temps auprès de vous. Ma patrie, la belle région où je vis le jour, je l'ai sans cesse présente devant les yeux, aussi belle, aussi vivante que lorsque je la quittai ; bref, je considérerai comme un des plus heureux événements de ma vie l'occasion que j'aurai de vous revoir et de saluer notre père le Rhin. Quand? Je ne saurais encore te le fixer. Tout au plus puis-je dire que vous ne me reverrez que bien grand ; ce n'est pas seulement plus puissant en tant qu'artiste, mais aussi meilleur et plus parfait en tant qu'homme que vous me retrouverez ; et si, finalement, le bien-être revient dans notre patrie, mon art ne servira plus qu'au profit des pauvres. O moment incomparable, combien je suis heureux de pouvoir te rapprocher, te créer moi-même ! »

Quel témoignage de son magnifique caractère que cette constance dans l'amitié ! Deux ans avant sa mort, en 1825, il recevait ces mots du mari d'Éléonore : « Ma connaissance et mon étroite amitié avec toi, grâce à ta bonne mère que Dieu bénisse, est un point lumineux de ma vie, vers lequel je me tourne avec plaisir... Je lève les yeux vers toi, comme vers un héros, et je suis fier de pouvoir dire : « Je n'ai pas « été sans influence sur son développement ; il me confiait « ses souhaits et ses rêves ; et quand, plus tard, il fut si « souvent méconnu, je savais bien ce qu'il voulait. » Dieu soit loué que je puisse parler de toi avec ma femme, et maintenant avec mes enfants ! La maison de ma belle-mère était plus ta maison que ta propre maison, surtout après la mort de ta noble mère. Dis-nous seulement une fois encore : « Oui, je pense à vous, dans la joie, dans la

« tristesse. » L'homme, même quand il s'est élevé aussi haut que toi, n'est heureux qu'une fois dans sa vie : c'est quand il était jeune ; aux pierres de Bonn, à Kreuzberg, à Godesberg, à la Pépinière, etc., tes idées doivent maintes fois joyeusement s'attacher. » Beethoven répondait : « J'ai toujours la silhouette de la Lorchen ; je te le dis pour que tu voies comme tout ce qu'il y a eu de bon et de cher dans ma jeunesse m'est toujours précieux. »

A Bonn, enfin, il trouva une admirable nature, qu'il ne cessa de chérir et de chanter, trouvant, dans la musique, comme un tableau fidèle des lieux de son enfance, la consolation de ne les plus revoir. Aussi, pour celui qui a longtemps vécu en compagnie de sa musique, est-ce un singulier bonheur que de suivre ces vieux chemins forestiers, ces promenades et les bords du fleuve qu'il aimait. La nature, aux environs de Bonn, est très pittoresque, coupée de jardins, de monts, de vastes forêts ; elle a une tonalité assez mélancolique qu'on retrouve parfaitement dans toutes les œuvres de caractère pastoral de Beethoven.

C'est à Bonn qu'il eut l'idée première de la sixième symphonie, et le promeneur qui parcourt les voies du Venusberg, d'Ippendorf, ces splendides forêts rhénanes avec leurs vastes clairières tapies de bruyères, leurs hauts sapins aux fûts dégagés, se trouve dans l'atmosphère exacte de cette symphonie comme dans celle de l'allégro initial de la sonate pour piano *op.* 28. Les murmures de la forêt, Beethoven les a rendus, là et ailleurs, mais avec un tout autre sentiment que Wagner : ce n'est pas Siegfried qui écoute, ravi, le bruissement des arbres et le chant des oiseaux, mais un tendre et simple poète en contemplation devant l'éternelle beauté. Beethoven fut un tel passionné de la nature ! « J'aime mieux un arbre qu'un homme, disait-il. » Il avait fait son livre de chevet du *Livre d'instruction et de divertissement* de Sturm, dont il avait copié ce passage : « On peut à juste titre nommer la nature l'école du cœur ; elle nous montre avec évidence nos devoirs envers Dieu et envers notre prochain. Donc, je veux devenir disciple de cette école et lui offrir mon cœur. Désireux de m'instruire, j'y veux apprendre à connaître Dieu et, par cette connaissance, je trouverai un avant-goût des félicités célestes. » C'est dans la nature qu'il oubliait les misères de sa vie humaine. Les anecdotes

abondent sur ses randonnées à travers la campagne viennoise, absorbé dans ses rêves ou observant la vie des champs. Il ne pouvait rester longtemps privé de ces contemplations favorites. « Comme vous êtes heureuse de pouvoir aller à la campagne, écrivait-il à Thérèse Malfatti en 1807. C'est seulement le 8 que je pourrai goûter ce bonheur. Je m'en réjouis comme un enfant ; je suis si joyeux lorsqu'une fois je puis errer à travers les taillis, les forêts, les arbres, les herbes, les rochers ! Pas un homme ne saurait aimer la campagne autant que moi. Si seulement les forêts, les arbres, les rochers rendaient l'écho que l'on désire ! »

Cet écho, sa musique nous l'a rendu. Elle évoque à la fois la pensée philosophique de Beethoven et les teintes si mélancoliques des cieux rhénans avec une intensité, une richesse telle qu'elle en est un incomparable commentaire. Heiligenstadt, le Kahlenberg, Baden, Hetzendorf, lui permettaient de songer aux belles pastorales de son enfance. A travers les horizons viennois, c'est elles qu'il apercevait, elles qu'il désirait peindre. Quelques mois avant sa mort, le 13 octobre 1826, il écrivait à Schott : « Les contrées où je me trouve maintenant me rappellent, en quelques mesures, les contrées du Rhin que je désire si ardemment revoir encore, les ayant quittées dès ma jeunesse. »

C'est là, plus qu'à Vienne même, que son ombre gigantesque s'impose, là que nous satisfaisons pleinement au juste précepte de Gœthe : « Celui qui veut comprendre le poète doit aller au pays du poète. »

PIERRE ROSSILLION.

L'impératrice Eugénie au cap Martin[1]

II

Quand à l'heure du thé on pénétrait dans le grand salon de la villa Cyrnos, l'impression, pour un nouveau venu, ne manquait pas d'une grande dignité. Au fond de la pièce se tenait seule, assise sur un canapé, la femme aux vêtements de deuil et aux cheveux blancs qui, parfois, peu d'heures auparavant, avait donné une tout autre idée d'elle, dans cette sorte d'intimité que procure une promenade solitaire dans un sentier. Ici on trouvait vraiment l'impératrice d'autrefois et un peu de cette figure légendaire des Tuileries, au visage pâle et mince, trônant seule, dans un vide plein de prestige et de respect. Elle n'avait plus alors cet air si débonnaire de vieille dame, tortillant une fleur fanée, abritée par son chapeau bergère. Ayant ôté ses lunettes noires elle montrait ses yeux curieux et aigus. Elle n'avait plus ses gants usés, son en-cas défraîchi, sa bonne vieille canne de bazar. Tout ce qui la rendait si humainement proche des autres se trouvait dépouillé, tout ce qui pût donner l'illusion aussi que l'on cheminait avec « la voisine de la bonne paroisse ». Elle n'avait plus rien de tout ce qui,

(1) Cf. *la Revue universelle* du 15 mars 1927.

au fond, mit si à l'aise le promeneur, rien de ce qui, avec la complicité de la nature, lui avait inspiré une espèce d'abandon au point qu'on oubliait le passé formidable. Elle ne gardait plus autant cet air encourageant qui permettait de bavarder sans contrainte de mille choses qui pouvaient traverser les esprits.

Si réduit que se trouvait à présent le cadre de sa vie privée, c'était vraiment une autre femme. Le prolongement de l'autre. Sa petite cour était là, debout, à quelques mètres, tenant la distance, gardant le silence ou parlant à voix basse. Un rideau semblait s'être levé, qui découvrait enfin en une image transposée dans un autre siècle, la silhouette de celle qui avait déjà rempli les rêves des enfants en 1853, si loin sur son trône, le front endiamanté, l'Europe prosternée à ses pieds et recevant les souverains du monde sur le plan de l'égalité.

Au fond de ce salon on ne voyait qu'une tache noire et blanche, un visage si pâle que, dans la pénombre, pareil à une lueur, il luttait avec les globes blafards des lampes.

La personne, parfois une parente, faisant fonction de première dame d'honneur, était sous les armes, *à ses pièces* disait-on, debout devant la grande table, chargée de gâteaux, de pains anglais, la main sur la théière d'argent, prête à la faire basculer au premier signal de Sa Majesté. L'atmosphère un peu fraîche qui alors régnait venait des personnes plutôt que des objets, du dernier reste des salons de Compiègne et de Fontainebleau, dont on sentait persister à travers tant d'années la haute politesse de l'ancienne étiquette. Bien qu'atténuée par l'absence de tout élément officiel, celle-ci demeurait debout, toujours aimable, mais se compliquant par une application particulière de chacun, la vénération pour un âge si grand dont on comptait les heures avec angoisse et dont chacun sentait fuir les minutes... La crainte aussi, toujours vivace, de conserver autour de la souveraine cet équilibre de discrétion, de gaieté, par un divertissement d'anecdotes, par des sujets *neutres* qui n'alarmaient point, des caquets qui pouvaient l'amuser. Avant tout on avait la préoccupation d'éviter des propos qui risquaient de déplaire, de rappeler des temps et des événements qu'il fallait passer sous silence. C'était ce ton qu'on peut appeler « la conversation du bout des lèvres », laissant venir les heureuses périodes d'humeur enjouée que seule pouvait susciter la

maîtresse du logis et dont tout le monde alors savourait le privilège.

Sur une table, non loin de celle où l'on jouait au bridge, s'étalaient parfois les mille fragments d'un jeu de patience, cher à nos souvenirs d'enfance et remis à la mode du jour par ces revirements inexpliqués, qui exhument les jeux oubliés. Dans celui-ci, qu'on appelait le *puzzle*, il s'agissait d'assembler une image en chromo, sciée en d'innombrables fragments. Une main patiente avait, pendant plusieurs soirées, fait des efforts pour réunir ce que l'on pouvait en voir : une bergère des Alpes descendant une montagne.

Voilà bien ces *jeux innocents* dont le prince Napoléon se moqua si souvent, mais qui remplissaient le vide inévitable d'une société de service commandé où les grandes joutes académiques étaient rares et les improvisations de Mérimée depuis longtemps évanouies...

Généralement on se trouvait arraché de cette expectative par quelque familier qui vous glissait à l'oreille que Sa Majesté désirait s'entretenir avec vous. Un fauteuil vide attendait le privilégié. Sur une des deux petites tables que l'impératrice avait devant elle, la dame d'honneur posait une tasse, l'autre supportait toujours quelques flacons, une bonbonnière et parfois un minuscule arbre japonais, quelque centenaire qui narguait la jeunesse de la maîtresse du logis...

Quand un de ses « dictateurs de santé » insistait auprès d'elle pour la décider, après un long entretien, à donner le signal du départ, tout le monde se levait, mais elle acceptait généralement cette solitude avec une résignation boudeuse, toujours en peine de rentrer dans sa solitude après avoir senti le courant d'air du monde extérieur. On pouvait alors voir cette chose bien faite pour étonner : l'impératrice, malgré sa fréquente fatigue et la difficulté qu'elle éprouvait de se lever, reconduisant ses visiteurs. Cette manifestation de courtoisie extrême de la part de cette souveraine était une des plus grandes preuves de race qu'elle pouvait donner. Un familier s'approchait alors d'elle pour l'aider à se redresser de son siège. Mais elle réclamait souvent les deux mains et, avec un reproche comique, plein d'humour charmante, elle s'écriait parfois : « Tirez plus fort, mon pauvre ami ! Ce n'est pas une sinécure que vous allez lever avec moi. »

On prenait congé d'elle au milieu de l'assistance et elle

gagnait ses appartements en s'inclinant devant chacun.

Nulle ombre ne se creusait à ce moment sur son visage souriant. Par mille choses imperceptibles qui, pour la plupart, venaient dans sa vieillesse — heureuse malgré tout, il faut le dire, — du cœur plutôt que de la conscience de son rang, elle charmait toujours. Là était le secret de sa dernière séduction, plus solide, plus durable que n'avait été celle de son pouvoir. Ce secret venait d'une sorte de vie intérieure nouvelle, sans lien avec l'ambition et la puissance et dont la source se trouvait dans une ascension morale incontestable. Non pas qu'elle eût perdu cette âpreté, cette violence, parfois intransigeante, qui étaient les angles historiques de son caractère. Mais en cette longue période qui la séparait de sa chute, quelque chose d'inattendu s'était glissé dans ce que M. de Persigny avait appelé « sa rocaille espagnole ». On rencontra là le privilège d'une belle vieillesse. Le sentiment qu'elle vivrait indéfiniment, qu'elle n'avait rien abdiqué de son sens vital, de son désir du nouveau, de sa participation assidue au cours pourtant précipité des temps modernes, si éloignés et si profondément différents de ceux qu'elle avait illustrés. Mais cette belle vieillesse se composait aussi d'autres qualités plus hautes que cet instinct d'avoir vaincu la mort et cette curiosité de vaincre l'avenir. Définir des variations aussi subtiles, le peut-on? On y voyait une douceur nouvelle, une indulgence et aussi, l'on pourrait dire, une intelligence ressuscitée.

Ce qui frappait le plus, c'était le contraste presque brutal entre l'opinion des rares personnes qui ne connaissaient que sa vieillesse et de celles qui, l'ayant connue sur le trône et perdue de vue depuis la fin de l'Empire, gardaient d'elle une impression souvent dépourvue de bienveillance. Un public nombreux et sympathique, composé surtout de dames âgées, « ayant été jeunes sous l'Empire » restait attaché à une légende aimable par cette obstination mélancolique qui entraîne, jusque dans l'hiver, les sentiments des beaux jours. Celles-là ne gardaient de la souveraine que le souvenir attendri de sa grâce, quelque chose de banal, répété sans cesse par des bouches superficielles à qui le passage de la calèche impériale et d'une chlamyde blanche avait suffi pour fixer leur enthousiasme. Mais les autres, ceux qui l'avaient approchée vraiment et qui n'avaient connu ses intimités qu'avec leurs orages, apportaient un témoignage moins favorable.

On peut dire que l'avantage était pour ceux qui n'avaient connu l'impératrice que dans sa vieillesse. Eux seuls tenaient les preuves de sa sollicitude et de son intelligence alors que la plupart des autres avaient des dossiers remplis de réticences et d'affirmations sans indulgence pour son caractère, son esprit de « superbe furie », néfaste par sa domination dans la cause publique, ou encore sa futilité dans la vie privée « occupée de niaiseries et de caquets négligeables » auxquels on donnait une importance exagérée.

De tout cela il n'existait plus rien dans la période qu'on peut appeler celle du cap Martin et qui, avec Farnborough, marque la dernière partie de sa vie. Au contraire, si jamais des Français s'étaient plaints, avec véhémence et peut-être avec raison, de son influence politique, les plus prévenus étaient, dans sa vieillesse, surpris de sa perspicacité par la justesse de son jugement — parfois imprévu certes, et en contradiction avec l'opinion courante — par l'indépendance avec laquelle elle appréciait les gens et les choses. Si futile qu'elle eût été, elle avait tiré un grand profit de ses rapports internationaux et acquis assez de souplesse pour se dérober à des idées toutes faites. Elle donnait alors l'impression d'une observatrice avisée.

*
* *

Un jour, parlant de l'impératrice Élisabeth, elle me demanda brusquement quelle avait été l'occasion de mes relations avec celle-ci. Je lui rappelai mes souvenirs, dont les derniers, datant de février 1897, avaient précisément comme décor le cap Martin. L'impératrice Élisabeth, que j'avais connue jadis, s'intéressant à la graphologie, m'avait confié différentes lettres dont elle souhaitait vivement l'analyse par un de mes amis, mort depuis, fort expert dans cette science. Je lui rapportai ensuite le résultat de ses recherches auxquelles elle attachait une grande importance. Cette histoire graphologique intéressait mon auguste hôtesse et elle me demanda si ces lettres n'étaient pas celles de l'archiduc Rodolphe et de la baronne de Veczera. Sur ma réponse négative, elle dit :

— C'est qu'elle y pensait toujours ! C'était son cauchemar.

L'impératrice loua d'abord le charme un peu hermétique de l'impératrice Élisabeth, « cette biche effarouchée » qui se

livrait seulement lorsqu'elle était en confiance. Elle en parlait avec l'accent compatissant pour son deuil maternel qui rappelait le sien. Pendant ses séjours du cap Martin, une vive sympathie l'avait rapprochée de cette grande solitaire. Pendant la construction de la villa Cyrnos, l'impératrice Eugénie habitait le premier étage de l'hôtel du Cap et Élisabeth le rez-de-chaussée. Ce voisinage favorisait leurs échanges et, dans ses promenades, l'impératrice Eugénie désignait souvent à ses amis l'aile droite de l'hôtel, leur montrant les pièces qu'elle avait occupées à ce moment et narrant avec minutie les détails de l'installation. Elle faisait toujours ces sortes de récits avec son talent de s'orienter et sa mémoire topographique qu'elle avait si longtemps expérimentée au cours de ses voyages. Ainsi, arrivant à Venise après de nombreuses années, elle appelait avec justesse le nom de tous les palais du Grand Canal où passait sa gondole.

Bien qu'elle ne cessât d'exprimer pour Élisabeth sa profonde sympathie, la nature de son émotion n'était pas à vrai dire celle qu'on attendait et il demeurait, au fond, en elle, un imperceptible éloignement. Cependant elle l'avait invitée à venir à toute heure du jour et de la nuit dans son jardin pour qu'elle pût élargir le cycle assez étroit de ses promenades, et se trouver loin de tout regard indiscret. L'impératrice Élisabeth avait accepté cette offre avec empressement et arrivait presque chaque jour par une petite porte de ce jardin, là où je l'avais laissée moi-même, la dernière fois que je la vis, avant sa mort tragique à Genève.

C'était généralement avant sept heures du matin et il n'était pas rare de la voir surgir brusquement au détour d'un sentier, d'une façon si inattendue, qu'elle semblait, avec sa robe noire, la pâleur de son visage et sa démarche si étrangement ailée, une sorte de fantôme errant qui surprenait les jardiniers les plus matinaux à l'ouvrage.

L'impératrice Eugénie avoua qu'il lui était arrivé souvent d'avoir elle-même une véritable frayeur en la voyant apparaître devant elle « sans crier gare ». Parfois, en se levant dans sa chambre et en écartant les rideaux, elle l'apercevait, surgissant derrière un buisson d'une façon si soudaine qu'elle en était saisie comme d'un mauvais présage.

— Dans mon enfance, disait-elle, j'aurais fait le signe de croix en la voyant.

Ce malaise se dissipait aussitôt que le contact personnel était rétabli par la nature spontanée de leur commerce et de tout ce qui liait leur destinée.

Ce sujet en ramenait souvent un autre qui la hantait parfois. C'était Louis II de Bavière. Elle contestait avec une certaine vivacité la parenté spirituelle du roi avec sa cousine Élisabeth.

— Pas la moindre parenté ! s'écriait-elle alors. Louis II n'aimait que le luxe riche, les grands palais vides. C'était un bâtisseur qui ne vivait que pour les imitations ruineuses, tandis qu'elle n'aimait que la mer, la grande nature.

Un jour, comme je rappelais le séjour du roi-vierge dans les grandes forêts de ses montagnes, près de ces lacs profonds qu'il aimait, elle m'interrompit comiquement :

— Des lacs ! s'écria-t-elle. C'était des cuvettes en ciment, des *spittoons*, qu'il faisait lui-même dans ses jardins ridicules. En somme des jouets d'enfant, tandis que sa cousine avait un amour pour les aurores et les crépuscules, une âme plus vaste.

L'impératrice se mit alors à esquisser à grands traits sabrés le portrait de sa cousine :

— Elle, au moins, se promenait sur les grands rochers. Elle aimait la Grèce, les poètes, les éléments. Elle avait une âme antique. Enfin vous l'avez vue marcher avant l'aurore aussi vite que si elle était pressée de prendre un train ! Je lui disais toujours : « Vous vous fatiguez ! » Et elle me répondait toujours : « Je suis si anémique ! » Elle ne mangeait presque rien. Tout ça manquait de logique. Elle n'avait aucun goût pour les arts, elle ne s'y intéressait pas du tout. Connaissez-vous son palais de l'Achilleion, à Corfou? Moi j'y suis allée. Les peintures sont affreuses. Pourvu que cela représentât les héros qu'elle aimait, la manière lui importait peu. »

Elle insistait souvent sur les paradoxes dans l'esprit attique d'Élisabeth. Le portrait qu'elle en faisait était assez juste. Il n'y manquait presque rien. Elle appréciait sans ménagement, mais avec précision, selon sa raison. Un autre jour son jugement sur Louis II montrait une juste rancune que rien ne semblait avoir atténuée dans son souvenir. La veille, précisément, elle avait raconté plaisamment à table comment elle l'avait connu :

« La première fois, dit-elle, alors que tout jeune il était

venu aux Tuileries avec son frère Othon, il avait une figure ronde, de beaux cheveux noirs ondulés, mais déjà quelque chose d'étrange dans son attitude. Il plaisait d'abord, mais bientôt il se mit à faire une première folie, celle qui ne pardonne pas : il tomba amoureux de moi ! C'était un vrai coup de foudre. L'empereur s'amusait énormément de cette histoire. Les dames de ma maison encore davantage. Quelques-unes le plaignaient. Il était si jeune, et il ne disait rien ! Il gardait tout pour lui. Il *travaillait* seulement avec ses yeux. Des yeux énormes, les yeux de lord Byron, dirigés vers le ciel qu'on voit sur ses portraits. Il a fallu le calmer. D'ailleurs le protocole s'en chargeait. Il partit sans avoir ouvert la bouche. Longtemps après, pendant notre voyage en Autriche, je l'ai revu. Il est monté dans notre wagon à Munich et nous a accompagnés dans le train jusqu'à Salzbourg. Il était alors promis à la duchesse d'Alençon et il me l'avait présentée à la gare comme sa fiancée. »

Ce voyage dont elle donnait tous les détails matériels était celui, peu connu, qu'elle fit secrètement à Frohsdorf. L'impératrice, à la suite de négociations dont elle avait conservé la correspondance avec les intermédiaires, avait entrepris ce voyage auprès du comte de Chambord avant la mort du prince impérial.

« Le comte de Chambord, raconta-t-elle, dans un de ses moments d'expansion, avait alors contre la famille d'Orléans un éloignement qu'on lui avait dit irrémédiable, et elle songea à profiter de ces dispositions pour essayer d'engager, en faveur du prince impérial, des pourparlers avec le fils de la duchesse du Berry. » Qu'était-il résulté de cette entrevue mystérieuse? Elle ne le disait pas. En tout cas, la mort du prince avait mis fin à toutes ses espérances. Elle rappelait que Louis II, pendant tout le trajet de ce fameux voyage, l'avait encore dévorée de ses regards sombres, comme jadis aux Tuileries mais, bien que sa coquetterie ne résistât pas à des confidences de ce genre, lorsqu'elle était bien disposée et dans son cercle familier, elle ne tomba pas toujours dans les embûches qu'on lui tendait pour la décider à de plus amples détails. Un autre jour, rappelant cette aventure burlesque de sa vie, elle évoqua la participation de l'ami de Richard Wagner à la guerre de 1870. Elle ajoutait cependant que le premier enthousiasme de celui-ci pour l'unité allemande, si vite déçu, « se réduisait en somme

à une ardeur romantique pour le réveil de l'empereur Barberousse et qu'il l'avait bientôt regretté, quand le prince royal de Prusse était venu à Munich avec trop d'ostentation soldatesque. » Évoquant la mort de Louis de Bavière, elle me dit de son air décidé :

— Vous pouvez affirmer que l'impératrice Élisabeth se trouvait à côté du château de Berg, dans l'intention de le sauver, dans l'après-midi de la fête de la Pentecôte et de faciliter son passage à la frontière autrichienne. Elle soupçonna, avec raison, la Prusse d'avoir soutenu le prince-régent dans la déchéance du roi, pour affaiblir le prestige de la dynastie. Elle continuait à juger les faits du passé avec la même ardeur froide que s'ils eussent été de nos jours. Mais les événements, même tragiques, qui ne la touchaient pas directement, la laissaient dans cet état particulier aux princes que Mme de Metternich, avec son tour d'esprit d'abonnée de l'Opéra, appelait : « *L'insensibilité du pompier devant l'acte de la Saint-Barthélemy.* » Il ne faudrait pourtant point chercher dans cette manière autre chose qu'une disposition naturelle.

Au fond c'était plutôt sa force, de manquer de cette faculté exagérée des imaginatifs qui tournent rapidement en faiblesse. La netteté de son esprit lui interdisait de s'abîmer dans des démonstrations larmoyantes, si fréquentes chez les personnes âgées, et elle se refusait de s'émouvoir gratuitement pour des faits accomplis et des événements irrémédiables.

Si prudent qu'on fût dans son entourage pour lui éviter des sujets d'émotion, on était impuissant à l'en détourner quand elle-même les provoquait en évoquant des faits poignants de son passé. L'hôtel dont les fenêtres s'ouvraient sur son jardin des Tuileries, n'était-ce pas elle-même qui l'avait choisi à dessein pour sa situation? Les décors familiers de Saint-Cloud, de Fontainebleau, de Compiègne, elle les recherchait avec une apparente sérénité. On eût dit qu'elle chérissait ses deuils en « curieuse » et qu'elle allait « en touriste » sur les traces de ses malheurs. Mais ce serait mal la connaître que de lui supposer un si grand raffinement dans ce qu'un de ses amis appelait son *auto-torture*. Ce n'était pas davantage de l'inconscience, ni une certaine frivolité naturelle. Elle rencontrait une sensation qui n'était ni aussi futile ni aussi tragique qu'on le supposait. Dans

ses causeries du cap Martin elle évoquait souvent ses visites aux lieux sur lesquels elle avait régné en souveraine mais quand, par exemple, elle parlait de la chambre de Marie-Antoinette à Trianon, elle ne se répandait nullement en regrets stériles sur son martyre. Elle disait : « Le portrait du dauphin, dans son cadre ovale, qui est accroché à la droite du lit, c'est moi qui l'ai acheté à Londres avec mon argent. »

Quand elle parlait de Saint-Cloud, dont elle avait encore vu les ruines, elle ne soupirait pas sur la fragilité des gloires humaines, elle disait : « J'ai trouvé telle chose à sa place, tel parterre est déplacé. Il reste encore les montants de la passerelle en fer qui traversait la route et qui donnait accès au jardin de mon fils. Il faisait jadis un grand bruit de ferraille. »

La tendance des personnes qui l'affectionnaient le plus était souvent de lui prêter, en face du passé, une qualité de sentiment qu'eux-mêmes éprouvaient peut-être, mais qu'elle n'avait pas en réalité. Quelques-uns la voulaient un peu semblable aux dames qui gémissent sur la perte « du bon vieux temps », sans cesse attendries sur tout, et aussi sur des riens. Elle n'était pas cette dame-là. Ce qui frappait le plus c'est que, lorsqu'on se trouvait avec elle, non seulement tout le mal dont les médisances l'avaient chargée s'évanouissait, mais aussi tout ce que les mieux intentionnés avaient voulu qu'elle fût. Cette femme, d'un passé si tragique, on s'obstinait à la dramatiser. A quoi bon? Son esprit n'était nullement dramatique et elle était la première à calmer, par quelques paroles fraîches et sensées, ceux qui entendaient en faire une figure eschylienne. N'eût-on pas dit que parfois la grande ombre de son ami Mérimée, ce fin sceptique et ce mystificateur, se moquait un peu, à travers elle-même, de tout ce qu'on avait trouvé pour enjoliver sa fatalité?

— Pourquoi, me demanda-t-elle un jour, la duchesse d'Alençon ne s'est-elle pas mariée avec Louis II?

Elle touchait à ce moment un point très délicat. Je n'en connaissais que les bruits dramatiques qui alors en avaient couru. On rapportait au roi des détails romanesques sur une passion de sa fiancée, dont le cœur aurait battu pour un autre. Mais l'impératrice ramena aussitôt la chose à un point plus raisonnable.

— C'est étonnant, s'écria-t-elle, comme les gens ont de

l'imagination ! La duchesse était encore si jeune. Elle avait à peine dix-sept ans. Comment pouvait-elle déjà avoir éprouvé tant de passions?

Un de ses familiers rappela alors qu'un auteur avait parlé de ces circonstances dans son livre, *le Roi vierge*. Et il se déclara certain que, parmi les assistants, pas un ne devait connaître ce livre, paru depuis une trentaine d'années.

— Moi, s'écria l'impératrice. Je l'ai parfaitement lu jusqu'à la dernière page.

Tout le monde se mit à rire, puis ce fut un concert d'admiration discrète. Elle nous apprit même que l'auteur, sur la recommandation de Richard Wagner, avait désiré être introduit auprès du roi « pour le questionner sur sa vie » ; mais, comme on pouvait le supposer, celui-ci avait refusé de le recevoir, ne voulant faire exception pour personne. On peut même croire que Wagner — qui savait à quoi s'en tenir sur l'impénétrabilité du roi de la Solitude — avait mis trop de complaisance dans un service qu'il devait savoir sans résultat. Cet échec n'ayant pas suffisamment renseigné l'auteur sur ce qu'il voulait savoir, il avait été contraint d'avoir recours à son imagination.

Aux personnes dont elle avait cru devoir se plaindre au cours de sa vie, elle savait montrer un ressentiment qui pouvait étonner par sa violence autant que par sa durée. Pour le principal, la plus grande expression de sa haine était le silence hermétique. Au comte de Persigny, elle gardait une rancune particulière en l'accusant d'avoir empêché une alliance qu'elle avait souhaitée avec les petits États d'Allemagne contre la Prusse. A moi-même, elle le désigna un jour comme étant un des principaux auteurs de l'avènement de la Prusse. Ce sentiment si ancien et si obstiné lui tenait tant à cœur que son accent espagnol se faisait plus rauque et presque redoutable alors. Mais ses récriminations étaient tenues entre quelques phrases courtes qui semblaient balayer la place d'une condamnation définitive. L'auditoire ne pouvait alors que garder le silence, chacun redoutant pour la vieille dame le réveil d'une émotion qui eût pu nuire à sa santé. Il est vrai qu'elle-même provoquait parfois des sorties, assez rarement d'ailleurs, qui laissaient les témoins fort troublés. On eût pu croire que le seul nom de Bismarck eût été le plus honni. Il n'en était rien.

C'était une des constatations les plus curieuses qu'on pouvait faire de voir cette femme, qui avait toujours détesté la Prusse, parler du chancelier non seulement sans acrimonie, mais — ainsi que j'en fus moi-même le témoin — apprécier, par exemple, ses propos de table.

« Il avait de l'esprit, affirma-t-elle. Mérimée, qui détestait les Allemands, a passé quelque temps en sa compagnie pendant un séjour à Biarritz et il disait : « C'est la première « fois que je trouve un Prussien ayant du bon sens. » Les dames de ma suite le détestaient, parce qu'il ne faisait pas pour elles les frais de coquetterie auxquels les autres diplomates les avaient habituées. La qualité de sa conversation avait une forme toujours originale, qui n'excluait pas la précision. Évidemment ce n'était pas de l'esprit parisien ni de l'humour anglais. L'empereur ne le goûtait pas et conservait pour lui un sensible éloignement. En somme j'étais la seule, avec Mérimée, à le trouver agréable. Quand nous étions en conversation, on faisait le vide autour de nous, ce géant effrayait tout le monde. »

En avouant que les dames de sa suite avaient de l'aversion pour « l'Ours de Varzin » elle soulignait ce qu'une telle attitude avait de superficiel. Ses jugements choquaient beaucoup de personnes qui sentaient les ravages faits par cet homme impitoyable, mais elle répondait à ces objections avec une grande fermeté. Son intelligence s'était formée au cours de son existence exceptionnelle au contact d'une si grande diversité humaine, qu'elle en gardait un jugement fort indépendant. Elle bénéficiait, pour ce qu'on peut appeler la compétence des souverains, d'un tel apport de renseignements choisis, que la futilité dont on l'avait accusée autrefois avait cédé, avec le temps, à une grande indépendance de jugement avisé. Pas plus qu'elle ne s'embarrassait d'une nationalité, elle n'évitait systématiquement aucun de ses adversaires politiques. Ses entrevues acceptées avec François-Joseph et Guillaume II le prouvent, comme aussi celle qui se produisit avec le duc d'Orléans au Caire, où elle avait couru « froidement », disait-on, sur les traces de ses plus beaux souvenirs de 1869, l'inauguration du canal de Suez. Étant allée à Frohsdorf, elle ne s'était pas embarrassée davantage de recevoir le fils du comte de Paris qui, par un hasard malin, était logé au même hôtel qu'elle. En abordant le sujet avec franchise, elle disait qu'elle avait

pris le diable par les cornes, en posant au duc d'Orléans, dès son arrivée, la question suivante :

— Voyez-vous parfois mon neveu Victor à Bruxelles?

Le duc, loin de s'attendre à ce que l'impératrice évoquât devant lui le nom du prétendant, concurrent au trône de France, répondit avec esprit :

— Peu, madame. Lui est toujours là et moi je suis toujours parti...

Elle arrivait à persuader que les idées politiques de son passé n'avaient pas été toutes si mauvaises. Parfois, au cours d'une conversation, elle précisait des faits et des transactions inconnues que, seules, des influences hostiles empêchèrent s'aboutir. Ainsi elle vint à parler un jour assez longuement de l'alliance, projetée avant 1866, avec les petits États de l'ancienne Confédération germanique de l'Autriche qu'elle avait beaucoup favorisée. Elle parlait des conférences intimes qu'elle eut à ce sujet avec M. de Varnbuhler, ministre d'État du Wurtemberg, homme acquis à cette union et d'éducation française. C'est alors que sa rancune contre M. de Persigny éclatait encore. C'est lui qu'elle accusait d'avoir anéanti ce projet qui eût empêché la guerre de 1870. Parlant de cette dernière, elle se défendait avec énergie d'avoir été seule à la vouloir.

— J'avais envoyé aux informations une personne de ma confiance, et qui revint du Corps législatif en me disant : « Tous les couloirs sont remplis de cris. Tout le monde y veut la guerre. »

L'impératrice aimait voisiner avec les propriétaires du cap Martin. Une après-midi du mois de février 1914 elle annonça sa visite à La Torre Clementina, pour y prendre le thé. Elle avait accepté la liste des personnes qu'on avait convoquées et elle trouva ce jour-là une grande compagnie. On fit cercle autour d'elle. Soudain la porte de bronze s'ouvrit et une adorable danseuse sévillane descendit les degrés, enveloppée dans un châle blanc brodé de fleurs éclatantes. Elle portait un costume du temps de Goya et s'inclina jusqu'à terre en baisant le pied de l'impératrice.

C'était Mme K... Elle lui fit un compliment en espagnol et demanda la permission de chanter devant Sa Majesté des romances et des madrigaux qu'Eugénie de Montijo avait, dans son enfance, entendu autour de Grenade. Puis

elle voulait en même temps danser au son des castagnettes les pas des tsiganes et des filles andalouses.

L'impératrice demeura étourdie. C'était la première fois, depuis si longtemps, qu'on dansait devant elle et qu'elle consentait à une petite fête, improvisée en son honneur. Elle eut un délicieux geste de vieille dame vaincue et, de sa main gantée, elle fit signe qu'elle acceptait. Alors la chanteuse décrivit un grand cercle et, lançant en l'air ses beaux bras nus, armée de ses castagnettes, elle se mit à mimer, à chanter, à danser toute l'enfance, toute la jeunesse de la souveraine. L'artiste chantait aussi bien qu'elle dansait, dans tout l'épanouissement de sa beauté brune, aux chairs lumineuses et fraîches. Elle était l'Espagne éternelle, la fleur de grenade dans la chevelure, sous le peigne d'écaille où s'accrochait la mantille noire. Plusieurs fois elle s'éloigna pour changer de costume. Et toujours l'impératrice de s'extasier en murmurant : « Les robes de mon enfance ! » Des jupes amples et courtes défilaient, en indienne imprimée, tantôt rouges, jaunes et bleues, tantôt en taffetas blanc avec des rangs de dentelle et de volants de soie bleue. Chansons langoureuses, roucoulement de colombe, fandangos qui débutaient par des gestes taquins et puis, peu à peu, roulaient dans le délire furieux jusqu'au long cri final, après quoi la grande artiste se repliait sur elle-même comme un papillon ivre dans le calice d'une fleur.

Toute l'assistance était debout lorsque la prima donna s'effondra de nouveau aux pieds de l'impératrice. Celle-ci se pencha sur l'artiste immobile. Soudain, de grosses larmes lourdes roulèrent de ses yeux pâles sur la mantille sévillane. Deux mains tremblantes s'avancèrent sur l'épaule de la danseuse, l'attirèrent vers elle et d'un mouvement rapide où se retrouvaient toute la passion et la juvénilité de la lointaine jeune fille de Cadix, elle embrassa la K... sur les deux joues... Confondue d'un tel honneur, celle-ci se leva, le visage empourpré d'orgueil et de surprise. Elle alla d'un bond vers des roses qui étaient à sa portée dans des grands vases et, les prenant à pleines mains, elle les effeuilla aux pieds de la comtesse de Teba.

*
* *

Cette mondanité de voisinage continua ainsi lorsque, les premiers mois de l'année 1914, l'impératrice fut atteinte des

premiers indices de la cataracte. Elle s'en plaignait à ses intimes et si elle en gardait le silence devant ses visiteurs, c'était l'effet de ce tact, qu'elle avait au plus haut degré et qui, moins par un effet d'éducation que par une intuition naturelle, épargnait aux personnes, admises à la voir, le souci de se répandre en paroles consternées et celui, plus fastidieux encore pour elle, de lui prôner le remède infaillible ou de lui recommander le médecin « qui faisait des miracles ». Dans ces dernières pratiques, les dames de la société savaient pousser les choses aux extrêmes et développaient une activité peu commune. Évitant ainsi le péril des récits que les gens faisaient de leurs maladies, elle n'en éprouvait pas moins la crainte de voir sa vue baisser avec rapidité et la perspective de devenir aveugle la hantait d'autant plus qu'elle avait, dans sa longévité, la foi sans bornes des natures robustes.

Dans ces confidences elle fit une exception pour la princesse Charlotte de Saxe-Meiningen, qu'elle voyait fréquemment, petite-fille de la reine Victoria à laquelle avait été depuis longtemps attachée, en raison de l'hospitalité qu'elle avait reçue chez sa grand'mère. La princesse lui recommanda aussitôt son oculiste, une célébrité, à ce moment à Monte-Carlo, et l'impératrice accepta ses conseils avec empressement et se rendit peu après chez ce spécialiste qui la soumit à un examen prolongé pendant que j'attendais dans un salon-antichambre, précédant le cabinet de consultation. Il était encombré de malades en traitement spécial qui débordaient partout sur les pièces déjà occupées où attendaient les clients, renversés sur des fauteuils. Les patients avaient les yeux bandés et guettaient avec impatience la venue des nurses, ces anges de délivrance qui, chronométrant la durée des applications, devaient les délivrer de leurs tourments. La porte du vestibule s'ouvrit bientôt et je vis arriver dans la pièce la belle cantatrice qui avait tant ému l'impératrice quelques jours auparavant. Elle était accompagnée de son époux et la conversation s'engagea. Le couple fit un récit enthousiaste de ses derniers voyages avec une seule restriction : il se plaignait beaucoup d'un diplomate dont il dénonçait hautement l'incapacité.

Parmi les malades aux yeux bandés, un client assis à ma gauche montra à ce moment des signes manifestes d'impatience. L'infirmière me fit signe que le docteur ayant ter-

miné sa consultation, l'impératrice s'apprêtait à partir. C'était le tour de la cantatrice de pénétrer chez lui. Elle se leva et disparut avec son mari. Mon voisin impatient fut enfin délivré de son bandeau. A peine libéré et ayant reçu les soins nécessaires, il regarda avec une sorte de fureur autour de lui. C'était lui, le diplomate que la belle artiste avait flétri avec tant de sévérité...

Je m'enfuis, confus de cette terrible méprise qu'un hasard malicieux avait préparée à ce personnage et quand l'impératrice apprit, peu après, ce pénible événement dont plus que personne elle goûta — on voudrait presque dire juvénilement — la saveur, elle s'écria, en riant :

— C'est un grave incident diplomatique, mais ce client méritait cette leçon d'humilité. Il portait trop haut.

* * *

Bientôt après, l'impératrice Eugénie tomba assez gravement malade pour inquiéter ses familiers. Sans avoir une lésion organique quelconque, elle s'affaiblissait à vue d'œil, ne dormant plus, ne mangeant plus. Elle ne quittait plus sa chambre avec son balcon en rotonde et demeurait là, sur un fauteuil, souvent dans les courants d'air, malgré les soins vigilants dont elle était l'objet.

On était inquiet. Sans attendre la fin de la souveraine, on se préoccupait d'un accident infime pouvant, avec son grand âge, mettre un terme à ses jours. Plusieurs personnes du cap Martin se préoccupaient de guérir la souveraine. Un soir on m'annonça que, non sans peine, on avait enfin convaincu l'impératrice d'accepter les soins d'un personnage qui, à Londres, jouissait d'un grand prestige pour son pouvoir extraordinaire, un Japonais, savant réputé, qui devait sa renommée, en Angleterre, à la précision avec laquelle il avait prédit la mort du roi Édouard VII. Des projets d'un immense édifice furent faits, devant être construit à Londres pour cette nouvelle théorie de santé. Il avait déjà fait des séjours au cap Martin et on lui télégraphia pour le prier de se rendre à la villa Cyrnos.

J'allai le chercher à la gare de Menton pour le mener à la Torre Clementina, où un appartement lui était réservé pendant la maladie de l'impératrice. On avait envoyé un domestique en hâte à la villa Cyrnos pour savoir si sa visite agréait à cette heure à l'auguste malade, mais il revint avec

la nouvelle que Sa Majesté se sentant, pour la première fois, beaucoup mieux ce matin-là, renonçait au désir de demander une consultation à ce thaumaturge...

Une dépêche arrivée de Londres avait fait ce prodigieux miracle. La princesse Béatrice de Battenberg, celle qui avait été la fiancée du prince impérial et que l'impératrice aimait tendrement, lui annonçait son arrivée pour le lendemain. Cette nouvelle lui rendit la santé et, dans sa joie, elle rebondit du bord du tombeau faisant un nouveau bail pour l'avenir.

Il restait la mission assez délicate d'annoncer ce refus à l'éminent Japonais venu exprès de Londres pour se mettre à la disposition de la souveraine. On songea à utiliser sa présence au profit d'autres personnalités séjournant à ce moment-là dans le voisinage. On téléphona partout, battant le rappel chez toutes les Altesses susceptibles de profiter des forces mystérieuses qui dormaient dans ce cap. Un prince balkanique arriva le premier, mais bientôt on annonça la princesse Charlotte. Elle arrivait de Cannes et fut aussitôt mise en contact avec le docteur et s'enferma avec lui pendant une heure. Lorsqu'elle sortit, on fut frappé de sa pâleur. En proie à une agitation extrême, elle se laissa tomber sur un canapé pendant que le Japonais se retirait, et s'écria :

— C'est affreux ce qu'il m'a dit, si vous saviez !

Elle était toute bouleversée. Il lui avait prédit des catastrophes imminentes et sans fin, des malheurs, des guerres proches, des révolutions. Il avait prédit la fin de la dynastie dont elle était issue. Elle se refusait de révéler mille détails intimes de sa famille et de sa vie propre révélés par lui. Elle revenait difficilement de l'émotion que cet entretien lui avait donnée. Tous les assistants remarquèrent l'angoisse dans ses yeux gris. Ses traits étaient convulsés. On essaya de lui montrer le côté précaire de ces prédictions, mais nulle persuasion, sous quelque forme que ce soit, n'arriva à effacer de son esprit les précisions qu'elle avait entendues. Son être entier était comme soulevé d'épouvante, de certitudes prochaines.

Elle n'eut même pas la force d'aller rendre visite à l'impératrice pour demander de ses nouvelles. Après deux heures de silence elle se jeta au fond de son auto comme écrasée sous le malheur qu'elle appréhendait. L'impératrice

ne fut pas mise au courant de ces incidents et, définitivement remise, elle partit pour Venise en deux étapes, quelques semaines après.

A cause des dangers auxquels on s'exposait en traversant la Manche, pendant la guerre de 1914, l'impératrice resta en Angleterre durant les hostilités. Le cap Martin n'était plus habité que par des blessés et la villa Cyrnos dormait dans l'abandon. Une fois encore, la comtesse de Teba revint à son cher cap. La société choisie qu'elle y recevait et qui l'avait si longtemps entourée pendant son veuvage d'un demi-siècle, se trouva dispersée et son vieux Piétri, « le conspirateur », était mort dans un accès de fièvre chaude, dans un hôtel à Paris.

Quand on apprit son retour, quelques personnes, ayant leurs entrées chez elle, vinrent s'inscrire. Elle en reçut quelques-unes. C'est là que j'eus l'occasion de la revoir. En passant près d'une pièce que décorait le portrait du prince impérial, une dame qui se trouvait près d'elle lui rappela la promesse que l'impératrice lui avait faite de lui donner une réplique d'une statuette en biscuit de Sèvres que Carpeaux fit jadis de son fils. L'impératrice, que cette demande semblait laisser indifférente, ne répondit pas et, en reconduisant ses visiteurs jusque dans le vestibule, elle s'affaissa subitement sur un fauteuil, comme accablée. Mais bientôt elle se leva, souriante, avança sa bonne canne sur le tapis et me fit ses adieux avec l'imperturbable urbanité de sa race.

Ce fut la dernière fois que je la vis et c'est avec le poids des souvenirs anciens, auxquels elle était mêlée, son âme et son image toujours présentes en ces lieux qu'elle avait créés, que quelques années plus tard je franchis à nouveau ce seuil quand, en 1922, je fus appelé par la duchesse Lœtitia Napoléon, qui avait pris possession de la villa Cyrnos, après l'enlèvement des meubles et objets ayant été laissés aux héritiers de Sa Majesté. La fille du prince Jérôme m'avait prié de l'aider dans la transformation de ce cadre où vécut l'impératrice des Français, pendant les dernières années d'une extrême vieillesse, où elle avait encore beaucoup appris et rien oublié.

FERDINAND BAC.

Gloire [1]

TROISIÈME PARTIE

V

« ... Et si les factions issues des ténèbres du passé, si les chouans, si les prêtres, si les muscadins du Petit Coblentz portent une main sacrilège sur l'arche sacrée de la Liberté, les baïonnettes de l'armée de Sambre-et-Meuse se retourneront contre les ennemis de l'intérieur avec la même impétuosité que contre ceux de l'extérieur. Mort à toutes les tyrannies !... Camarades, je bois à la République une et indivisible, à la Constitution de l'an III ! »

Le général Humbert vida d'un trait son verre de punch et se rassit. Trente bouches s'ouvrirent braillant des mots inintelligibles, rivalisant de ferveur jacobine et de sans-culottisme. Assis autour de la vaste table où Augereau les avait traités, généraux et aides de camp avaient pour la plupart atteint ce degré d'ébriété où les opinions ne se développent plus en fonction de la raison mais en fonction du nombre de bouteilles vidées. Aussi les acclamations redoublèrent-elles, lorsque le général Kléber, secouant sa crinière, se leva tout d'une pièce et s'écria :

(1) Copyright by Marcel Dupont, 1927. — Voir *la Revue universelle* des 15 février, 1er et 15 mars 1927.

— Camarades !...

Il dut s'arrêter pour laisser s'apaiser la tourmente des cris.

Excédé, le chef d'escadrons Lestradère profita de l'inattention générale pour se glisser hors de la salle. Dans la galerie contiguë, où les cent bougies des lustres achevaient de se consumer devant les sièges vides, un officieux somnolait dans un fauteuil. Henri le secoua.

— Holà ! donne-moi mon shako et mon sabre. Je dois partir.

L'homme s'empressa. Il ouvrit une autre porte et précéda le chef d'escadrons dans une salle dallée de noir et de blanc où, sur de longues tables rangées bout à bout, manteaux, chapeaux à panache des généraux, bicornes des aides de camp, casques et shakos des officiers d'état-major s'alignaient, soigneusement disposés d'après les grades. C'était le vestibule de l'hôtel où se trouvait le quartier général d'Augereau, commandant l'armée de l'intérieur et chef de la 17e division militaire. C'était là qu'entouré de son état-major et des officiers généraux présents à Paris, il avait reçu à sa façon, qui était somptueuse, le général Bernadotte.

Aidé d'autres valets, l'officieux eut vite fait de remettre à Henri sa coiffure et son arme. Le jeune homme sortit et traversa la cour. Les hautes fenêtres de la salle du festin, grandes ouvertes, projetaient dans l'obscurité de longs rectangles de lumière, mettant des rayures d'or sur les tubes de cuivre de deux pièces braquées vers la voûte et des taches blafardes sur les baïonnettes de fusils formés en faisceaux. Assis sur un des affûts, un canonnier dormait. Maintenant, seule, la voix enrouée d'Augereau crevait le silence. On entendait :

— « ... Des représentants du peuple nourrissant dans leur sein des sentiments hostiles à la nation, des prêtres rebelles aux lois protégés et honorés, des chouans circulant dans Paris le poignard à la main, des factieux collant sur les murs de la capitale des placards insultant les patriotes... »

Henri, écœuré, s'éloigna. C'était le dixième discours entendu dans la soirée, avec les mêmes mots, les mêmes anathèmes, les mêmes menaces. La tête lourde, la bouche amère, il franchit le seuil gardé par deux grenadiers. La rue Neuve-des-Capucines s'allongeait devant lui, morne, étroite, déserte. Il était à peine onze heures du soir et toutes les maisons semblaient mortes. Sur le sol mal éclairé par de rares quinquets, ses pieds heurtaient des tas d'immondices, butaient dans les cavités de pavés arrachés. Dans ce quartier presque uniquement composé d'hôtels princiers, on distinguait au-dessus de la plupart des portes l'inscription : « Propriété nationale », indice de bien confisqué et non encore vendu. Toutes les fenêtres offraient la vue de trous béants laissés par leurs carreaux brisés ou enlevés.

Deux ombres de femmes, courbées, fouillaient un tas d'ordures. Elles s'écartèrent à son approche en dissimulant leur visage. Elles étaient vêtues avec décence et leur costume dénotait plutôt des bourgeoises que des femmes du peuple. L'aspect sordide de la rue valait tous les cris, toutes les plaintes. Et, contraste douloureux, devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, de tous les points de la ville affamée, Henri entendait monter les flonflons de mille orchestres faisant danser ce peuple en détresse. Les échos affaiblis de ces bals se fondaient en un vaste murmure de bacchanale. Henri écoutait, en même temps, le flot montant de sa tristesse.

Il ne reconnaissait plus sa patrie. Cette absence de quatre ans avait creusé un abîme entre ses souvenirs et le présent. Il voyait encore en elle la vierge de 92 se dressant, enivrée du premier souffle de la vie, mordant à pleines dents au fruit de la Liberté, vibrant de mille espoirs confus. Il retrouvait une vieille coquette n'ayant plus qu'un souci : oublier sa misère en dansant, en buvant, en jouant. Était-ce pour cette fille que tant de braves avaient laissé leurs os sur les bords du Mincio et du Tagliamento? Et il regretta ce voyage à Paris qu'il avait espéré triomphal.

Il ne l'avait pas souhaité, certes. Le soldat va où son destin le pousse. Le sien l'avait fait entrer à l'état-major de Bernadotte, venu avec sa division en renfort de l'armée d'Italie. Il avait retrouvé ce général après Leoben. Des souvenirs communs les unissaient, car ils avaient fait campagne ensemble à l'armée du Rhin-et-Moselle. Bernadotte estimait Lestradère et celui-ci avait toujours été attiré par cet officier froid, lucide, à la parole châtiée, qui n'avait jamais adopté le débraillé dans l'attitude et dans la tenue affecté par la plupart des officiers de la Révolution. Henri ne sut pas résister à ses sollicitations et il quitta ses chasseurs pour entrer à l'état-major du nouveau divisionnaire. A ce titre, il avait accompagné celui-ci quand Bonaparte l'avait envoyé à Paris porter au Directoire les vingt et un derniers drapeaux enlevés aux Autrichiens.

Mais, à peine les Alpes franchies, quelle désillusion ! Il s'attendait à voir les populations accourir à leur rencontre, acclamant en eux les vainqueurs de l'Autriche, les libérateurs de l'Italie. Ainsi avaient été accueillis lors d'une mission semblable, Marmont et Serrurier. Mais c'était en l'an IV. En cette fin d'été de l'an V, ils n'avaient aperçu que figures mornes, lassitude, indifférence dans la masse, luxe insolent et insouciance chez les profiteurs du régime ; avec cela, les royalistes relevant la tête, parfois soufflant la révolte dans les villes ; des nuées de déserteurs et d'insoumis se cachant dans les bois ; les brigands ravageant les campagnes. Enfin, comble de honte,

le général rapportant à Paris les drapeaux de Rivoli avait dû accepter une escorte de cavalerie pour échapper aux « chauffeurs » qui, par bandes, dévastaient la Provence.

A Paris, où il était arrivé la veille, 11 fructidor, l'impression était pire. L'atmosphère qu'on y respirait était celle des grandes catastrophes. Au milieu d'une population affamée, ravagée par la maladie, les privations de toute sorte, épouvantée par les morts innombrables — misère, suicides, — lasse des meurtres, lasse des guerres, lasse des émeutes, ayant perdu la faculté de réagir et n'ayant soif que de repos, deux partis chargés de haine, royalistes et jacobins, s'observaient, épiaient réciproquement leur première défaillance pour porter les premiers coups. Les conseils, en grande partie hostiles à la Révolution, se dressaient en face d'un Directoire lui-même divisé, mais en majorité taillé dans le bloc terroriste et décidé à user de la force pour se maintenir au pouvoir. La force, c'était Augereau, commandant la 17e division militaire. Envoyé par Bonaparte sur la demande de Barras, il était l'homme de « l'opération de police » nécessaire. Sans-culotte d'origine et de tempérament, ignorant tout scrupule, aimé des troupes pour sa bravoure, admiré du peuple pour sa haute taille, ses uniformes chamarrés et sa verve populacière, il était aussi bien capable de mitrailler la révolte que de s'élancer sur le pont d'Arcole, un drapeau à la main.

Ce jour-là même, le Directoire avait reçu en grande pompe les drapeaux apportés par Bernadotte. Aux côtés de celui-ci, Henri, honteux de ces honneurs de surface, de cette fausse grandeur, s'était avancé dans la cour du Petit-Luxembourg aux accents d'un hymne de circonstance composé par Méhul et chanté par les chœurs de l'Opéra. Au fond de la cour, drapés dans leur manteau nacarat à l'espagnole, les cinq directeurs, juchés sur une tribune, les attendaient. Autour d'eux, ministres et hauts fonctionnaires formaient un parterre de mascarade : chapeaux à panaches, broderies d'or, habits de velours, jabots et manchettes de dentelle. Enfin, pour compléter le spectacle, deux cents femmes à demi nues s'exposaient sur deux estrades perpendiculaires à celle du Directoire, ainsi qu'aux fenêtres du palais tendues de riches draperies. Cela, après avoir traversé une ville à l'abandon, une populace loqueteuse et indifférente, sans un cri, sans un vivat devant les vingt et un drapeaux déchiquetés portés par des vétérans.

Il avait entendu Bernadotte, glacé lui-même, prononcer un discours de circonstance : au nom de l'armée d'Italie il remettait à la garde du Directoire les trophées conquis par elle ; le pouvoir exécutif pouvait compter sur « l'obéissance constitutionnelle des soldats de

la patrie ». A quoi le président en exercice, le bossu Laréveillère-Lépeaux, avait répondu par une harangue où chaque mot contenait une menace pour les ennemis de la Révolution. Après son chef, Henri avait dû subir l'accolade de cet infirme au teint bilieux, à l'œil fuyant, aux cheveux gras. Voilà à quoi aboutissait sa gloire, la gloire des demi-dieux qui avaient écrasé cinq armées en l'espace d'une année, vaincu l'empereur, fondé au delà des Alpes des républiques sœurs..., au baiser de Laréveillère !

Enfin, le soir, il avait dû accompagner Bernadotte au banquet offert en l'honneur de celui-ci par Augereau. Là, nouvelle gêne. La sympathie était mince entre Augereau, parfait jacobin comme tous les chefs de l'armée d'Italie, et Bernadotte venu de l'armée de Sambre-et-Meuse, armée soupçonnée de sentiments rétrogrades et surnommé l'armée des « messieurs », parce que les officiers affectaient de n'y plus employer le terme de « citoyen ». Bernadotte, esprit fin et mesuré, d'une origine supérieure à la plupart de ses camarades, affectait à l'égard d'Augereau une froideur à la fois déférente et ironique. Cette atmosphère de discordes cachées et pourtant sensibles, ce dédain des idées généreuses dont il avait fait sa règle de vie étaient insupportables à Henri ; aussi avait-il profité d'un instant d'exaltation générale pour s'éloigner sans être aperçu. Le cœur lourd d'angoisse, il regagnait son gîte.

Il atteignit bientôt la rue de la Loi et dut la suivre pour atteindre l'angle de la rue Traversière où était situé l'hôtel du Faisan. Dans le vestibule, l'hôte le guettait.

— Citoyen, dit-il, un homme t'attend ici depuis tantôt une heure. Il a refusé de me dire son nom. Je l'ai fait entrer au salon.

Intrigué, Henri eut un instant d'hésitation. Harassé par cette journée de parade incessante, il souhaitait se coucher vivement pour essayer de dormir et trouver dans le sommeil l'oubli de ses rancœurs. Mais, d'autre part, sa curiosité était mise en éveil. Qui donc avait pu découvrir sa retraite? Que lui voulait-on à pareille heure, avec une telle obstination? Il suivit l'hôtelier. Celui-ci poussa une porte au bout d'un couloir obscur et s'effaça devant l'officier. Sous l'unique lampe suspendue au plafond, blotti dans un vaste fauteuil à oreilles où il disparaissait presque complètement, un petit homme était assis. Il se leva à l'approche de l'officier. Celui-ci eut un tressaillement. Ce corps cassé en deux, cette mince figure animée de deux yeux pétillant de malice, il n'en pouvait douter, c'était le ci-devant intendant des menus, l'ex-souffleur du théâtre de Pavie, le comte Dominique de Courgains. Sur-le-champ, l'image d'Antoinette surgit aux côtés du vieillard, aussi nette que si elle eût été présente.

— Salut au plus noble des enfants de Mars, dit M. de Courgains en exagérant la cassure de son buste et en faisant décrire à son chapeau, au bout de son bras, un vaste cercle.

Il portait un habit en drap puce, de forme ancienne, mais de bonne coupe, s'ouvrant sur un gilet de soie brodée et laissant voir une culotte de casimir citron. Sa perruque, toujours à la mode du siècle précédent, était soigneusement peignée et poudrée. Il semblait à première vue s'être recroquevillé sur lui-même, s'être parcheminé, ratatiné, mais il y avait une telle vivacité dans son regard, un tel sourire dans toutes ses rides que son visage paraissait plus jeune de dix ans.

— Quelle joie de vous revoir, dit Henri en lui serrant la main, et quelle charmante idée d'être venu me trouver ici. Ah ! M. de Courgains, que de chemin parcouru depuis ce soir de prairial...

— En effet, que de chemin, et quel chemin ! J'aurais mauvaise grâce, cependant, à accepter vos remerciements sans réserve. En vérité, si je suis venu ici, ce n'est pas, à proprement parler, de mon chef. Quelqu'un m'y a envoyé. Sans doute avez-vous déjà deviné de qui je veux parler.

Le cœur d'Henri, un instant, cessa de battre. Ainsi se manifeste l'inexorable marche d'une destinée. L'homme en a écarté une présence, il l'a crue éliminée à jamais et, un jour, elle s'impose à nouveau, à l'heure et dans le lieu où il l'attend le moins, à des centaines de kilomètres de l'endroit où il l'a laissée sans espoir de la revoir. Henri se sentit pris de vertige ; le décor vacilla autour de lui et il crut que la lampe s'éteignait. Il dit d'une voix imperceptible :

— Mlle Fauche?

— Antoinette, repartit M. de Courgains avec un sourire où l'on pouvait voir quelque malice. Elle m'a chargé de vous remettre ceci.

Il tendait un jeune homme un billet plié en quatre. Henri le saisit avec avidité puis resta immobile. Il recueillait toutes ses forces pour dissimuler son trouble et reprendre le contrôle de ses nerfs. Quand il crut y être parvenu, il affecta le plus grand calme pour déplier le papier, s'approcha au ras de la lampe et mit un long moment pour lire ces simples mots :

« Venez ce soir à minuit au bal de l'hôtel de Richelieu. On sera heureuse de vous y voir. »

Il ne trouvait rien à dire et restait sans bouger, le regard fixe, le papier levé dans sa main. L'afflux des souvenirs chassait l'inquiétude du présent. Il revivait brusquement les combats de Victor, de Kilmaine, de Chabran sous les murs de Vérone, la capitulation des révoltés et sa course éperdue à la recherche de Mlle Fauche. La revoir,

certes, il le désirait de toutes les forces de son amour, mais surtout il voulait la soustraire à la vengeance des vainqueurs. Il savait les policiers de Landrieux décidés à la retrouver coûte que coûte, en exécution d'un mandat lancé par le chef de la police secrète de l'armée. S'ils la découvraient, sa perte était certaine, car, livrée aux commissions militaires chargées de la répression, elle finirait, sans doute possible, sous les balles des pelotons d'exécution qui fonctionnaient en permanence sur les glacis du château San-Felice. Mais, rien ; aucune trace d'elle ; et, depuis, le silence s'était fait et il ne vivait plus qu'avec la terreur d'un malheur probable, arrivé à son insu.

Quand il reporta son regard vers M. de Courgains, il vit le fin visage du vieillard tout plissé par un bon sourire.

— Asseyez-vous, dit M. de Courgains, et causons sérieusement.

— Monsieur, dit Henri en se laissant tomber sur une chaise, je suis heureux de pouvoir vous parler de cœur à cœur. Ce mystère m'étouffe. Vous n'ignorez pas, je le devine, le sentiment passionné que m'inspire Mlle Fauche...

M. de Courgains s'était enfoncé avec une sorte de volupté dans le vaste fauteuil. Il avait croisé ses jambes de sauterelle et mordillait le pommeau d'or de sa canne en fixant l'officier du coin de l'œil. Mais Henri s'était tu, ressentant une pudeur subite à livrer à un inconnu l'étrange réalité de cet amour né, un soir, dans une ville mise à sac, et dont l'existence effective se résumait en quelques minutes de fièvre remplies d'un commun aveu. Il rougissait d'avouer le travail secret de cet amour. Il s'était développé, magnifié dans l'ombre, sans le coup de fouet d'aucune réalité, avec l'unique secours des souvenirs, fantômes caressés, embellis et complétés par l'exaspération de son cerveau. C'était presque un amour de rêve, piètre chose à avouer à ce survivant d'une époque où l'amour, l'amour positif et sans fard, était roi.

Alors, M. de Courgains parla.

— Monsieur, dit-il, je n'ignore pas le lien merveilleux qui s'est formé entre Antoinette et vous. Je porte à cette jeune fille une affection paternelle, éclose au milieu des épreuves communes et, j'ose le dire, elle me la rend avec usure. De là viennent sa confiance et sa sincérité à mon égard. C'est au nom de cette affection et aussi, je ne vous le cacherai pas, de l'estime que j'éprouve à votre endroit, que j'ai accepté la mission dont je m'acquitte à cette heure.

Il toussa, plissa son front comme s'il faisait effort afin de bien exprimer sa pensée, puis, rapprochant son fauteuil du siège d'Henri, penché vers le jeune homme, il poursuivit à voix basse .

— Vous êtes seulement depuis hier dans nos murs ; vous ne vous rendez pas bien compte, sans doute, à quel point délicat de notre existence nationale nous sommes parvenus.

Henri fronça le sourcil. Il fut sur le point d'envoyer le visiteur au diable. Comment, alors qu'il était question de son amour, évoquer cette chose détestable : la politique ! Néanmoins, par déférence, il se récria. La situation? Il ne la connaissait que trop, grâce aux discours, aux discussions, aux affirmations des officiers d'Augereau. Les Conseils, vendus au roi, voulaient, c'était clair, mettre le Directoire en accusation et rappeler Louis XVIII ; Pichegru, président des Cinq-Cents, trahissait ; trente mille émigrés, munis de faux papiers, étaient rentrés, infestaient la Loire, le Rhône, l'Ain, le Jura, procédaient à des enrôlements, troublaient la conscription, préparaient un soulèvement ; à Paris même, des Chouans aiguisaient leurs poignards et avaient juré de massacrer les directeurs dévoués au régime : Barras, Laréveillère, Rewbell.

— Plus que quiconque, conclut Henri, je hais les luttes fratricides, mais si les factieux cherchent à relever la tête, je suis prêt à apporter le secours de mon épée aux défenseurs de la Liberté.

M. de Courgains ne souriait plus. Il hocha la tête avec gravité et répondit :

— Monsieur, il y a une part de vérité dans vos paroles et je suis le premier à déplorer que des Français songent encore à répandre le sang après tant d'inutiles massacres. Toutefois, je le vois, votre opinion ne s'est formée qu'au contact des satellites du Directoire, cette pourriture. Vous ignorez l'immense vague de dégoût qui soulève la France contre ces hommes, contre ceux qui les soutiennent et s'enrichissent de leurs exactions, alors que le peuple meurt de faim. Les directeurs la voient monter, cette vague ; ils se sentent perdus s'ils n'arrivent pas à la briser. Sur leurs ordres donnés en secret, Paris est devenu un vaste camp. En dépit de la Constitution, ils ont fait venir des troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse. Trente mille hommes ont franchi le rayon constitutionnel sans l'autorisation des Conseils. Toute cette armée campe aux alentours de la barrière, prête à la franchir pour proscrire les députés et massacrer le peuple s'il veut s'y opposer. Enfin, ils ont retiré au général Hatry, trop loyal à leurs yeux, le commandement de la 17e division militaire, pour le donner à Augereau, un brigand...

— Je ne vois pas, interrompit le jeune homme sèchement, quel rapport tout cela peut avoir avec Mlle Fauche? Je ne désire en aucune façon traiter avec vous de questions sur lesquelles nous ne nous entendrons jamais.

M. de Courgains leva la main comme pour dire : patience, nous y voici.

— Cela, au contraire, poursuivit-il, est intimement lié à la vie actuelle d'Antoinette, et c'est pour cette raison que je vous en parle.

Il se recueillit, embarrassé sans doute pour aborder un sujet délicat. Henri, en proie soudain à l'inquiétude, épiait sur son visage la trace de ses hésitations.

— Voilà, dit M. de Courgains. Sachez d'abord que je suis lié par un secret et qu'il me sera impossible d'entrer dans des détails sur le fond du sujet. Mais rien ne m'interdit de vous dire ceci. A cette heure, Antoinette, entraînée par son dévouement à la cause royale, risque sa vie. Elle ne suit pas un parti ; elle le mène ; elle en est l'âme, le drapeau et l'image resplendissante. Elle met tout en œuvre, son intelligence, son esprit, son cœur, sa beauté, sa force de séduction ; tout cela lui sert à attirer des partisans, à les enflammer, à les pousser au sacrifice ; elle est à la fois la déesse de la Fidélité et de la Vengeance.

Le vieillard s'était tu, scrutant le visage d'Henri. Celui-ci baissait les yeux et gardait le silence. Qu'eût-il dit? Il se sentait désarmé ce jour-là comme il l'avait été à Pavie et à Vérone devant cette volonté farouchement asservie à une cause néfaste à ses yeux. Et il s'interrogeait avec angoisse : vers quelle infinité de tourments le mènerait cet amour sans espoir? Ne serait-il pas plus sage en l'arrachant de son cœur?

M. de Courgains se pencha derechef et, saisissant la main du jeune homme, lui dit avec brusquerie :

— Auriez-vous le courage de la laisser finir dans la plaine de Grenelle sous les balles des Jacobins?

Henri le repoussa.

— Monsieur, dit-il, trêve de railleries. Songez à ma souffrance ; songez à l'impuissance où je suis de faire quoi que ce soit pour elle.

— Vous seul pouvez, au contraire, la détourner de la pente sur laquelle elle glisse.

Fixant avec ardeur les yeux du jeune homme stupéfait, M. de Courgains poursuivit :

— Croyez-moi, monsieur. Je sais ce que son cœur ressent pour vous. Deux cerveaux peuvent penser de façon inconciliable, cela n'empêche pas les cœurs de battre à l'unisson. Si elle écoute quelqu'un, ce sera vous.

Henri ne répondait pas. Peu à peu, timidement, ballottée par le doute, vivifiée par l'espoir, une joie immense se levait en lui. Ce fut un instant d'enchantement. Mais presque aussitôt le doute se glissa

dans son esprit. Mille souvenirs l'assaillirent, capables de briser en lui tout élan, toute velléité d'action. Brusquement il se décida à confesser son amertume :

— Monsieur, dit-il, je mets en vous tout mon espoir. Vous seul pouvez éclairer ma conscience. Dites-moi en toute sincérité ce que je dois penser de Mlle Fauche. Trop de choses m'inquiètent en elle. L'audace de son allure et de sa mise, le contraste qui existe entre sa façon d'être et la pureté de son visage, la vie aventureuse qu'elle mène, tout cela a jeté dans mon âme le germe d'un soupçon terrible. Parlez. De votre réponse dépendra ma décision.

— La question est complexe, repartit le vieillard.

Il sembla à Henri que la maison s'écroulait sur sa tête. L'embarras de M. de Courgains valait pour lui une réponse. Ainsi, ses soupçons étaient fondés. La pureté de ce regard qu'il avait adoré? Hypocrisie, mensonge. Cette netteté de pensée, cette loyauté dans les paroles? Apparence, tromperie. Il avait essayé de voir en elle une vierge forte, passant la tête haute et le cœur fier au milieu des tentations, des embûches, des dangers de cette époque formidable, négligeant la fourberie, méprisant les désirs, repoussant toutes les attaques. En vérité, il avait eu affaire à une aventurière, jouant de sa beauté, s'en servant pour attirer, subjuguer et vaincre. En une seconde, il avait cru lire tout cela dans l'hésitation du vieillard.

M. de Courgains avait deviné sa pensée.

— Oh !... oh !... fit-il sur un ton de reproche, chassez-moi tout de suite ces vilains soupçons. Foi de Courgains, vous vous trompez. Antoinette vous a inquiété, comme bien d'autres, par la liberté de ses manières. Je déplore moi-même l'emploi de telles armes et la dure nécessité où elle est d'en user.

Il se retourna dans son fauteuil et croisa de nouveau ses jambes pour se donner le temps de la réflexion. Puis, levant les yeux au plafond :

— Maudit soit le siècle où nous vivons ! Il a tout mis sens dessus dessous et amené les femmes à s'occuper de travaux où, jusqu'ici, elles ne se souciaient point de mettre le nez. Notre exquise amie conspire, monsieur. Or, que serait une conspiration sans conspirateurs? Il en fallait autour d'elle, et en nombre. Elle les a attirés, par centaines, je vous l'ai dit. Pour atteindre ce but elle n'avait qu'à paraître. Toute la jeunesse dorée est prête à se faire hacher pour elle.

Le petit homme se leva et, appuyant fortement sa main sur l'épaule d'Henri bouleversé :

— Monsieur, dit-il avec solennité, foi de gentilhomme, Antoinette est la plus pure des jeunes filles.

— Ah ! s'écria Henri en lui serrant la main, vous déchargez mon cœur d'un poids insupportable.

— En ce cas, venez ; allons à l'hôtel de Richelieu. Vous lui parlerez, vous obtiendrez d'elle l'abandon du projet insensé qu'elle a formé, puisque ma faible voix n'a pu y parvenir.

Ils sortirent et cheminèrent quelque temps en silence. Par les passages voûtés menant de la rue de la Loi au Palais-Égalité arrivait, par bouffées, un tintamarre d'orgie : musiques, chants, disputes, rires, verres et assiettes choqués, hurlements d'ivrognes, vivats, insultes. Toute la vie de Paris semblait s'être retirée là. Avec le tumulte, avec le fumet des victuailles, avec les relents de vin et d'alcool montant des bouches ouvertes sur ce bas-fond, un air empoisonné filtrait, saturé de folie et de débauche. Là se rencontrait tout ce que Paris comptait de nouveaux riches et d'artisans du vice, d'agioteurs et de gogos, de goinfres et de prostituées. Là se traitaient les affaires louches, se nouaient les complots royalistes ou babouvistes. Là se dépensait le seul argent superflu, celui des spéculateurs, des fournisseurs de l'État et de l'armée des joueurs heureux, des politiciens sans vergogne. Contraste saisissant avec la détresse de l'immense majorité du peuple de Paris, ce caravansérail de tous les vices était secoué toute la nuit d'une sorte de délire, frémissait de tous les désirs et retentissait de mille orchestres infatigables.

M. de Courgains et Henri s'enfuirent, le cœur serré. Bientôt ils débouchèrent dans la rue Neuve-Augustin et tout de suite reconnurent l'hôtel de Richelieu dont le porche et les fenêtres, étincelants de lumière, crevaient l'obscurité de la nuit. Devant l'entrée et tout le long de la rue, une longue file de voitures stationnaient. Ce n'étaient plus les carrosses d'antan, mais des voitures aux formes sveltes et légères, à la mode anglaise, telles que l'exigeait l'engouement de l'époque : carricks, cabriolets, bockei, phaétons, demi-fortunes, vis-à-vis. Tout autour du portail grouillait une Cour des miracles. A chaque arrivée, des loqueteux se précipitaient, luttaient à qui aurait la chance d'abaisser le marchepied ou de tenir les guides jusqu'au matin, le tout pour quelques sols.

Henri suivit M. de Courgains qui fendait la foule avec autorité malgré sa petite taille. Derrière lui, il paya dix livres au guichet. Ayant traversé un vestibule où des femmes déposaient leurs redingotes de satin à bordure de martre ou d'hermine, ils essayèrent de pénétrer dans les salons. A la vue de la cohue des têtes, où des remous indiquaient à peine l'emplacement des danses, Henri songea à fuir, mais M. de Courgains prévint son geste et, le saisissant par la manche :

— Patience, dit-il, on s'y fait.

Et jouant de l'épaule et du coude, il se fraya un passage. Ils respirèrent plus librement en s'éloignant de l'entrée et bientôt Henri, grâce à sa haute taille, put embrasser le spectacle. Ils étaient dans une longue galerie où, entre des colonnes corinthiennes, les fenêtres donnant sur la rue et les portes-fenêtres donnant sur les jardins, alternaient avec de hautes glaces montant jusqu'à la corniche. Ces glaces, se faisant vis-à-vis, reflétaient à l'infini les innombrables bougies des lustres et donnaient l'illusion d'un palais formidable, tout rutilant de lumières. Dans cette salle, on dansait. Et c'était en vérité une chose stupéfiante. Trente contredanses parvenaient à s'agiter au milieu de la masse impassible des spectateurs encombrant non seulement le pourtour, mais stationnant même au milieu du salon. Quarante musiciens, groupés au milieu d'un des côtés, menaient le branle. Debout sur une petite estrade, le rigaudonnier, le bâton dressé, réglait la mesure sans perdre de vue les danseurs, les interpellant, les grondant, les excitant, les guidant. Deux cents jeunes femmes à peine vêtues de mousseline, de linon ou de gaze, gorge, dos, bras et jambes nus, dansaient en silence, la bouche pincée, attentives à exécuter avec grâce et justesse les figures et les pas. Leurs cavaliers, la mine renfrognée et l'œil perdu, semblaient accomplir un rite funèbre. Dans la chaleur étouffante de cette nuit de fructidor, malgré les portes ouvertes sur les jardins, les parfums, les odeurs âcres se mêlaient, montaient à la tête, donnaient le vertige.

Sous les feux des lustres les yeux des femmes avaient un éclat plus vif que celui des girandoles, que celui des perles, des diamants, des joyaux de toute sorte dansant sur les poitrines. La salle elle-même respirait la fièvre.

Et Henri songeait à la France titubant de faim. Il songeait à ses frères les soldats, à leurs uniformes dépenaillés, à leurs pauvres corps excédés de souffrance, à leurs visages crasseux et ravagés. Il eut envie de cracher sur cet amas de jouisseurs et de folles. Mais M. de Courgains l'avait agrippé de nouveau par la manche.

— Nous la trouverons sans doute dans le salon de Sylvie.

Henri oubliait la raison de sa présence en ce lieu. Il voulait revoir Mlle Fauche et c'était au milieu de cette bacchanale qu'il devait la chercher. Il se demanda s'il ne commettait pas une erreur impardonnable en poursuivant un tel amour. Hier il l'avait retrouvé au sein d'une révolte, aujourd'hui il lui fallait le chercher parmi les sanies d'une société en folie. M. de Courgains, cependant, ne le lâchait pas. Maigre, obstiné, fluide, il se glissait sans accrocher les danseurs, contournait les groupes de spectateurs et gagnait rapidement le fond de la galerie. Là, une sorte de portique donnait accès à une pièce plus

petite aux boiseries de citronnier. Le seuil, encombré d'une triple haie de muscadins, était inaccessible. En vain M. de Courgains tenta de s'insinuer entre les dos tassés. Il leva la tête vers son compagnon.

— La voyez-vous? demanda-t-il.

Henri se dressa sur la pointe des pieds et, en effet, il la vit.

Dans cette pièce où l'on s'écrasait elle était la seule femme, et autour d'elle, véritable cour, des hommes entassés faisaient cercle. Presque tous jeunes, ils arboraient l'habit à la mode, couleur boue de Paris ou carmélite, carré de coupe, avec l'énorme collet noir, honni des Jacobins et des soldats, et les basques tombant presque jusqu'au plancher ; culotte molle boutonnée sur le genou, bas de soie et escarpins complétaient ce costume adopté par la jeunesse hostile au régime. La plupart portaient les cheveux longs sans poudre et relevés en chignon sur le sommet de la tête, tandis que deux cadenettes ou des « oreilles de chien » encadraient leur visage dont le menton se perdait en d'invraisemblables cravates. Enfin, tous avaient à la main leur « pouvoir exécutif », bâton noueux destiné à les faire respecter de la canaille ; plusieurs même affectaient de laisser voir, sortant de la poche, la crosse d'un pistolet.

Seule, elle était assise, ou plutôt à demi étendue sur un canapé aux accoudoirs rigides. Son buste illuminait le salon de sa blancheur éclatante. Des sandales attachées à ses pieds nus par des lanières identiques à sa ceinture découvraient les doigts ornés de bagues et ses chevilles étaient cerclées de bracelets. Elle avait coupé ses admirables cheveux blonds ; maintenant ils s'arrêtaient droit sur la nuque, tandis que deux touffes bouclées frôlaient ses joues.

Telle la vit Henri. Il vit aussi le sourire équivoque de ses lèvres rouges, l'éclat noir de son regard allant avec vivacité de l'un à l'autre. D'un brusque mouvement en arrière, il écarta ses voisins.

— Adieu, dit-il à M. de Courgains. Je n'ai rien à faire ici. La statue que j'avais élevée dans mon cœur vient de s'écrouler. Je m'en vais.

Et il s'éloigna, bousculant hommes et femmes pour gagner la sortie. Des protestations s'élevèrent ; elles s'éteignirent vite devant le regard qu'il lança aux mécontents. Mais le petit homme s'était accroché à lui.

— Ne commettez pas cette folie, supplia-t-il. Comme l'on voit que vous n'entendez rien à la politique ! Souvenez-vous de mes paroles : vous seul pouvez l'arracher à ce milieu dont elle peut mourir.

— Assez raillé, monsieur. Mlle Fauche n'est plus rien pour moi. Quant à tous ces matamores, ils me trouveront en face d'eux s'ils s'avisent de porter la main sur l'autel de la patrie.

Mais M. de Courgains ne lâchait pas prise. Il y avait en face de

l'orchestre une grande cheminée en marbre d'Égypte ; il poussa le jeune homme dans l'encoignure de cette cheminée et là, le regardant au fond des yeux et scandant ses mots, il déclara :

— Sur mon honneur, je vous ai dit la vérité. Antoinette est aussi pure que l'enfant après le baptême. Son tort est de s'offrir comme drapeau à une cause perdue d'avance, du moins à l'heure actuelle. Les policiers de Sotin et les juges de Merlin la guettent. Sauvez-la d'elle-même.

Henri sentait déjà sa résolution faiblir. Il protesta cependant :

— Sans doute faudrait-il que j'aille lui donner des conseils de raison et de prudence au milieu de son escorte de traîtres? Vous voulez rire, monsieur de Courgains.

— Quel esprit enflammé et sans mesure !... Laissez-moi faire, et d'abord suivez-moi.

Prenant la main du jeune homme, il l'entraîna dans le jardin. Henri résistait faiblement, car déjà il ressentait l'amertume d'avoir, par son geste instinctif, renoncé à tout espoir de revoir Antoinette. Le coup avait été rude mais déjà la douleur s'effaçait au souvenir de l'éblouissante beauté entrevue. Avoir ce joyau bien à lui, à lui seul ; l'emporter, le cacher, en savourer l'inestimable possession, tâche irréalisable sans doute. Mais si cependant ce vieillard disait vrai, pourquoi ne la tenterait-il pas?

Sur le perron, ils humèrent la pureté de l'air nocturne. Derrière eux le son des violons, le bruit des pieds frappant les parquets, le brouhaha des conversations se fondaient en un murmure de fête lointaine. Henri se laissa guider par le vieillard dans les allées au tracé compliqué ; il contourna des bosquets illuminés, des grottes artificielles, passa sous des voûtes de verdure et, enfin, gravit un petit monticule au haut duquel s'élevait un temple à Psyché.

— Asseyez-vous là, dit M. de Courgains, et attendez avec patience. Vous avez toutes les chances d'être tranquille ici et j'ai bon espoir de vous amener Antoinette.

Et il s'éloigna en sautillant, agile et rapide comme un adolescent volant à un rendez-vous.

Henri se laissa tomber sur le banc de pierre entourant le temple aux colonnes circulaires. Il ne formait plus aucun projet ; il attendait, résigné, sans contraindre son esprit à concevoir les possibilités bonnes ou mauvaises. Cependant son regard quitta le jardin où les couples enlacés recherchaient l'ombre et se porta sur la vaste demeure dont les quarante fenêtres éblouissantes faisaient songer à quelque gigantesque maison de débauche dévorée par l'incendie. Il souhaita qu'il en fût ainsi. Seul le feu pourrait purifier ce temple du plaisir

dressé au milieu d'une nation mourant de misère et de trois armées, l'arme au pied, attendant le signal de reprendre l'éternelle lutte. Pourtant celle qu'il aimait était là ; elle était la reine du bal et menait le branle, à demi nue, entraînant dans le tourbillon les profiteurs, les muscadins rebelles, les insoumis, les financiers sans foi ni loi, les députés vendus, les conspirateurs assassins. Une voix intérieure lui ordonnait de fuir, mais une force mystérieuse l'empêchait d'obéir.

Soudain une forme se dessina en noir sur le fond lumineux du jardin et s'approcha. Il la reconnut tout de suite à un grand choc de son cœur. Elle aussi l'avait vu. Debout entre les deux colonnes de l'entrée, elle hésitait, semblant attendre un mot de pardon ou un appel. Il ne réfléchit pas, bondit jusqu'à elle, saisit ses mains et les couvrit de baisers.

Elle murmura :

— Et vous vouliez partir !...

— Comme vous m'avez fait souffrir ! Tout à l'heure, j'aurais voulu m'arracher le cœur pour me punir de ne pouvoir vous en chasser.

Il crut la voir sourire dans l'ombre et son étreinte se relâcha. Antoinette détourna les yeux et dit tout bas :

— Quelle cruauté !

Il sentit sa colère renaître.

— Moi, cruel !... Antoinette, vous ne pouvez comprendre ce qu'est l'amour pour moi. Vous m'égalez aux pauvres êtres dont vous étiez entourée dans ce salon. Quelle pitié ! Je vous égale, moi, à tout ce que l'âme humaine peut concevoir de plus haut, de plus sacré. Toute ma vie solitaire est remplie de vous et je n'aspire à rien, qu'à vous. Vous dites m'aimer et vous donnez de vous-même au premier venu plus que je n'ai jamais osé espérer. Comment ne comprenez-vous pas ma souffrance ?

Elle détournait toujours son regard.

— Henri, dit-elle, ayez foi en moi et patientez encore quelque temps. Sur mon âme, je souffre autant que vous de ne pouvoir à l'instant même vous prendre par la main, vous amener là-bas et crier à tous : voici celui que j'ai choisi. Mais, j'ai juré.

Henri se recula brusquement.

— Vos serments ! s'écria-t-il, vous mettez vos serments au-dessus de notre amour ! Et vous me demandez de croire à cet amour ! Si vous m'aimiez, songeriez-vous à risquer votre vie dans des aventures où vous n'avez que faire ? Avez-vous perdu la raison ? Est-ce à vous de défendre jusqu'à la mort une cause qui n'est même pas la vôtre, une cause à jamais perdue ? Imaginez-vous une Française allant risquer ses jours pour le bonheur de l'État de Neufchâtel ?

Antoinette lui mit la main sur la bouche. Maintenant elle le regardait bien en face et sa voix devint grave, presque solennelle :

— Taisez-vous, au nom du ciel, dit-elle, et ne jugez pas mes actes sans en rien savoir. Quoique femme, je sais mettre le devoir au-dessus de tout. Ne prononcez pas des paroles qui pourraient tout briser entre nous.

Henri se souvint alors des recommandations de M. de Courgains. Il essaya de représenter à Mlle Fauche la folie d'une entreprise royaliste à l'heure actuelle. Les précautions du Directoire étaient prises. Toute tentative de rébellion serait étouffée, au besoin dans le sang. Elle serait sacrifiée la première. A défaut de lui-même, ne songeait-elle pas aux siens, à l'inquiétude atroce qu'ils devaient éprouver, à leur douleur si elle tombait aux mains de la police du ministre Sotin.

Elle haussa les épaules.

— Vous connaissez mal la famille Fauche-Borel. Ne lisez-vous donc point les gazettes? Si vous les lisiez, vous auriez vu que le libraire Fauche, quoique Suisse, a été arrêté à Strasbourg, en nivôse, comme émissaire du prince de Condé. Or le libraire Fauche, relâché faute de preuves, est ici ; il m'aide de toutes ses forces pour le succès de la bonne cause. Le crime de votre révolution a souillé la terre entière. Chacun doit travailler à le punir, à réparer le mal commis...

Une immense clameur l'interrompit. Elle s'élevait de la maison où la musique s'était arrêtée brusquement et d'où partaient des cris aigus de femmes affolées, des imprécations, des hurlements, des invectives. Henri avait saisi la main de Mlle Fauche et il la sentit agitée d'un léger tremblement.

— Ne craignez rien, dit-il très doucement.

Et il éprouvait une joie très grande à la pensée de pouvoir, peut-être, la défendre. Quel soulagement pour lui s'il trouvait l'occasion de détendre ses muscles, au besoin de casser quelques têtes pour le simple plaisir de mettre, sous les yeux d'Antoinette, sa force, à lui, au service de sa faiblesse, à elle. Cependant, ils voyaient hommes et femmes s'enfuir des salons, comme saisis de panique, et mêlés à eux, les poursuivant, des soldats en armes dont les injures, les quolibets, parvenaient jusqu'à eux :

— Muscadin !

— B... de chouan !

— Déserteur !... Insoumis !... Réfractaire !...

La petite main de la jeune fille se débattit dans celle de l'officier, cherchant à s'affranchir de son étreinte. Il interrogea sa compagne des yeux, inquiet, mais sans lâcher sa proie.

— Laissez-moi partir, lui dit-elle d'un ton aigre. Je ne veux pas tomber entre les mains de ces gens-là.

— Antoinette, au nom du ciel, restez auprès de moi. Nul, je vous le jure, ne vous touchera, moi vivant.

Il l'entraîna hors du temple et, bien qu'elle s'y prêtât de mauvaise grâce, il descendit le monticule et se dirigea du côté de l'hôtel. Comme ils longeaient un bosquet, un homme en surgit et les bouscula pour fuir. Mais Henri l'avait attrapé au collet et, le secouant comme un pantin :

— Un peu de calme, citoyen, dit-il. La frayeur, ce me semble, vous fait oublier les égards que vous devez à une femme.

L'homme se redressa et regarda son adversaire en face. Henri poussa un cri :

— Misérable !

Les illuminations du bosquet éclairaient le visage du fuyard et ce visage était, sans doute possible, celui du mystérieux compagnon de Mlle Fauche, celui du condamné à mort de Milan, du chevalier Hubert de Maugenest. Henri se demandait si les émotions de cette soirée ne lui avaient pas troublé la cervelle. Pourtant il croyait bien le chevalier endormi à jamais sous six pieds de terre dans les fossés du château de Milan. N'était-il pas le jouet d'une ressemblance extraordinaire? Mais l'homme, dont il ne lâchait pas le collet, ne lui laissa pas le temps de douter davantage. Il sourit avec le même dédain qu'il avait montré devant la commission militaire, et dit en exagérant le zézayement adopté par les élégants de Paris :

— Parole d'honneur, monsieur, le hasard vous favorise à mes dépens. Après Milan, l'hôtel de Richelieu. Décidément les occasions abondent pour vous de faire périr un honnête homme. Ces guerriers républicains recherchent les jeunes citoyens qui préfèrent la danse à la conscription. Non seulement je suis de ceux-là, mais de plus, émigré et trois fois condamné à mort. Cette occasion-ci est unique. Ne la laissez pas échapper et moi avec. Livrez-moi.

La haine peut exister dans le cœur d'un homme à son insu. Henri haïssait Maugenest depuis le soir de Pavie. Il sentit cette haine tout à coup et ce fut avec une telle violence qu'il perdit tout contrôle de sa volonté. Il rêva de tuer. Une de ses mains remonta à la gorge de l'ennemi, fouilla la large cravate de soie. Du coup, il supprimait un rival et un traître. Il n'avait qu'à serrer un instant dans sa main ce cou blanc et frêle comme un cou de femme et il exécutait la sentence des juges de Milan, celle qu'il prononçait au fond de lui-même à cette minute précise. Mais quelqu'un lui toucha le bras.

Il se retourna. Antoinette le regardait avec une telle supplication

dans les yeux que, saisi de honte, il desserra ses doigts déjà crispés. Qu'allait-il faire? Certes un compte restait à régler entre cet homme et lui, mais point sous les yeux de l'aimée, même si tout ceci venait de son amour éperdu pour elle. Il lâcha son prisonnier.

— Allez-vous-en, ordonna-t-il d'une voix sourde.

M. de Maugenest prit le temps de rajuster sa cravate, retira son chapeau et salua avec affectation.

— Mille grâces, comte, fit-il en ricanant. J'inscris ce noble geste à votre actif en vue d'un règlement de comptes qui ne saurait tarder.

D'un bond, il franchit un massif de fleurs, gagna le pied d'un des murs du jardin et, s'accrochant au lierre qui le tapissait, grimpa en un clin d'œil jusqu'au faîte. Henri, dents serrées, poings crispés, le suivit du regard. Il était tellement hors de lui-même qu'il n'avait pas remarqué l'approche d'une escouade de grenadiers. L'un d'eux leva son fusil et mit le fuyard en joue. Antoinette poussa un cri déchirant. Mais l'homme n'avait pas eu le temps de presser la détente. M. de Maugenest, d'un coup de reins, avait sauté dans la ruelle voisine.

Cependant, un sergent s'avançait vers l'officier.

— Fais excuse, citoyen. L'ordre est formel : les citoyennes à gauche de l'entrée, les hommes à droite, pour la vérification des papiers.

— Oui commande ici?

— L'inspecteur Dossonville et un aide de camp du citoyen Augereau.

— C'est bien, je vais leur parler. Antoinette, prenez mon bras, je vous prie.

Elle obéit en souriant et se serra contre lui.

— Alors, comme à Pavie? dit-elle d'un ton enjoué.

Derrière le sergent, ils pénétrèrent dans le vestibule. La grande salle carrée, aux boiseries blanches et or, aux trumeaux galants, à l'immense lustre de cristal, était occupée par une section de grenadiers. Les hommes alignés le long des murs, l'arme au pied, immobiles, formaient un étrange bas-relief. Au centre, on avait tiré la grande table garnie d'un tapis vert sur laquelle les merveilleuses, en entrant, déposaient leurs manteaux. Elle formait la barre devant laquelle, un à un, comparaissaient les jeunes gens arrêtés par les grenadiers et entassés par eux dans la galerie. Derrière cette table, deux hommes étaient assis, dont l'un, l'inspecteur de police Dossonville, buste étroit sanglé dans une redingote noire, museau de bélier entre deux yeux minuscules et aigus, examinait les papiers et les visages avec des mines de carnassier, et l'autre, l'aide de camp

d'Augereau, gros soldat replet à carrure de forgeron, à demi renversé dans son fauteuil, laissait errer autour de lui le regard terne d'un homme accablé d'ennui et de sommeil. Sa face enluminée, sa tête dodelinante, attestaient la part copieuse qu'il avait prise au festin de la 17e division militaire. A la vue d'Henri, aux côtés duquel il godaillait quelques heures auparavant, il poussa un grognement, leva les deux bras au ciel en signe de stupéfaction et, faisant un grand effort, il se leva de son siège pour aller au-devant du couple. Au même instant, le policier, quittant la lecture de ses papiers, tourna vivement la tête vers les nouveaux venus. Henri le vit darder son œil perçant vers Antoinette. Ce fut rapide comme la pensée. Cet œil eut un éclair d'étonnement, puis la paupière se baissa lentement, comme s'il eût répondu par un acquiescement silencieux à un signe de la jeune fille. Henri n'avait pu examiner le visage de sa compagne. Déjà l'aide de camp l'avait saisi par le bras et, la voix pâteuse, lui offrait ses services.

Henri le supplia à voix basse d'obtenir qu'on les laissât se retirer sans délai. Le gros homme affirma que cela ne souffrirait aucune difficulté : deux mots au citoyen Dossonville leur feraient ouvrir les portes toutes grandes. En effet, l'inspecteur acquiesça sans même lever les yeux des papiers où il s'était de nouveau plongé.

Une seconde après, ils débouchaient dans la rue Neuve-Augustin. L'aspect de celle-ci s'était complètement transformé. Derrière un barrage de soldats, on voyait, à la lueur des torchères qui éclairaient l'entrée, un amas de figures sinistres. A la suite des grenadiers étaient arrivés quelques centaines de ces individus habitués de toutes les émeutes, toujours prêts à piller et à tuer ; ils avaient flairé quelque bagarre possible. Ils brandissaient des gourdins et des sabres, vociféraient des chants infâmes et insultaient les muscadins entassés par les soldats dans les salons et dont les silhouettes apparaissaient aux fenêtres. Antoinette eut un mouvement de recul.

— Vous n'allez pas, dit-elle, me faire passer au milieu de cette horde de bandits?

— Chère, ne craignez rien. Ce n'est point à nous que ces gens en ont. D'ailleurs, ils trouveraient à qui parler. Venez.

Serrant contre sa poitrine le bras de la jeune fille, il avança d'un pas vers la foule. Des cris fusaient :

— Qu'on nous les livre, les beaux ci-devant ; nous leur ferons leur affaire.

— Ils dansent quand le peuple meurt de faim. A mort ! A mort !

— Ils refusent la conscription. C'est pour rappeler les Suisses.

De l'hôtel, les bravant, des voix venaient d'entonner en chœur le

Réveil du peuple, l'hymne adopté comme chant de ralliement par les ennemis du régime.

— Antoinette, où dois-je vous conduire?

— Une voiture doit m'attendre là-bas.

La haie des soldats s'était entr'ouverte. L'un d'eux cria :

— Place au citoyen officier et à la citoyenne !

Un murmure courut dans la foule, mais devant la robuste poitrine du jeune homme, la barrière humaine s'ouvrit, les laissa passer dans un silence hostile, se referma aussitôt derrière eux. Ils longèrent la file des voitures où les cochers, hilares, s'interpellaient, se demandant, de l'un à l'autre, s'ils reverraient le patron amené quelques heures auparavant. Henri aperçut tout à coup M. de Courgains qui, patiemment, appuyé sur sa canne, les attendait à la portière d'une calèche.

— Ces messieurs de la police, dit-il en souriant, ont refusé de me prendre pour un conscrit. J'eusse pourtant volontiers porté le sac jusqu'à Kehl ou à Mayence pour compter cinquante printemps de moins. Mais les miracles n'ont plus cours.

Devant la portière que le vieillard avait ouverte, Henri avait saisi les mains de la jeune fille.

— Chère Antoinette, je vous supplie de me laisser vous reconduire jusqu'à votre porte.

Elle baissa la tête et, détournant son regard :

— Impossible, dit-elle.

Il y eut entre eux trois un moment de silence pénible. M. de Courgains grattait du bout de sa canne entre les pavés, tandis que, devant ce refus sans excuse, Henri laissait monter dans son esprit la cohue impitoyable des soupçons. Dans sa mémoire la figure sardonique de M. de Maugenest se dressait avec obstination. Cependant Antoinette releva les yeux vers le visage bouleversé de son compagnon.

— Henri, fit-elle avec douceur, chassez vos pensées mauvaises, je vous en conjure. Vous me causez une peine sans mesure. Je vous promets de vous revoir bientôt, demain peut-être. Un mot à votre hôtel vous fixera un rendez-vous.

Et comme il s'obstinait dans son silence elle se tourna vers M. de Courgains et lui dit d'un ton vif :

— Allons, Courgains, la main à votre dame, mettez-moi en voiture.

Puis, sans attendre l'aide qu'elle demandait, elle sauta légèrement sur le marchepied et s'étendit parmi les coussins de la calèche. M. de Courgains l'y suivit et s'assit à ses côtés après avoir refermé la portière. Le cocher rassembla ses chevaux. Henri, l'âme en détresse, détournait son regard. Il entendit la voix d'Antoinette :

— Ami, ami, ne faites pas la mauvaise tête. A bientôt !

Sur ses lèvres, il sentit la paume tiède et parfumée de sa main qu'elle appuyait doucement.

— Henri, croyez en moi, dit la voix.

Et la voiture s'éloigna vers la Seine au grand trot. Dans la nuit, le bras blanc de Mlle Fauche faisait un signe d'adieu.

VI

Il resta quatre jours sans nouvelles et ce silence lui était intolérable. Seul, sans ami et n'ayant pas le goût de s'en créer, il restait une grande partie du temps enfermé dans sa chambre d'hôtel, ou bien il errait sans but à travers Paris. Ici et là son unique passe-temps était de remuer dans sa cervelle le souvenir de ses déboires amoureux. S'il arrivait parfois à l'en chasser c'était pour y attirer, en un cycle immuable, l'amertume de sa situation présente.

Qu'Antoinette l'aimât, il n'en doutait point. Chez la femme amoureuse, certains accents, certains regards ne peuvent tromper. Ceci bien établi, il perdait pied dès qu'il s'essayait à considérer cet amour dans le cadre de son développement. Ce n'était autour de lui que circonstances mystérieuses, personnages équivoques, amitiés troubles. Comment admettre un sentiment sincère et pur chez une jeune fille affichant des allures de fille entretenue et rivalisant d'audace dans l'impudicité avec une Thérezia Tallien ou une citoyenne Hamelin? Sur ce chapitre sa souffrance devenait atroce. Tous ses raisonnements concluaient à l'absurdité des affirmations de M. de Courgains et il se croyait enserré dans un réseau inextricable de mensonges. Alors son esprit s'enfiévrait et il imaginait les perfidies les plus noires. On le bernait ; on cherchait à le circonvenir, peut-être à le compromettre. Il en arrivait à soupçonner Antoinette et ses complices de chercher à lui faire jouer un rôle dans les attentats qui se tramaient contre la Constitution de l'an III. Alors, il n'avait pas de cesse qu'il n'ait trouvé à cette infamie une excuse, et il voyait la volonté, chez Antoinette, de créer de lui à elle un lien que rien ne puisse briser. Du coup, il était bien près de pardonner.

Quand il en était là, il oubliait toutes ses déconvenues et ne pensait à Antoinette que pour s'alarmer du sort qui l'attendait. En effet, l'orage s'amassait et créait dans Paris une atmosphère irrespirable. Chacun était sur ses gardes, guettait l'éclair qui annoncerait le déchaînement du cataclysme. Les uns étaient toute résignation et toute lassitude ; les autres dissimulaient l'angoisse de gens qui jouent leur

existence sur un coup de dés ; chez tous, les nerfs étaient tendus au point de donner aux passants, dans la rue, des expressions singulières, de susciter chez eux des gestes, une apparence de détraqués, de déclancher des terreurs, des paniques au moindre fait, au moindre bruit sortant du trantran ordinaire de la vie.

Dans les partis extrêmes, la haine croissait, se manifestant chaque jour avec plus de férocité. Jacobins et babouvistes, secondés par les soldats, donnaient la chasse et s'attaquaient à quiconque arborait en public quelque signe considéré comme contre-révolutionnaire. Les muscadins isolés étaient attaqués, leur collet noir coupé à coups de sabre ; les gourdins s'abattaient sur les chapeaux dépourvus de cocarde ; souvent le sang coulait. La jeunesse dorée, décidée à se défendre, ne sortait plus que par groupes ostensiblement armés. On avait découvert le cadavre d'un soldat assassiné rue de la Marche, et une patrouille de dragons de la légion de police, assaillie à coups de pierres sur le boulevard Italien, avait dû s'enfuir en laissant un des siens sur le carreau. Même, on avait vu, au Jardin Égalité, en plein jour, un ci-devant brûler la cervelle d'un sans-culotte qui l'avait traité de chouan.

Les nouvelles les plus invraisemblables trouvaient créance. Bonaparte, disait-on, avait franchi les Alpes avec toute l'armée d'Italie et marchait sur Paris pour exterminer les Conseils. Des pelotons entiers de l'armée de Sambre-et-Meuse, affirmaient certains, entraient chaque jour dans la capitale sous des déguisements, pour prêter leur appui à un coup de force préparé par les Directeurs ; sept mille officiers en réforme ou en congé auraient été réunis en un corps d'élite, dans le même but, et les Jacobins des faubourgs Antoine et Marceau, assemblés en bataillons, seraient armés secrètement par Barras, comme en vendémiaire.

Or, ce jour-là, 14 fructidor, il venait de quitter Bernadotte et se rendait, pour déjeuner, chez Velloni, place des Victoires, quand, à l'angle de la rue des Petits-Champs, il se trouva nez à nez avec un personnage de haute taille dont il crut reconnaître le visage. Cet homme semblait revenir d'un long voyage. Il portait une sacoche, son habit vert bouteille était tout fripé, ses bottes étaient couvertes de poussière et son haut chapeau couleur aubergine avait le poil hérissé comme celui d'un chat en colère. Ils se regardèrent un court instant, cherchant chacun à mettre un nom sur la figure de l'autre, puis, ensemble, ils s'écrièrent :

— Henri !

— Monsieur de Touvet !

Ils s'embrassèrent. Six années chargées comme des siècles s'étaient

écoulées depuis l'époque où, chaque soir, enfermés avec l'abbé Lamarche dans la forterresse de bouquins du feu comte de Lestradère, ils discutaient aux chandelles du *Contrat social* et des *Principes de la politique des souverains*. Il s'était fort délabré, le bon M. de Touvet. Chacune de ses joues se creusait brusquement sous la pommette où adhérait un épiderme jaune et sec ; la mâchoire inférieure, qu'il avait forte, se terminait par une peau flasque dans une cravate serrée à la façon des militaires. Il avait l'air, ainsi, d'un dogue au collier trop étroit. Ses cheveux dépassaient, tout blancs. Mais son regard était resté ardent et d'une jeunesse singulière.

Cette rencontre inattendue causait à Henri un plaisir extrême. Il tenait un ami, un vrai ; désormais il ne serait plus seul dans ce Paris où tout lui était déplaisant et hostile. Il ne lâcherait plus le cher homme.

M. de Touvet le pressa de questions. Quelques minutes suffirent à Henri pour l'informer de sa carrière depuis leur ultime embrassade sur la route de Vierzon où défilait, marchant vers la frontière, le régiment qui devait l'emmener. M. de Touvet hochait la tête en l'écoutant et détournait son regard comme pour cacher l'impression causée par ce récit.

— Et vous, mon cher Touvet, dit l'officier quand il eut terminé, qu'êtes-vous devenu depuis ce jour mémorable?

M. de Touvet plongea son regard dans celui d'Henri. On eût dit qu'il cherchait à discerner la qualité de son âme avant de lui confier la sienne. Puis, avec brusquerie :

— Venez, dit-il.

Il le saisit par le bras et l'entraîna dans la rue des Petits-Pères. Dans son œil avait passé une lueur rapide, le temps de la décision prise.

— J'ai, poursuivit-il, un rendez-vous ici même et nous causerons plus à l'aise en face d'une bouteille de vin d'Anjou.

Il s'était arrêté devant une maison d'aspect minable et peinturlurée de brun jusqu'à la hauteur du premier étage. Dans la muraille, en contre-bas, s'ouvrait une porte à laquelle on descendait par quelques marches. Au-dessus de cette porte une enseigne portait ces mots grossièrement peints : *A la grappe de Segré*. M. de Touvet descendit l'escalier en homme connaissant les aîtres et pénétra dans la salle basse, suivi de l'officier. En entrant, il salua de la main un groupe de buveurs assis dans le fond et se dirigea du côté opposé, sous les fenêtres en forme de soupirail qui éclairaient la pièce d'un jour trouble.

— Asseyez-vous là, dit-il en désignant un banc accoté à la muraille

derrière une table. J'ai deux mots à dire aux amis qui m'attendent là-bas. Permettez-moi de vous laisser un instant.

Il frappa dans ses mains et dit au cabaretier accouru :

— Donne-nous une chopine de ton mousseux de Montevrault et deux verres. Preste !

Et il s'éloigna vers le groupe d'individus assis dans la pénombre.

Tandis que l'hôte débouchait la bouteille et remplissait les verres, Henri dévisageait les hommes auxquels, maintenant, M. de Touvet parlait à voix basse. Leurs costumes, leurs physionomies dénotaient une différence bien nette dans la situation sociale de chacun d'eux. L'un, ventru, massif, la figure molle, avait l'allure d'un commerçant ou d'un boutiquier aisé ; deux autres, assis en face de lui, contre la muraille, étaient vêtus très simplement mais avec une certaine recherche ; ils avaient des visages amaigris, comme tiraillés par l'inquiétude et les nuits sans sommeil ; leurs regards, rapides et mobiles, allaient sans cesse de M. de Touvet au chef d'escadrons comme ceux de bêtes traquées. Autour de ce groupe central quelques comparses assistaient à la conversation sans y prendre part ; c'étaient de rudes gaillards à cheveux longs, à mentons mal rasés, aux joues tannées par le soleil et vêtus de défroques disparates, mi-ouvrières, mi-paysannes. Henri s'interrogeait avec ennui. Il craignait de s'être fourvoyé dans un milieu où il n'avait que faire et souhaitait déjà la fin rapide de son tête-à-tête avec M. de Touvet. Celui-ci, cependant, revenait. Il s'assit en face d'Henri, choqua son verre au sien avec bonne humeur et le vida d'un trait, puis :

— A nous deux, fit-il.

Les coudes sur la table, penché vers Henri, il continua avec un sourire où l'officier, sur le qui-vive, crut deviner de l'ironie :

— Je vous ai écouté tout à l'heure avec quelque surprise, mon cher Henri. Je ne vous reconnaissais plus. Comment un esprit aussi ouvert, aussi clairvoyant que le vôtre est-il resté prisonnier des grossières illusions dont nous avons pu, un instant, nous griser. Et voici, grâce à elles, la France au bord de l'abîme...

— Qu'entendez-vous par là? demanda Henri sans aucune aménité.

— Vous êtes splendide ! s'écria M. de Touvet. Pour vous, rien n'existe donc en dehors de ce qui se passe aux armées? Que diable, mon cher, un pays ne vit pas que de coups de canon. Il lui faut autre chose dans le ventre, monsieur le pourfendeur. Avec une telle pitance il crève de faim. Dévastée par la famine, ruinée par la canaille, saignée par la guillotine, la France se meurt et nos triumvirs pressent ses plaies pour en exprimer les dernières gouttes de son sang. Ne

voyez-vous pas que si nous n'y mettons bon ordre, et tout de suite, elle va rendre son dernier souffle?

— Je vois, répondit Henri que la colère gagnait, qu'elle a su imposer à l'Europe, grâce à nous, soldats, le respect de la grande idée de liberté. Jamais sa gloire n'a été aussi éclatante, aussi pure. Qu'importe, après cela, quelques souffrances passagères.

— Enfant ! s'exclama M. de Touvet. Vous êtes resté le jouvenceau naïf du temps de Mauburguet, où je n'étais, moi-même, qu'une vieille bête à la tête bourrée de sophismes, au crâne bourdonnant de billevesées. Belle gloire que celle des armes dans un pays où le pouvoir est aux mains de cinq despotes cent fois plus cruels et plus sots que les moins bons de nos rois !

Et, saisi d'une fureur subite, il déversa sur la Révolution les injures les plus grossières. Henri ne reconnaissait plus l'ancien compagnon d'armes de Rochambeau, le théoricien, l'apôtre des idées nouvelles. « La liberté, l'égalité, criait-il, belles fichaises ! A la place on vous avait installé, en guise de divinités nouvelles, le vol, l'oppression, l'assassinat. » Et il proclamait un à un le nom des amis, des parents fusillés, guillotinés ; il récitait la liste interminable des forfaits, des massacres, des spoliations. Maintenant, c'était pire ! La glissade s'était accentuée jusqu'à l'enlisement total dans la résignation. La France, exsangue, était dans le coma et sur son corps déjà froid quelques centaines d'énergumènes, gorgés de l'or volé, dansaient une sarabande de déments avec, menant le branle, des gouvernants pourris.

Sa voix retentissait sous le plafond bas de la taverne comme celle d'un justicier en proie à une fureur sacrée. Tout en l'écoutant, Henri ne pouvait détourner ses regards du fond de la salle où les yeux du groupe silencieux, fixés sur lui, brillaient dans l'ombre comme des yeux de fauves aux aguets. Malgré lui et peu à peu, un doute s'insinuait dans son esprit. En vérité, s'était-il trompé à ce point? Ébloui par la gloire amassée du Rhin à l'Adige, n'avait-il pas trop bénévolement ignoré ou absous tous les crimes de ces tyrans en délire? Sa foi vacillait et il n'eut pas un mot de protestation quand M. de Touvet conclut en frappant la table d'un coup de poing qui fit sauter les verres :

— Heureusement, nous allons mettre un terme à tout cela.

Dérouté, en proie à la plus cruelle des incertitudes, il interrogeait son compagnon du regard. Où était la justice, où, la vérité?

M. de Touvet ne douta point de l'avoir convaincu et, se penchant sur la table, il lui dit à voix basse :

— Voici deux ans que je m'emploie avec les honnêtes gens à tout

préparer pour balayer cette canaille. Mon cher, il faut être ou avec nous, ou contre nous.

Alors Henri laissa parler son cœur :

— Mon cher Touvet, il y a dix jours, je vous aurais repoussé avec horreur. Là-bas, dans les plaines du Pô, nous ne supposions pas que la patrie ait pu changer de visage. Pour nous, elle avait toujours sa face auguste et fière de l'an I. Mais, il est vrai, lorsque nous avons de nouveau foulé son sol, je ne l'ai plus reconnue, j'en conviens, et j'ai souffert comme si, ayant quitté une maîtresse adorée pour un long voyage, je l'avais retrouvée avec des cheveux blancs et des traits flétris. Je ne comprends pas. Je ne cherche pas à comprendre. J'aspire seulement à l'heure où, sans tourner la tête, je reprendrai la route du retour vers mes compagnons d'armes. Aux armées, nul ne me demandera de choisir, et je bénis notre noble servitude. Nos chefs, je le sais, ne nous ordonneront rien qui puisse ternir l'éclat de nos lauriers. Que ceux qui sont certains de voir clair dans le destin de la nation agissent suivant leur conscience. C'est bien ainsi. Mon devoir, à moi, m'interdit de prendre parti. J'obéis.

Le vieux gentilhomme parut ému par cette déclaration et par la détresse qu'il devinait dans l'âme de son jeune compagnon. Posant sa main sur le bras de celui-ci, il lui dit avec douceur :

— Je vous comprends et je regrette même d'avoir cherché à vous détourner de votre route. Pourtant, que de services vous auriez pu nous rendre, vous et votre chef Bernadotte. Mais rayons ceci de nos papiers. Vous voyez la confiance que j'ai en vous. Je ne vous cache rien. Pour ne pas marcher avec nous, vous n'en êtes pas moins, sans le savoir, l'ennemi des misérables qui nous poussent vers le gouffre. Je puis donc vous parler sans détour, mais que tout ceci reste entre nous, n'est-ce pas? Voici mon rôle, à moi.

Et sans quitter l'officier des yeux, cherchant à faire passer dans son esprit l'enthousiasme qui l'animait, il lui dit la mission dont il s'était chargé.

Deux insurrections royalistes allaient éclater simultanément, dans quatre jours, à Paris et à Bordeaux. Il servait d'agent de liaison entre les deux comités d'insurrection pour bien assurer le synchronisme des opérations. A Bordeaux, tout était prêt. La marquise de Donissan et sa fille, Mme de Lescure, étaient l'âme du complot que dirigeait Dupont-Constant. Le général en retraite Papin s'était mis à la tête d'une organisation secrète, la garde royale. Le soulèvement aurait lieu le 19 au petit jour. Monsieur était prêt à débarquer. Ses agents, MM. de Forestier et de Séris, étaient en permanence auprès de Dupont-Constant. La réussite était certaine.

— Je descends de diligence et vais faire mon rapport à M. le prince de la Trémoille. Tout est prêt également ici, me dit-on. Ces messieurs vont m'y accompagner.

En veine de confidences, il crut intéresser Henri en lui nommant les personnages assis au fond de la salle.

— Ce grand bel homme accoté à la muraille, c'est Fortuné de Rochecotte, commandant pour le roi les provinces du Maine, du Perche et le pays chartrain ; cet autre, à côté, Guifontaine, un de ses lieutenants, et le gros bourgeois, en face d'eux, Fauche-Borel, un Suisse. Il vient de Blankenburg d'ordre de Sa Majesté et nous sert de liaison avec Pichegru, qui est des nôtres. Mais, qu'avez-vous, mon cher? Connaîtriez-vous Fauche?

Henri avait blêmi en entendant nommer le père d'Antoinette. Elle ne lui avait donc pas menti ; lui aussi était là et servait la même cause.

— Je ne le connais pas, bredouilla-t-il, mais j'ai rencontré sa fille, jadis, à Pavie.

Pas un muscle du visage de M. de Touvet n'avait bougé. Ignorance ou calcul? On eût dit qu'il ne connaissait point l'existence même d'Antoinette. Mais maintenant le jeune homme pensait à tirer parti de cette fâcheuse rencontre pour parvenir jusqu'à la jeune fille. Il employa un moyen détourné :

— Ne connaîtriez-vous pas, demanda-t-il, un certain M. de Courgains? Il est, je crois, des vôtres.

— Courgains? En effet. Une manière de secrétaire dans notre comité, à Paris.

— J'ai eu, jadis, affaire à lui et l'estime fort, poursuivit Henri. Ne pourriez-vous me dire où il habite?

— Je l'ignore.

M. de Touvet réfléchit un instant, puis ajouta :

— Henri, j'ai confiance en vous comme en un autre moi-même. Si vous voulez voir M. de Courgains, venez me retrouver ce soir, à cinq heures, au numéro 6 de la rue de Nevers. Mais ne parlez à personne de cette visite. C'est juré?

— C'est juré.

— Bien. Ayez soin, pour qu'on vous ouvre, de frapper deux fois trois coups.

— J'y serai.

Ils se serrèrent la main, mais il n'y avait plus dans leur étreinte la joie instinctive du début. Comme une ombre tenace l'inquiétude épandue sur Paris s'était glissée entre eux.

Henri s'éloigna, enveloppé et pour ainsi dire traqué jusqu'à la porte par les regards des conjurés.

Il déjeuna à peine et attendit dans sa chambre l'heure fixée. Maintenant l'angoisse l'étreignait. Tout ce que cet homme lui avait révélé ne cessait plus de l'obséder et il portait son secret comme un poids trop lourd. Sa conscience de soldat le harcelait sans lui apporter la lumière. Avait-il le droit de se taire? Avait-il celui de trahir la confiance de son ami? Par instant, la certitude des mesures prises par Augereau apaisait ses scrupules. La révolte, si elle éclatait, serait matée avec toute la rudesse que celui-ci savait apporter aux heures critiques. Mais, aussitôt, une autre frayeur naissait : quel serait le sort d'Antoinette dans cette lutte à mort entre royalistes et jacobins? A cette pensée, tout le reste s'effaçait. Arracher l'aimée à l'abîme où elle risquait de disparaître, là était son devoir. Il fallait la voir, lui parler, et Courgains, seul, pouvait le conduire vers elle. Il irait au rendez-vous.

A cinq heures exactement il franchissait la Seine au Pont-Neuf et trouvait sans difficulté la rue de Nevers. Étroite, sombre, bordée de maisons sordides, elle débouchait sur la berge même. Henri la trouva quasi déserte. Quelques ménagères, seules, allaient et venaient, ou causaient sur le pas des portes ; les hommes étaient encore au travail dans la vaste ville. Son uniforme ne fut pas, cependant, sans attirer l'attention des commères.

Importuné par leurs regards, il se hâta et trouva bien vite la maison indiquée. C'était une bâtisse de trois étages à façade délabrée, mais dont les fenêtres garnies d'un robuste grillage et la porte bardée de clous offraient un aspect rébarbatif. Fidèle à la consigne, il saisit le heurtoir et frappa deux séries de trois coups. L'huis s'entre-bâilla avec précaution. Dans l'étroite ouverture un homme se dressait, bouchant exactement l'espace compris entre le chambranle et le battant. Il reconnut un des rustres aperçu le matin aux côtés de Rochecotte.

— Je désire, dit Henri, parler à M. de Touvet.

L'homme acheva d'ouvrir la porte sans répondre et lui fit signe d'entrer. Il se trouvait dans un long corridor obscur où le cerbère le suivit après avoir refermé la porte et tiré un double verrou.

Prenant les devants, celui-ci s'engagea dans un étroit escalier de bois encastré dans la muraille, au fond de la pièce. Henri le suivit. Ils montèrent au premier étage et débouchèrent dans une petite chambre blanchie à la chaux et n'ayant, pour tout meuble, qu'une table couverte d'un tapis grossier et une douzaine de chaises de paille. Une seule fenêtre donnait sur la courette qu'encadraient des masures.

— Veuillez attendre un instant, dit l'homme en avançant l'une des chaises.

Et il s'éloigna par une autre porte. Henri n'attendit pas longtemps.

Comme il s'était approché de la fenêtre, le grincement de la serrure le fit se retourner. Il étouffa un cri. Antoinette était devant lui.

Ah ! ce n'était plus la « merveilleuse » de l'hôtel de Richelieu, mais une femme au visage durci, presque vieilli par quelque tension de l'esprit, par l'effort, par la multitude des soucis, peut-être aussi par sa mauvaise humeur visible à la contraction des lèvres et au mince pli creusé entre les sourcils. Sa mise, également, était tout autre. Elle portait une tunique de laine grise à peine échancrée sur la poitrine et une sorte de longue écharpe pourpre enroulée autour de son cou et dont les deux pans retombaient sur sa gorge et dans son dos.

Qu'importait à Henri la colère de l'aimée ! Elle était là. Il oubliait la foule des reproches accumulés, classés dans son esprit pendant ces quatre jours et prêts à jaillir. Il n'avait plus dans la pensée que son amour et les mille dangers dont il le savait menacé. Mais elle ne lui donna pas le temps de parler.

— Pourquoi êtes-vous venu ici? dit-elle d'un ton courroucé. L'homme qui vous a livré cette adresse a commis un véritable crime. Si je ne vous l'ai pas donnée, c'est que j'avais des raisons pour la tenir secrète. Chaque jour nous sommes traqués ; presque chaque jour nous devons changer de quartier général et il faut, avant tout, que rien n'attire l'attention sur nous. Votre présence ici peut nous perdre. Ah ! que n'avez-vous attendu quelques jours. A ce moment rien ne nous aurait plus séparés, si vous aviez voulu.

— Antoinette, pardonnez-moi. J'étais venu ici sachant y trouver M. de Courgains et espérant avoir, par lui, de vos nouvelles. Jamais je n'ai pensé vous y rencontrer et surtout jamais je n'aurais pu imaginer que ce fût là le lieu où vous tramez ces projets criminels, indignes de vous, Antoinette. Voilà la situation où m'a conduit votre cruel silence depuis le soir de l'hôtel de Richelieu.

Il crut voir un sourire sur les lèvres de la jeune fille.

— Quel impatient vous faites, reprit-elle avec un haussement d'épaules. Henri, il faut partir, me laisser, et oublier même que vous m'avez vue. Je n'existe plus pour vous pendant les jours qui me séparent du but ; je suis tout entière à ma cause. Rien ni personne ne doit m'en détourner.

— Non, Antoinette, s'écria Henri, non, ne parlez pas ainsi. Ou vous m'avez menti en disant m'aimer, ou vous devez à notre amour de ne pas risquer plus avant votre vie. Je ne veux même pas discuter vos actes : c'est affaire entre votre conscience et vous. Mais il est une chose que je ne puis admettre, c'est de vous voir mêlée jusqu'au bout à l'exécution de ces projets insensés. Vous les avez imaginés,

vous en avez été l'âme, fort bien. Votre rôle est fini. Laissez la place aux hommes. Personne ne pourra vous blâmer. Fuyez, venez avec moi. Dès demain je vous aurai un sauf-conduit et vous m'accompagnerez au fond du Berry, ma terre natale, pour y attendre la fin de la tourmente.

Il vit sur son visage une expression d'immense tristesse et il crut avoir gagné sa cause. Il fut vite détrompé.

— Comme vous me jugez mal, Henri !... Avez-vous jamais songé à la façon singulière dont s'est noué le lien qui nous unit? J'en doute. Vous vous abandonnez à la douceur d'aimer sans chercher la cause d'un amour qui s'est imposé à nous mystérieusement, contre notre volonté et alors même que nous nous traitions en ennemis... Moi, j'ai eu peur. Je me suis interrogée et j'ai trouvé, je crois, la vérité... Comprenez-moi bien, Henri. On peut haïr un parti sans nier sa grandeur. Le vôtre, malgré les crimes dont il s'est souillé, a su, par vous, soldats, atteindre les plus hauts sommets de la gloire. Au milieu de vos misères vous en avez fait votre idéal. Ah ! comme j'envie une passion aussi pure. C'est pour cette passion sans partage que je vous ai admiré, Henri, puis aimé. Bien que vous combattiez sous un autre drapeau que le mien, si vous y renonciez pour me suivre, je vous mépriserais. Ne me demandez pas un reniement semblable. J'attends depuis quatre ans l'heure qui va sonner. Après, je ne chercherai plus qu'une chose : le repos et l'oubli. Si alors vous me voulez pour femme, Henri, je serai toute à vous, tel que vous êtes, sans exiger aucun changement à vos serments. Henri, voulez-vous?

Elle alla vers lui et lui tendit ses deux belles mains. Henri était vaincu, il ne répondit que par une multitude de baisers.

— Et maintenant, allez-vous-en et jurez-moi de ne plus chercher à me revoir avant mardi prochain. Cinq jours, Henri, cinq jours seulement, et vous déciderez vous-même notre avenir.

— Je vous le jure, Antoinette. Fasse le ciel que d'ici là il ne vous arrive pas malheur.

— Dieu est avec nous, dit-elle.

Elle arracha ses mains à son étreinte et s'enfuit. Presque aussitôt l'homme qui l'avait amené vint le chercher et le fit repasser par le même chemin pour le conduire jusqu'à la rue.

MARCEL DUPONT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

ON PREND POSITION

La réunion de mars à Genève a été dominée par les préoccupations du conflit anglo-soviétique. Pouvait-il en être autrement? De quelque manière que ce conflit évolue, en manœuvres subtiles, ou en épreuves de force, vers des tentatives de compromission ou des franches résolutions, toutes les puissances sont entraînées, tous les éléments d'une Europe instable et d'un monde en pleine transformation sont exposés à participer aux actions ou tout au moins à subir les réactions. Situation troublante, plus encore peut-être pour les irrésolutions qui croient faire assez en essayant de se garer des coups que pour les ardeurs à l'affût des occasions de bénéfice honnête, sinon de pêche en eau trouble. C'est dans de telles crises que se révèlent les tempéraments, que les cerveaux et les cœurs donnent leur mesure. Tel a été le réel intérêt de la 44e session du Conseil de la Société des Nations.

Un gouvernement a pris position de la manière la plus nette. C'est celui de M. Mussolini. Dès l'ouverture des débats, il a tenu à indiquer qu'il se rangeait ouvertement aux côtés de l'Angleterre.

La ratification de l'annexion de la Bessarabie à la Roumanie est une de ces manifestations qui ne comportent pas deux interprétations. Après avoir participé le 28 octobre 1920 à la décision de la Conférence des Ambassadeurs qui rétablissait l'unité roumaine sur le Dniester, l'Italie s'est reprise et a tenu en suspens la confirmation de l'acte. Elle n'a même pas voulu s'engager à fond quand elle

a conclu au mois de septembre dernier un pacte d'amitié avec la Roumanie. Elle a tenu encore à ménager les Soviets quand le voyage retentissant du duc de Spolète et du chef d'état-major général Badoglio à Bucarest a donné à ce pacte l'allure d'une véritable alliance. Pourquoi les Italiens se sont-ils décidés soudain à brûler leurs vaisseaux? Pourquoi ont-ils frappé un coup dont ils ont cherché encore à rehausser l'éclat? Le secret est soigneusement gardé. Le geste intervient à Genève où le fascisme n'est pas particulièrement en odeur de sainteté. Il touche la Russie au point le plus sensible. Nous en avons fait l'expérience nous-mêmes, tout récemment, quand la publication de l'accord franco-roumain a réveillé des polémiques tout à fait superflues puisque la France avait, elle, dès la première heure, donné son adhésion entière au rattachement de l'Alsace-Lorraine moldave. Combien l'action calculée de M. Mussolini touche plus directement les dirigeants de Moscou ! Au moment où l'Angleterre se dresse contre les Soviets, l'affirmation de la solidarité de Rome et de Londres ne pouvait prendre une forme plus décisive.

Elle a encore été soulignée par M. Chamberlain. Le chef du Foreign Office a réuni dans une déclaration fort curieuse deux constatations, dont le rapprochement est évidemment voulu. D'une part; il a insisté sur le caractère critique des relations anglo-russes, avec une franchise qui ne laisse rien ignorer des troublantes possibilités de l'avenir. D'autre part, il a reconnu que l'évolution de la tactique italienne dans l'affaire de Bessarabie avait été envisagée, il y plusieurs mois déjà, dans l'entrevue de Livourne. Avis à ceux qui voudraient se persuader encore que la politique de M. Mussolini n'est faite que de coups de tête.

Il y a au moins un gouvernement qui ne s'y trompe pas : c'est celui de Belgrade. Les Serbes ont établi immédiatement le rapprochement entre le pacte de Tirana, le coup de l'Albanie et le resserrement de l'entente italo-roumaine. L'impression a été d'autant plus vive que le voyage annoncé du comte Bethlen à Rome introduit la Hongrie dans une combinaison qui est en train de modifier toutes les positions de l'Europe centrale.

Que reste-t-il de la Petite Entente, quand les Allemands sont associés au gouvernement de la Tchécoslovaquie, quand la Roumanie est étroitement liée à l'Italie? Que deviennent les espoirs de coalition balkanique quand l'Italie prend l'Albanie en tutelle, noue des relations étroites avec la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie? La seule survivance du passé est la coalition dynastique nouée par l'intelligente prévoyance de la reine Marie. Encore cette coalition

a-t-elle perdu Athènes du fait de la révolution. Les liens matrimoniaux ne réunissent plus que Belgrade et Bucarest.

C'est encore une réserve précieuse. On en a mesuré l'importance quand le roi Alexandre de Yougoslavie s'est précipité chez ses beaux-parents, dès la divulgation de la manœuvre italienne. Si les chefs de la nation serbe sont allés à Bucarest chercher uniquement un réconfort, ils l'auront trouvé. Les Roumains ont assez de mémoire pour ne pas être tentés de favoriser des espoirs de revanche magyare. Ils sont assez souples pour se flatter de mettre les combinaisons anglo-italiennes au service d'un équilibre balkanique dont ils ont toujours rêvé de constituer le centre de gravité.

Peut-être les conseils de sagesse se seront-ils ajoutés aux assurances de loyale sympathie. Les Serbes ont commis des fautes sérieuses. Ils ont laissé tomber l'accord préparé avec l'Italie pour conjurer les rivalités dans l'Adriatique. Ils ont compromis leur débouché du côté de l'Archipel par de stériles querelles avec la Grèce à propos de Salonique. En sont-ils vraiment venus à se rendre compte du danger de l'isolement où cette politique les a conduits? Nous allons voir comment ils vont se comporter et cela nous intéresse très directement. D'où est venue l'inspiration qui s'est révélée malencontreuse? N'est-ce pas à Paris surtout, que l'on a entretenu des illusions qui se sont manifestées par le refus persistant de causer avec l'Italie? On voit où a conduit ce beau système.

Maintenant la situation est nette. L'Angleterre cherche à assurer son contrôle en Orient en prévision des complications résultant du conflit avec les Soviets. L'Italie revendique le rôle de cheville ouvrière de la combinaison qui englobe déjà l'Albanie, la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie. La Turquie s'y ralliera si elle a retenu les déceptions de l'entrevue d'Odessa et si elle ne se laisse pas tenter par le petit cadeau d'un traité de commerce que les Soviets lui offrent. Le groupement se rattache aux combinaisons éventuelles de l'Europe centrale par le pacte italo-allemand d'hier et par le pacte italo-hongrois de demain. Ce n'est plus le moment de rêver à des combinaisons danubiennes ou balkaniques dirigées plus ou moins ouvertement contre l'Italie. Se décidera-t-on enfin à reconnaître qu'il y a une question franco-italienne?

Si le coup de la Bessarabie n'est pas un avertissement suffisant, M. Briand en a reçu un autre à Genève de la bouche de M. Stresemann. Les Allemands n'ont pas l'habitude de dissimuler leur jeu. Rarement pourtant un homme d'État a pris sur l'avenir une hypothèque aussi hardie que l'a fait le chef de la Wilhelmstrasse dans le véritable manifeste qu'il a adressé, non pas aux gouvernements,

mais à l'opinion publique universelle. C'est une déclaration en règle de candidature au rôle de courtier et une déclaration qui n'hésite pas à fixer d'avance le tarif du premier courtage.

L'Allemagne comprend les appréhensions de l'Angleterre. Elle ne lui refuse pas, naturellement, un concours sympathique. Sa bonne volonté ne recule pas devant un geste de rapprochement avec la Pologne, puisque les Anglais se sont inquiétés de désaccords qui ébranleraient le barrage oriental. Excellente occasion de tirer parti des surenchères pangermanistes. M. Stresemann a dû laisser s'ouvrir une crise des relations commerciales germano-polonaises pour ménager les nationalistes et les hobereaux agrariens. Il a assez d'expérience pour ne pas ignorer la futilité de pareils conflits. Tôt ou tard, il faut chercher des accommodements. En se montrant bon prince à Genève, on ménage les illusions de ce bon M. Chamberlain, on gagne des titres à sa gratitude, on entretient l'esprit de Locarno, on fait figure de bon Européen, on entre dans la peau d'un membre de la Société des Nations. Que vouloir de plus, quand on a l'honneur de présider les assises de la paix?

Cependant l'esprit de conciliation de M. Stresemann ne va pas jusqu'à compromettre les pactes de Rapallo et de Berlin, sur lesquels se fonde l'union étroite de l'Allemagne et des Soviets. Rendre service à l'Angleterre, soit, mais pas au point de mécontenter les Russes. L'élève de Bismarck a retenu la leçon du maître : avant tout ménager l'entente avec la Russie. Pour avoir méconnu la solidarité scellée par le partage de la Pologne, les Allemands sont allés au-devant de la « justice immanente ». Ils ont retenu la leçon. Contraints de payer la faute, mais très décidés à chercher à la réparer dès que la chose sera possible, ils jouent sur les deux tableaux en évitant de se compromettre. Ils se sont ralliés à l'ordre européen juste assez pour laisser ouvert le problème de la révision des frontières orientales. Ils se sont liés avec les Soviets juste assez pour garantir la Russie contre toute attaque. N'oublions pas que le pacte de Berlin, comme celui de Kovno, comme celui qui se négocie à Reval, tend à couvrir la Russie contre toute intervention par un réseau serré de neutralités. A cette politique, M. Stresemann entend rester fidèle, et il croit pouvoir le faire en proposant de mettre au service de l'apaisement ses bons rapports avec Londres et Moscou. N'est-ce pas l'extension normale de la méthode qui vient d'être si chaleureusement accueillie à San-Remo?

Naturellement, tout service mérite salaire. L'évacuation de la Rhénanie ne serait pas une récompense exagérée. Ce serait en tout cas celle à laquelle les Anglais consentiraient le plus aisément.

Certains Allemands la jugent déjà insuffisante. Ils laissent entrevoir des appétits coloniaux. M. Stresemann est plus patient. Il se contente de poser le jalon du Rhin. Et avec quelle adresse! Ouvrir une discussion prématurée? Il s'en garde bien. On ne manquerait pas de lui objecter que les conditions de l'article 431 du traité de Versailles ne sont pas remplies. Combien plus habile la manœuvre qui se contente d'annoncer que des mesures sont prises pour assurer dans le plus bref délai l'exécution des derniers compromis sur les fortifications et que, dès leur achèvement, l'Allemagne réclamera le départ du corps d'occupation. C'est une anticipation d'avenir. Aussi personne ne s'avise de la relever. A plus tard les difficultés. Pourtant le silence même est déjà un acquiescement. Un jour prochain, quand nous nous aviserons de discuter, on ne manquera pas de nous objecter qu'aucune réfutation n'a été opposée à la déclaration catégorique de M. Stresemann. Il ne s'agit plus des marchandages occultes de Thoiry, le représentant du Reich s'est engagé au grand jour. Et le représentant de la France s'est tu.

Silence d'autant plus caractéristique que notre représentant paraît appelé à jouer un rôle actif. A l'ordre du jour de la session de Genève figurent seulement deux questions importantes, toutes deux intéressantes pour la France. La question des écoles de Haute-Silésie qui démontre la persistance de l'irrédentisme pangermaniste. Quelle occasion d'obliger l'Allemagne à démasquer son jeu vis-à-vis d'une Pologne qui ne dissimule pas ses légitimes méfiances! La question de la Sarre surtout sur laquelle s'exerce traditionnellement la tactique de grignotage du traité de Versailles. Jamais elle ne s'est présentée de manière plus équivoque. De renoncement en renoncement, après avoir consenti au retrait des troupes françaises, nous en sommes arrivés à laisser menacer les derrières de l'armée du Rhin. L'acceptation d'un projet qui confie à 800 garde-voies, de recrutement imprécis, placés sous le contrôle de la Société des Nations, la surveillance de 400 kilomètres de voies ferrées, de 270 ponts et tunnels équivaut pratiquement à l'isolement des corps d'occupation, c'est-à-dire à l'acceptation anticipée de l'évacuation de la Rhénanie. N'était-ce pas le moment ou jamais de défendre nos droits, surtout contre un adversaire qui s'est montré jusqu'à la dernière minute acharné à la chicane?

Dans une pareille situation la réserve observée par la délégation française a été extrêmement remarquée. M. Briand n'a pas ouvert la bouche si ce n'est pour prononcer à la dernière minute, alors que la cause était entendue, un faible plaidoyer et pour se décerner un *satisfecit* devant les banquettes vides, après la chute du rideau.

M. Briand a refusé l'invitation à dîner de son ami Stresemann. Les deux hommes ne se sont rencontrés que dans les galeries du Salon de l'automobile comme pour bien affirmer qu'ils ne se communiquaient pas de secrets. La seule prise de contact, au début de la Conférence, a été suivie d'un communiqué destiné à établir que M. Briand s'était plaint des écarts de langage du comte Westarp et que M. Stresemann avait rejeté la responsabilité de l'incident sur une traduction infidèle. M. Briand a laissé M. Chamberlain régler le compromis de la Haute-Silésie. M. Briand n'a même pas eu à discuter la question de la Sarre. Il est arrivé avec des concessions arrêtées d'avance, laissant tout juste la marge nécessaire pour permettre à M. Chamberlain d'accorder encore une petite récompense à l'esprit de conciliation bien tardif de M. Stresemann. Il n'est pas un détail qui ne souligne la volonté préméditée d'effacement.

Le cas serait intéressant même si on pouvait croire que certaines défiances averties ont voulu seulement prendre des précautions contre des retours d'emballement. N'y a-t-il pas quelque chose de plus? L'attitude de la délégation de la France à Genève correspond à une évolution générale de notre politique. Nous avons fait du chemin depuis Locarno. Partis de la théorie des embrassements, nous en sommes arrivés à la constatation de la nécessité d'organiser notre armée et d'armer nos frontières. Certes l'évolution ne va pas sans quelque confusion. Notre réforme militaire hésite entre l'inspiration de Déroulède et les utopies de Jaurès. Si notre diplomatie ne croit plus tout régler par une entente avec l'Allemagne, elle en est encore à la théorie des coups de frein et de l'attente passive. C'est la tactique que nous avons vue à Genève, en face des initiatives vigoureuses de l'Italie et de l'Allemagne. Cela peut être une transition. Il faudra se décider à prendre parti. Les déclarations de M. Stresemann ne nous annoncent pas un long répit. L'abstention n'est pas possible quand on est partie au procès. Alors si on ne veut être ni les plaideurs, ni le juge, il ne reste que le rôle de l'huître.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

Dans le livre qu'il vient de consacrer à sainte Thérèse d'Avila, M. Louis Bertrand, sans négliger l'animatrice religieuse qui réforma le Carmel, ni l'Espagnole qui représente si glorieusement sa patrie, son siècle et la catholicité, s'est attaché surtout à la mystique (1). Dès l'abord, il convient de louer la justesse de ce point de vue. Sainte Thérèse de Jésus est, en effet, l'une des plus complètes mystiques de tous les temps. Personne, avec plus de lucidité qu'elle, si ce n'est saint Jean de la Croix, n'a rendu communicables, dans la mesure du possible, les phénomènes de l'Amour divin. Mais saint Jean de la Croix en a donné le commentaire lyrique. Sainte Thérèse en offre l'analyse et l'exposé. Sainte Angèle de Foligno, sainte Catherine de Sienne, Ruysbroëck l'Admirable, maints autres grands visionnaires ont dicté ou écrit d'étonnantes pages mystiques. Ce sont, avant tout, des illuminations ou des plongées dans le mystère de l'Amour divin. Avec sainte Thérèse, on se trouve devant une véritable somme de l'expérience mystique. Les *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, telles que les présente la traduction des carmélites du premier monastère de Paris, forment six volumes in-octavo : *le Livre de la Vie*, *les Relations spirituelles*, *les Fondations*, *le Chemin de la perfection*, *les Exclamations*, *les Pensées sur le Cantique des Cantiques*, *les Avis*. Monument comparable, sur

(1) Un vol. Fayard, édit.

le plan de l'Amour, à la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, sur celui de la connaissance de Dieu et du monde. La Vierge séraphique, par un privilège unique dans son sexe, est Docteur de l'Église universelle. Ainsi que l'Ange de l'École, elle suscitera sans cesse le zèle des chercheurs. Toute la philosophie catholique est dans l'Aquinate. Toute la mystique en Thérèse d'Avila. De même que, chez le Docteur commun, l'Intelligence se fonde sur l'Amour, chez la Vierge séraphiphique, l'Amour se fonde sur l'Intelligence. Splendides épanouissements, dans la lumière surnaturelle, de la dyade essentielle de la Vérité catholique : Intelligence et Mysticisme.

Quelque éminents que soient les spécialistes, la pensée et l'œuvre, pour eux, effacent la personne. On a d'excellents travaux sur la mystique thérésienne. Très documentée, très exacte, la *Sainte Thérèse* d'Henri Joly est plus une vie de la réformatrice du Carmel, accompagnée d'un exposé de sa mystique, qu'un portrait où elle rayonne, dans la reviviscence de son génie. Il manquait encore le livre vraiment thérésien, qui fût non pas une étude ni une biographie, mais une vivante évocation de la sainte. Par une intuition raisonnable, comme en ont les grands artistes, M. Louis Bertrand le perçut. A la gloire de la Méditerranée, il avait composé *Saint Augustin*, reconnaissant, dans l'évêque d'Hippone, la plus haute illustration de la latinité chrétienne. A la gloire de la France, il dédia son *Louis XIV*, le modèle des rois étant le symbole animé, et le plus harmonieux, des vertus nationales. A la gloire de l'Espagne, son plus grand amour avec l'Afrique latine et chrétienne et la France classique, il était naturel que M. Bertrand dressât une image de sainte Thérèse, qui fût, pour nous, la Vierge séraphique elle-même, et non point son ombre, « la grande Espagnole, comme Augustin est le grand Africain ».

Dans la très belle introduction de son livre, M. Louis Bertrand insiste sur la parenté qui unit son *Saint Augustin* et sa *Sainte Thérèse*. Il avoue que son patron, saint Louis Bertrand, est pour beaucoup là dedans. De neuf ans moins âgé que Thérèse, l'apôtre des Indes occidentales, frère spirituel de saint François-Xavier, évangélisateur des Indes orientales, écrivit, un jour, « à la carmélite d'Avila une de ces lettres qui semblent commander toute une destinée. » Fait qui frappa l'historien de saint Augustin. D'y réfléchir le conduisit à sainte Thérèse. Tête-à-tête du romancier de *Sanguis Martyrum* et de l'inspirée du *Château de l'Ame*. Entretien captivant et redoutable. M. Louis Bertrand n'y découvrit rien de moins que les trésors du mysticisme.

L'attitude de l'auteur de *l'Infante* devant ces richesses inconnues

est des plus nobles à la fois et des plus sages. Il demande à la mystique de l'instruire au lieu de chercher à lui faire la leçon, comme c'est toujours la mode chez les scientistes attardés, que de tenaces préjugés continuent de parer d'un prestige usurpé et funeste. Qui dit histoire dit, avant tout, obligation de comprendre, et, par là même, de se soumettre à l'objet, d'accepter les données de la réalité psychologique et matérielle. Comprendre, c'est saisir. On ne saisit, dans l'ordre de l'esprit comme dans celui des faits, que ce que l'on accepte. Plus l'objet est difficile à saisir, plus il le faut modestement accepter tel qu'il est. Le mysticisme est, de tous les objets d'étude, le moins aisé à appréhender, tant il dépasse le niveau ordinaire. M. Louis Bertrand se contente d'écouter la voix de la Vierge séraphique, messagère du surnaturel. Reproduire ce témoignage, en établir la valeur, telle est la tâche qu'il s'assigne. Il laissera la sainte « se raconter et s'expliquer devant nous ».

Ainsi qu'il en devait être, aux Buissonnets, de Thérèse Martin, la vocation de Thérèse de Ahumada fut des plus précoces. Dès le premier âge, le signe d'élection marque la sainte de Jésus comme il fera de celle de l'Enfant Jésus, la fière fille du seizième siècle espagnol comme la petite bourgeoise française du dix-neuvième. De même que Lisieux, Avila est un de ces lieux prédestinés où l'Esprit de Dieu souffla sur de tendres âmes d'enfants, pour y faire naître la sainteté la plus extraordinaire. M. Louis Bertrand, selon l'art dont il est coutumier, évoque Avila. Petite cité castillane et belliqueuse, sa physionomie a quelque chose d'austère et de triste, voire d'un peu funèbre et même, s'il faut tout avouer, d'un peu mesquin. M. Bertrand retrace ainsi l'impression qui se dégage d'un décor où presque rien ne lui apparaît qui rappelle la douceur et la joie thérésiennes. La fille d'Alphonse Sanchez de Cepeda et de Béatrix de Ahumada, sa seconde femme, y naquit le 28 mars 1515. La connaissance approfondie qu'a, des âmes et des mœurs espagnoles, le romancier du *Rival de Don Juan*, de *l'Infante* et de *Cardenio*, lui permet de replacer sans peine, dans son milieu domestique, municipal, national et religieux, l'enfance de Thérèse. Il la montre qu'enveloppe, dès le berceau, l'atmosphère des héroïsmes aventureux et qui ne désire rien que d'aller, en terre infidèle, se faire couper la tête pour la Foi. La petite âme ardente de Thérèse, en compagnie de son frère Rodrigue, rêve déjà de gagner la paradis ou bien joue à la religieuse avec d'autres fillettes. Et là encore, la ressemblance est frappante avec l'autre grande sainte du Carmel, Thérèse de Lisieux... Puis, c'est la jeune fille à la robe orangée, dont la beauté semble, un instant, se tourner vers les illusions du siècle. Mais, à dix-sept ans, elle entre, comme

pensionnaire, chez les religieuses Augustines, au couvent de Notre-Dame de Grâce. Alors commence la vie intérieure, qui s'enrichira et s'approfondira, au milieu des larmes, des inquiétudes, parfois même d'une véritable détresse morale, pour s'achever, mais fort tard, dans les joies exténuantes du plus haut mysticisme. Manifestation de ce que la sainte nomme « le désir des choses éternelles », et qui vivait en elle depuis l'enfance. Historien scrupuleux autant que perspicace analyste, M. Bertrand distingue ici, fort bien, que ce n'est pas la vie monastique en elle-même qui attire Thérèse et la décide à se faire religieuse, mais l'invincible sentiment qu'elle éprouve de l'unique voie du salut par le cloître.

La grande Espagnole ne ressemble plus alors à la sainte de Lisieux. Pour Thérèse Martin, la voix d'enfance résidera dans le toujours simple exercice de la vie carmélitaine. L'Amour divin sera inclus jusqu'en les moindres gestes de l'exacte et minutieuse soumission à la règle et aux nécessités de l'existence conventuelle. Pour Thérèse d'Avila, le cloître sera le difficile chemin de perfection, menant à l'Amour. La puissante nature mystique de la Réformatrice du Carmel ne se révélera que tardivement, dans la violence d'une passion où s'empare d'elle l'Amour divin qui lui faisait défaut au moment où elle se mettait néanmoins en route. Thérèse se sentait appelée. Elle ne percevait point la présence de Celui à la voix de qui pourtant elle obéissait, voix plus impérieuse, lui semblait-il, que douce, plus terrible qu'attirante. La sainte de l'Enfant Jésus sera, de soi-même, portée vers le divin Amour, et sa torture résidera dans le silence presque ininterrompu de l'Aimé. La Vierge séraphique, au contraire, marchera vers cet Amour à travers et par-dessus tous les obstacles. L'héroïsme de la conquête de Dieu est son apanage. Celui de la sainte de Lisieux sera l'héroïsme de la défense du divin Trésor. Ces deux surhumaines figures du mysticisme féminin en traduisent chacune, au plus haut degré, la double apparence affective : aimer pour souffrir et souffrir en aimant, comme Thérèse de l'Enfant Jésus ; souffrir pour aimer et aimer en souffrant, comme Thérèse de Jésus. L'une est l'Amour qui reçoit et se donne ; l'autre, l'Amour qui demande et agit. L'esprit de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus s'immolera à son cœur. Le cœur de sainte Thérèse de Jésus sera au service de sa volonté et de sa raison. Qu'elles ont donc bien choisi leurs noms, ces deux grandes prédestinées ! La sainte de l'Enfant de Nazareth, travaillant à l'établi de Joseph, et capable, en même temps, de discuter avec les docteurs et de les vaincre. La sainte de Jésus, du Dieu qui s'est fait Homme et annonciateur de la Bonne Nouvelle, domptant, à force d'amour, ses ennemis mêmes, et qui

conquiert le Monde sur le Mal et l'arrache aux ténèbres du Péché. L'Enfant Jésus, Roi des Cœurs. Jésus, Roi des Volontés et des Esprits. Triple royauté à laquelle se soumet, tout entière, la personne humaine. La Voie d'Enfance. Et la Lumière de la Pure Intelligence.

Lumière qui fut lente à inonder, de ses brûlantes clartés, la Vierge séraphique. M. Louis Bertrand a écrit d'admirables pages sur le difficile chemin de la perfection thérésienne, les amertumes du début et la grande maladie, les aspirations à la félicité éternelle, alors que la carmélite du couvent de l'Incarnation ne connaît pas encore le véritable Amour de Dieu. *Le Troisième Abécédaire*, de Francisco de Osuna, moine franciscain, lui révéla ce que peut être l'union de l'âme avec Dieu, essence du mysticisme. Au reste, les influences franciscaines sont prédominantes dans la genèse de la mystique thérésienne. Gaston Etchegoyen l'a définitivement montré, avec tous les textes souhaitables. Comme l'a noté, avec justesse, M. Ernest Seillière, « on pourrait caractériser l'évolution de sainte Thérèse en disant que les Franciscains l'initient à la haute mystique, que les Jésuites lui enseignent la nécessité de l'ascèse régulatrice et que les Dominicains la confirment dans sa vocation d'apostolat (1) ».

M. Louis Bertrand insiste sur le « retentissement d'une pareille promesse dans l'âme troublée et angoissée de cette jeune fille de vingt-deux ans. La route vers ce bonheur auquel elle aspirait depuis si longtemps lui était montrée... On peut être sûr que, dès cet instant, elle se jeta de tout son cœur à la conquête de cet Amour, qui est l'unique Réalité, comme il est l'unique Bien. Dès cet instant, elle désira la possession de l'Aimé... La voilà donc qui s'engage dans ce chemin de perfection au terme duquel est la suprême joie. » Viennent les grâces que commence à obtenir Thérèse : don des larmes, méditation affective, oraison de recueillement ou de quiétude, oraison d'union même, mais sans qu'elle se rendît bien compte de ce qu'étaient ces grâces supérieures. La maladie achèvera de l'enlever au monde de la Nature pour la transporter dans celui de la Grâce.

Maladie providentielle, dit M. Bertrand. « Ou souffrir ou mourir », disait la Vierge Séraphique. Pascal lui fera écho : « La maladie est l'état naturel du chrétien. » Mourir, c'est l'affranchissement du monde de la Chute. Souffrir, c'est se rendre capable de le mériter. Rien ici de la niaise déformation tolstoïenne qui prêche la religion de la souffrance pour la souffrance, déformation d'ailleurs conforme au christianisme à rebours du prophète russe.

(1) *Sainte Thérèse, mystique de la Contre-Réforme*, in *Pour le centenaire du romantisme*, p. 41.

M. Louis Bertrand ne se méprend pas sur le sens réel de la souffrance des saints : « Leur corps, dit-il, est un organisme très particulier, façonné et affiné en vue de fins mystérieuses. » Il s'incline devant le fait exceptionnel que constitue, en ce monde, le mysticisme des grands saints à qui leur intelligence, merveilleusement lucide et déliée, permet de n'être dupe d'aucune illusion. Intelligence qui prouve la parfaite santé morale de ces grands souffrants physiques. M. Louis Bertrand y revient, à plusieurs reprises. Il a même réservé tout un chapitre à cette question si complexe et difficile (1). Il a très bien vu que les théories des négateurs du surnaturel, appliquées au mysticisme, « sont incapables de rendre compte, d'une façon satisfaisante et complète, d'états singuliers dont elles négligent toujours quelque élément essentiel. » Théories qui se fondent d'ailleurs sur les sophismes de l'*ignoratio elenchi*, de l'équivoque et du dénombrement imparfait. Le mysticisme, amour exclusif de Dieu, peut n'être qu'un faux mysticisme si, à la place de Dieu, est érigé un sentiment divinisé, ou une idée, ou quoi que ce soit d'humain. Le critère permettant la discrimination du vrai et du faux mysticisme ne peut donc être fourni que par la confrontation de l'état psychologique de tel ou tel mystique, avec les phénomènes qui se manifestent dans l'âme des grands mystiques orthodoxes, chez lesquels la raison n'abdique rien de sa souveraineté, soumise elle-même à l'Amour divin. Faute de quoi l'on risque de confondre une Angèle de Foligno et une extatique d'hôpital. Quand on voit des savants de la valeur de M. Pierre Janet commettre des simplifications de ce genre, on n'est plus surpris de l'absurdité de tant d'opinions émises sur le mysticisme, et qui scandalisent à bon droit les gens avertis (2). M. Janet poursuit l'erreur de Charcot et de ses disciples, illusionnés par les innombrables cas d'hystérie qu'ils étudiaient et que l'on nomme, depuis les travaux du docteur Babinski, le pithiatisme. Ces médecins, férus d'un zèle antireligieux surprenant chez des hommes de leur valeur, en étaient vite arrivés à identifier mysticisme et hystérie. Cette théorie paresseuse était née d'une fausse interprétation des phénomènes d'extase, de vision, d'hallucination et de catalepsie. Pour Charcot, le mysticisme était, tout simplement, une sorte de délire coloré par la croyance du sujet. Il ne reste rien aujourd'hui, pour qui a pris soin d'étudier sérieusement le mysticisme, de ce système clinique, échoué à l'école du

(1) Quatrième partie, I : *Pour déblayer le terrain*, p. 217 à 230.

(2) Cf. *De l'angoisse à l'extase*, et la discussion très serrée de cet ouvrage par le R. P. Lucien Roure, aux *Études* du 20 février 1927.

soir. Un fait essentiel avait échappé à Charcot, et qui suffit à ruiner cette thèse, dont on a peine, maintenant, à s'imaginer le succès qu'elle rencontra, même chez des esprits distingués. Dans tous les cas d'hystérie ou de pithiatisme, il se produit une diminution, qui peut aller jusqu'à l'altération de la personnalité. Celle-ci, au contraire, s'amplifie chez les mystiques. Des hystériques peuvent faire du mysticisme, comme n'importe quelle passion. Ils le font à leur mesure.

Sur les ruines de l'hystérologie des Charcot et des Ferré, s'est édifiée une psychologie du mysticisme à quoi non seulement des théologiens mais des philosophes, croyants ou incroyants, ont collaboré. Après M. Léon Daudet, dans le plus beau chapitre de son *Rêve éveillé*, voici que M. Louis Bertrand apporte, à cette collaboration, son expérience de romancier habile à donner la vie à des personnages dont les éléments psychologiques furent analysés avec soin.

Sainte Thérèse d'Avila, par la nature même de son œuvre, permet une étude approfondie et ample du mysticisme. Passion intérieure, à l'inverse des autres passions dont la source est extérieure, le mysticisme ne se développe que par l'entraînement de la volonté, l'exercice de la raison, le recours enfin à cet intellect dont saint Thomas d'Aquin a défini la nature, et qui est l'intuition intellectuelle réalisée sur le plan contemplatif, au sortir de l'oraison que parachève la méditation. Aussi le mysticisme véritable ne peut-il se passer de l'ascèse, dans l'ordre pratique, ni, dans l'ordre spéculatif, de la lucidité spirituelle. Ascète, le mystique dompte son corps, esclave naturel du plaisir, cet obstacle à la perfection. Il maîtrise et abolit son orgueil. Il se prépare ainsi à se rendre moins indigne de Dieu. Il n'est que saint Ignace de Loyola qui ait, avec sainte Thérèse, exposé en détail les méthodes à suivre pour atteindre ces résultats. Nul psychologue ne les a dépassés pour le réalisme et la profondeur de la connaissance de l'âme et de ses ressources les plus secrètes.

M. Louis Bertrand s'est placé sur le terrain des œuvres de la Vierge séraphique et de ses lectures. Il n'omet aucune des nuances délicates, aucun des subtils détours de son âme, passant du difficile chemin de perfection à la pleine conversion, sa victoire sur le monde. Il fait ressortir que cette victoire fut imposée à Thérèse du dehors, et non par entraînement ni suggestion persévérante. On ne peut aller plus loin dans la reconstitution d'une personnalité aussi riche. Au fur et à mesure qu'il s'avance, le livre de M. Bertrand s'élève avec la sainte elle-même. Il suit, pas à pas, sa Thérèse de Jésus dans le développement de l'Amour divin au cours de sa vie, dans

l'art d'aimer Dieu tel qu'elle le pratique, dans l'expérience qu'elle en accomplit, l'expression qu'elle en donne, la synthèse enfin qu'elle en réalise. C'est l'histoire de la conversion, avec la lutte suprême qui l'accompagne, puis des grandes grâces. « Aimer, disait sainte Thérèse, c'est comprendre, souffrir, renoncer et servir. » Cette parole incomparable, on la mettrait véridiquement en épigraphe au livre de M. Louis Bertrand. Toute la sainteté s'y inscrit. Elle symbolise l'œuvre même de la Réformatrice du Carmel, de la plus grande figure de l'Espagne. L'équilibre exceptionnel des mystiques de cette envergure réside en ceci qu'ils sont, à la fois, au sommet de l'esprit, du cœur et de l'action. Contemplatifs et pourtant apôtres, ils concilient en eux des caractères, chez l'ordinaire des hommes, opposés. C'est le miracle de leur vie. Par là, entre tous les mortels, eux seuls donnent, de l'image de Dieu, des exemplaires non déformés par les victoires du Tentateur.

Les saints ont vaincu le Mal en eux. Leurs prières et leurs œuvres, leurs souffrances et leurs sacrifices sont pour racheter les autres pécheurs. Réversibilité des vertus. Holocauste du Bien pour la libération du Mal. Héroïsme rédempteur. Imitation du Christ. M. Bertrand l'a perçu avec une acuité singulière. Ses pages sur le Christ à la Colonne, de la cathédrale de Salamanque, sont inoubliables. Elles font penser aux visions de Catherine Emmerich. Elles ouvrent le récit de la conversion de sainte Thérèse. Au reste, M. Bertrand se maintiendra, dès lors, sur les cimes, jusqu'à l'ultime page de son livre. Quand il évoque les grandes Grâces, avec leur cortège de présences, de visions, d'extases, de ravissements et d'illuminations pour aboutir au mariage mystique, où la parenté est manifeste de la Vierge d'Avila et de sainte Catherine de Sienne, M. Louis Bertrand ne cesse d'insister, comme la sainte elle-même, sur le caractère intellectuel de ce mysticisme. Vue éminemment juste. Bonté, discipline, science, ces armes par quoi l'on triomphe du Prince des Ténèbres et de la faiblesse humaine, sa complice, ne valent que par la lumière de l'esprit, qui seul peut assurer le salut de l'âme, essentiellement perdue par le péché contre l'Esprit. Les grands mystiques, ces embrasés de l'Amour divin, sont exempts de tout fidéisme comme de tout quiétisme. Aimer, chez eux, c'est comprendre, redisons-le avec sainte Thérèse. Si Angèle de Foligno surpasse même la Vierge séraphique, Jean de la Croix ou Catherine de Sienne, si elle a atteint le plus haut degré de l'humanité tournée vers le Saint-Esprit, c'est qu'elle fut la Mystique de la Pure Intelligence, identifiant l'Amour et l'Être avec une puissance dont on ne trouverait nulle part ailleurs un égal témoignage, s'il n'y avait saint Paul.

Dans le *Troisième Abécédaire*, dont on sait que Thérèse d'Avila faisait sa principale lecture avec *l'Art de servir Dieu*, d'Alonso de Madrid, *l'Ascension du Mont Sion* de Bernardino de Laredo, et le *Traité de l'Oraison et de la Méditation*, de saint Pierre d'Alcantara, Francisco de Ossuna disait que le religieux inintelligent était un monstre dans la religion (1). L'expérience intellectuelle de l'Amour divin s'impose. Elle est la dernière acquise. Les visions intellectuelles sont de la fin de la vie de sainte Thérèse. M. Bertrand a donné de nombreuses citations, qui sont probantes, à ce sujet. Il a noté l'importance particulière de la vision intellectuelle, chez la sainte, de la Trinité. Gaston Etchegoyen avait cité un texte capital qui prouve le caractère permanent de cette vision, dans les derniers temps de l'existence de sainte Thérèse. Il est extrait d'une relation écrite par elle à Palencia, en 1581, un an avant sa mort : « Les visions imaginaires ont cessé, mais j'ai continuellement, ce me semble, la vision intellectuelle des trois Divines Personnes et de la Sainte Humanité ce qui, selon moi, est une grâce beaucoup plus élevée (2). »

L'intelligence a comme élément majeur l'intellect qui, dépassant la raison comme la raison dépasse l'entendement, est affranchi du raisonnement discursif et atteint à l'intuition intellectuelle, cette connaissance simple dont parle saint Thomas d'Aquin. De toutes les créatures humaines, les mystiques sont celles qui jouissent de cette connaissance simple, dans la mesure la plus large qui puisse être consentie à des intelligences limitées. Eux seuls approchent des Bienheureux et des Anges qui aperçoivent Dieu, et tout en lui, dans les essences éternelles. Ils sont les plus près, par là même, de Dieu, dès ce monde. L'intellect contemplatif leur ouvre les voies de la béatitude. Autant que l'âme humaine y peut parvenir, une sainte Thérèse, dans sa vieillesse, s'est unie à Dieu. Mais cette union fut essentiellement intellectuelle. La délectation ne fit rien que l'accompagner. L'expérience thérésienne confirme la doctrine thomiste. La *Somme mystique* donne toute sa signification à la *Somme théologique* : « Tout ce que l'on peut dire, écrivait sainte Thérèse, c'est que l'âme, ou plutôt l'esprit de l'âme, devient, selon qu'on en peut juger, une seule chose avec Dieu (3). »

Mariage spirituel, disait-elle aussi. C'est bien, en effet, ce dont il s'agit. Le mariage n'est-il point l'amour sanctifié par le sacrement et discipliné par la double règle de l'ordre rationnel et de l'ordre

(1) *Troisième Abcédaire*, XII, chap. II, f° 131 v.
(2) *Œuvres*, t. II. *Relation LXVI*, p. 320.
(3) *Ibid.*, t. VI. *Demeures*, VII, chap. II, p. 286.

social? Ici la discipline est spirituelle et dogmatique. L'idéal de l'ascétisme et de la sainteté s'est réalisé. Mais à quel prix ! Celui d'un corps torturé et exténué, d'une âme anéantie en même temps que ravie. Sainte Thérèse se lance alors dans l'action, avec la même ferveur raisonnable et volontaire. M. Louis Bertrand est à l'aise pour peindre la vaste fresque de la catholicité que menace le double péril de la Réforme et de l'Islam. La Réforme naît. L'Islam est diminué, non vaincu. Lépante même n'y suffira pas. Il faudra, cent douze ans plus tard, en 1683, devant Vienne, que Jean Sobieski termine l'œuvre de Jean d'Autriche, comme celui-ci avait poursuivi la défense menée, un siècle auparavant, par Jean Hunyadi, sauveur de Belgrade. Hongrie, Espagne et Pologne, remparts de la catholicité, si la France en est le cœur et Rome l'âme. Remparts où l'action thérésienne a comblé maintes brèches. L'épée n'est rien sans la prière et le sublime symbole de saint Louis et de Jeanne d'Arc est dans leur union triomphante et martyre. Le salut, la régénération des âmes ne sont pas moins assurés par l'héroïsme silencieux de l'oraison et de la pénitence d'une Thérèse et de ses filles que par l'apostolat d'Ignace et de ses fils, la doctrine du Concile de Trente, et la flotte en rade de Lépante ou l'armée sous les murs de Vienne. Sainte Thérèse, témoin extasié de la Présence réelle, a vu Jésus, dans la splendeur du Pur Esprit, comme saint Paul l'avait vu, dans son Corps glorieux, sur la route de Damas. Philippe II comprit la sainte. L'œuvre politique du roi vint appuyer la prière de la Vierge séraphique et l'apostolat jésuite. Quel hommage émouvant et juste, plus fort que les préjugés accumulés, par le romantisme et le libéralisme, contre le fils de Charles-Quint, lui rend M. Louis Bertrand ! Le décor de l'Escorial, le portrait de Philippe II, la mort de ce grand prince, menant, sur le trône, la vie des ascètes, tout serait à citer de ces pages si denses et si pénétrantes. L'évocateur somptueux de Versailles s'est peut-être encore surpassé dans son *Escorial*, synthèse de la monarchie catholique de tous les temps.

Pour dire la grandeur du roi comme la surhumanité de la sainte, le génie de l'auteur est adéquat à la difficulté du sujet. De telles réussites font les chefs-d'œuvre. L'honneur de M. Louis Bertrand est de reconnaître et de dire que sainte Thérèse elle-même le lui dicta. Son humilité de chrétien donne ainsi à son art un accent, une force de persuasion, une valeur apologétique, une signification humaine que l'on ne saurait trop louer. Sa *Sainte Thérèse* est véritablement une œuvre d'amour et de foi.

JEAN HÉRITIER.

LES SCIENCES

LA MÉTAPSYCHIQUE

On ne parle jamais tant des mystères de l'au-delà et des choses surnaturelles que dans les moments où l'irréligion est doctrine d'État, ce qui est à peu près le cas en ce moment. Quand on croit jeter par-dessus bord les croyances aux dogmes traditionnels qui sont à la base de toute morale, on ouvre la porte bien grande à toutes les fantaisies du mysticisme le plus aigu ; et c'est alors que le spiritisme, l'ésotérisme, les tables tournantes, les conversations avec les esprits (presque toujours Napoléon, Alexandre le Grand ou Cléopâtre), les phénomènes de lévitation produits par des médiums « professionnels » ont beau jeu.

Cette rage a pris, au cours des dernières années, une importance particulière : on ne parle que de phénomènes d'apports, de matérialisations, de photographies de corps astral, d'ectoplasme... Que sais-je encore? On a même donné un nom à cet ensemble de manifestations, dont l'étude s'appelle, maintenant, la *Métapsychique*. Cette science a pour but l'étude des phénomènes qui échappent ou semblent échapper aux lois naturelles de la physique qui régissent la matière et l'énergie, et dans lesquels la pensée, celle des vivants ou mieux celle des morts, entre en jeu comme un facteur principal.

*
* *

Tout d'abord, y a-t-il des « phénomènes »?
Certains sont indiscutables : les cas de télépathie entre deux

êtres, séparés par la distance, sont, aujourd'hui, parfaitement certains. Certains aussi les phénomènes de suggestion et d'hypnotisme, et même dans certains cas de transmission de pensée. Mais ce qui est moins bien établi, ce sont les phénomènes où se produisent des contacts, des matérialisations ou des soulèvements de corps pesants, ou l'effet de la volonté d'un médecin qui ne doit pas les toucher, c'est-à-dire les phénomènes de lévitation.

Remarquons dès l'abord que, du point de vue strictement scientifique, il n'y a rien d'impossible dans tout cela. Nous avons en nous-mêmes, indépendamment de notre corps matériel, une cause qui nous fait penser et vivre, et cette cause est immatérielle et impondérable, au moins dans l'état actuel des mesures les plus précises que la science puisse exécuter. Si un homme vient à tomber mort d'une embolie, une minute après sa mort son corps ne pèse pas un centigramme de moins qu'une minute avant. Cependant, quelque chose en est sorti, qui le rendait vivant, et dont le départ en fait une chose inerte. Et pourtant ce « quelque chose », quoique impondérable, rendait notre corps susceptible d'effectuer des efforts mécaniques, de lever des fardeaux, de tourner la manivelle d'un treuil : cela rentrait donc dans le principe de la conservation de l'énergie. Donc, il y a là un grand inconnu, dont nous ne tenons pas l'explication, mais qui existe ; il y a une force mystérieuse qui se transmet peut-être par des ondulations, que nous n'avons pas plus le droit de nier que nous n'aurions celui de nier les ondes électriques qui nous enveloppent de leur réseau depuis le commencement du monde, et que, cependant, nous ne connaissons que depuis trente-cinq ans à peine. Ainsi, pas de négation *a priori* : ce serait la moins scientifique des attitudes.

De même, en ce qui concerne les phénomènes dits de lévitation, on ne peut pas davantage en proclamer l'impossibilité. Qu'est-ce, en effet, qu'un phénomène de lévitation? C'est une violation apparente des lois de la pesanteur qui tiennent appliqué contre le sol tout corps matériel, à moins qu'une force extérieure ne vienne le soulever ; mais cette force doit être matérielle aussi.

Or, il est des cas où cette violation pourrait se produire d'une manière, en apparence miraculeuse, et que cependant la physique moderne conçoit possible. Imaginons un petit caillou posé au milieu d'une assiette : ce caillou est plongé dans l'air dont les trillions de milliards de molécules s'entre-choquent autour de lui, dans tous les sens, des trillions de milliards de fois par seconde. Ces chocs se produisent « dans tous les sens », à cause même de leur mutiplicité ; mais *il se pourrait* que, par un hasard invraisemblable mais, cepen-

dant, *possible*, tous ces chocs se faisant au même instant dans le même sens, tendent à écarter le caillou de l'assiette : à ce moment le caillou serait soulevé, et il ne serait pas besoin de faire intervenir des causes venant de « l'au-delà » pour expliquer ce fait extraordinaire.

Une autre violation apparente des lois de la pesanteur nous est fournie par l'électro-magnétisme. Deux spirales de cuivre voisines l'une de l'autre s'attirent dès qu'elles sont parcourues par un courant électrique ; si l'une est fixe, cette attraction peut soulever l'autre de terre, malgré son poids, et à l'encontre de toutes les lois de la chute des corps, sans qu'un contact matériel soit, pour cela, nécessaire. Les lois de la pesanteur peuvent donc comporter des exceptions, puisque nous en connaissons de nettement vérifiables, et nous n'avons pas le droit de refuser, par principe, à ces exceptions, la possibilité d'une forme nouvelle résultant de l'action d'une force inconnue. Or, des forces inconnues il en est certainement dans l'univers, et que nous ne soupçonnons même pas. Qui aurait pu concevoir, avant la découverte de la radioactivité due au génie d'Henri Becquerel, l'existence de ces mouvements intra-atomiques qui représentent une quantité d'énergie véritablement fabuleuse? Qui aurait pu soupçonner les rayons X, les ondes électriques?

Le phénomène de lévitation n'est donc pas physiquement impossible. Mais si l'on se rend à l'argument de sa possibilité matérielle, au moins fait-on une objection qui ne manque pas de force : cette objection se base sur ce fait que le phénomène exige, pour se manifester, la présence d'une personne spéciale ayant une sensibilité exceptionnelle, d'un « médium », pour employer le mot consacré. Puisque, disent les sceptiques, la lévitation ne peut se manifester que par cet intermédiaire, elle est en dehors de la loi fondamentale de l'expérience dont l'essence est de pouvoir être reproduite à volonté.

Eh bien, là aussi, la physique expérimentale va nous fournir l'exemple d'un phénomène familier et usuel et qui ne peut, pourtant, se manifester que par l'intermédiaire d'un médium spécial : c'est tout simplement le magnétisme, l'attraction du fer par un aimant.

Représentons-nous, en effet, le berger de l'antiquité qui a, le premier, découvert cette mystérieuse pierre d'aimant dans les environs de la ville de Magnésie d'où lui est venu son nom. Il a constaté, par hasard, qu'elle attirait le premier morceau de métal venu ; qui, par hasard également, se trouvait être un clou de fer : miracle ! Il prend la pierre, la met dans son sac et rentre triomphant dans son village en annonçant qu'il avait trouvé une pierre attirant

les métaux. On fait cercle autour de lui ; il sort sa pierre à laquelle on présente successivement des morceaux de tous les métaux : cuivre, plomb, argent, or... mais rien ne se produit ; aucun de ces métaux n'est attiré par la fameuse pierre. L'homme était-il donc un imposteur? Nullement. Mais le phénomène ne se manifestait — et continue à ne se manifester nettement — qu'avec un seul métal : le fer. Le fer est donc le « médium » du magnétisme physique dont, seul ou presque seul, il peut mettre en évidence les manifestations et les lois.

Dès lors, si un médium existe dans la physique expérimentale, franchement a-t-on le droit de nier la nécessité d'un médium d'une autre nature pour d'autres phénomènes? Non ; ce droit, on ne l'a pas.

*
* *

Je crois avoir, dans les lignes précédentes, fait preuve d'une impartialité suffisante en démontrant la possibilité physique de ces phénomènes, comme la lévitation, les apports, les contacts ou les ectoplasmes. Nous pouvons ainsi concevoir la manifestation d'une force nouvelle, et cette manifestation, si elle était dûment constatée, serait d'autant plus heureuse qu'elle permettrait de ne plus considérer comme « surnaturels » des phénomènes qui deviendraient simplement « extranaturels », comme fût extranaturelle, début de son histoire, toute force nouvelle fraîchement découverte.

Tout revient donc à constater ces faits scientifiquement, c'est-à-dire sans supercherie possible de la part du médium, sans auto-suggestion de la part des observateurs.

Mais, à partir de ce moment, la question change de face. Et je dois déclarer hautement que toutes les fois que j'ai essayé de constater quoi que ce fût dans cet ordre d'idées, je n'ai jamais rien pu voir que je pusse admettre scientifiquement ; et cependant j'étais toujours parti avec le désir très ferme de voir quelque chose. Quelles sont donc les raisons à cette difficulté de montrer ces phénomènes à tout le monde? Il y en a plusieurs.

Il y a d'abord la sincérité, plus que douteuse, de certains médiums. Beaucoup d'entre eux — je dirai même presque tous — se font rémunérer leurs hypnoses qui deviennent ainsi professionnelles, et les exemples sont nombreux de ces « industriels » pris en flagrant délit de supercherie. On connaît l'aveu de ce farceur qui, dans une grande ville d'outre-Méditerranée, a « fait marcher » toute une assemblée de personnes hautement honorables et parfaitement

sincères. Il y a donc là un premier point qui commande des précautions minutieuses.

Le second point est l'auto-suggestion des assistants. On croit volontiers voir ce que l'on désire voir ; et, quand un phénomène n'a pas de manifestation objective, quand chaque spectateur ne peut le constater que subjectivement, l'imagination a beau jeu pour nous induire en erreur. Ajoutez à cela que les médiums déclarent ne pouvoir opérer que dans le noir ou dans les demi-ténèbres, généralement adossés à une fenêtre garnie de vastes rideaux, et vous comprendrez aisément combien des cerveaux, déjà frappés par le côté mystérieux de l'expérience, peuvent errer dans l'interprétation de sensations imprécises.

Mais, direz-vous, des savants autorisés, illustres même, ont affirmé l'exactitude des faits énoncés? Ce n'est pas un argument. En l'absence de manifestations objectives nettement mesurables, des savants peuvent très bien se suggestionner eux-mêmes : toute l'histoire des fameux « rayons N » est là pour le démontrer. D'ailleurs, dès qu'on fait intervenir le facteur mystère, le cerveau de ceux des savants qui y sont enclins semble se dédoubler, se partager en deux compartiments séparés par une cloison étanche. Alors que, d'un côté, reste l'admirable instrument d'une pensée géniale et rigoureuse, n'admettant aucun fait qui ne soit dûment constaté et constaté cent fois plutôt qu'une, de l'autre se trouve le compartiment « mystique », accessible à l'impression étrange et mystérieuse, comportant une réceptivité spéciale pour tout ce qui peut confirmer une hypothèse qui leur est chère. Je le dis, parce que j'en connais qui sont célèbres, illustres même, dont la gloire scientifique est fondée sur des travaux d'une précision admirable, et qui, dès qu'ils sont dans le domaine du mystère, acceptent comme prouvés des faits qu'ils rejetteraient absolument si, dans le cours d'une expérience ordinaire, ils se présentaient à eux aussi faiblement établis.

Presque tous ceux que j'ai vus, parmi les « croyants », se plaignent du scepticisme de la science officielle : ils estiment ce scepticisme injuste et de mauvaise foi. Or, voici ce qui m'advint un jour.

J'avais eu une longue conversation avec un homme d'une culture supérieure et d'une valeur considérable, au sujet d'un phénomène de lévitation. Mon interlocuteur avait fait venir de fort loin et à grands frais un médium avec lequel il devait répéter des expériences sensationnelles, notamment soulever de terre, sans le toucher, un meuble fort pesant. Il ajoutait qu'il s'attendait aux négations systématiques des savants en général et des physiciens en particulier.

— Cher monsieur, lui répondis-je, j'ai dans mon laboratoire,

sur une lourde et massive console de pierre, une balance qui trébuche au vingtième de milligramme et qui est enfermée dans une cage de verre. Venez avec votre médium ; je lui demanderai, non pas de soulever de terre un piano, mais simplement de faire incliner le fléau de ma balance d'une seule graduation, du côté qu'il indiquera lui-même. Si ce médium réussit cette expérience et peut la répéter, je vous certifie qu'il y aura, une heure après, vingt savants pour attester l'authenticité du fait, car les hommes de science sont loyaux et sincères : s'ils ont *vu*, ils le diront, et même ils l'écriront.

Mon interlocuteur me répondit, en haussant les épaules :

— Je n'essaierai même pas, car dans ces conditions l'expérience ne réussira jamais !

Alors?...

ALPHONSE BERGET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MAURICE AJAM

M. Maurice Ajam affirme qu'il a soixante-six ans : personne ne le croit. Du reste, il faut penser, contrairement à toutes les données de la science, que le Parlement conserve. C'est un fait. Cette maison surchauffée, manquant d'air, où des hommes, surmenés, épuisés par des campagnes électorales se réunissent et vivent dévorés par l'ambition, la haine, la passion, les soucis et les angoisses, écrasés par un travail souvent vain, mais toujours excessif, cette maison conserve. Au Parlement, on vit vieux et l'on entretient ses facultés. Les méchants diront qu'il ne saurait y avoir d'usure là où il n'y a pas grande matière, mais cette généralisation facile est évidemment injuste. Le Parlement conserve : c'est un fait. Il est plein de vieillards robustes et qui ont gardé l'apparence et parfois la réalité de la jeunesse. Seuls les vieux républicains, qui sont, on le sait, un embranchement spécial de l'histoire naturelle parlementaire, se distinguent par une allure générale majestueuse et minée, et ils trahissent par un je ne sais quoi qu'ils vénèrent la mémoire et les formules impérissables d'Hégésippe Simon et de François-Vincent Raspail. Mais M. Maurice Ajam n'appartient pas à cet embranchement. Il est donc demeuré alerte, frais, rose, affairé, élégant et souple, en dépit de l'annuaire, qui lui attribue soixante-six ans.

Il fut un parlementaire aimable. Il est resté aimable et n'est plus parlementaire. Lorsqu'il était député, il aimait se dire à la droite du parti radical. En réalité, c'est un libéral. Est-ce même bien un libéral?

Le libéralisme implique, lui aussi, quelque chose de solennel et de candide qui n'est pas dans la manière de M. Maurice Ajam. Il est plus exact de dire que M. Ajam n'est attaché fortement à aucune formule, que sa souplesse hésite entre les formations politiques, qui le séduisent tour à tour, et qu'il n'est vraiment libéral qu'à l'égard des doctrines, du sectarisme et de la discipline des partis. Cette souplesse ne l'a pas préservé de certains malheurs. C'est peut-être qu'elle s'accompagne chez lui de trop de finesse et de trop d'intelligence : dans la vie parlementaire, il faut être souple, mais pas trop intelligent. M. Ajam, qui se disait à la droite du parti radical, trahissait ainsi une intelligence trop fine des vicissitudes politiques et de la relativité des formules. Ainsi il entend qu'il ne voulait pas rompre les ponts avec la droite — je veux dire le parti de la conservation et de l'ordre, qui est, à tout prendre, et sincèrement, le sien, mais il tenait à l'étiquette radicale, soit qu'il estimât que la Sarthe aime cette étiquette, soit qu'il voulût garder une garantie pour le cas où une poussée à gauche l'eût rapproché des hommes de ce parti. Ainsi M. Ajam, même modéré, a toujours donné des articles à la Dépêche de Toulouse. *Il lui est arrivé de se dire plus avancé qu'il n'est en réalité, et de mettre au service de formules dangereuses toute la souplesse redoutable de son talent, toutes les ingénieuses ressources de sa subtile pensée. Mais ce fut en pure perte. Au fond, trop intelligent, il n'a jamais voulu définitivement choisir entre une clientèle ou une autre : il vous dira que la faute en est, non à son caractère, mais à celui de son département, qui est ainsi inconstant, difficile, ami d'une certaine démagogie, et cependant attaché à l'ordre, anticlérical assurément, surtout dans la vallée du Loir que représentait particulièrement M. Ajam, et cependant ennemi des manifestations excessives. M. Ajam aimerait qu'il y eût de nos jours un parti stable, dit de juste milieu, et que la politique de ce parti fût pareille dans la Sarthe. Les malheurs de M. Ajam tiennent peut-être aussi à ce qu'il évoluait dans un département particulièrement périlleux. Les difficultés de doctrine et de discipline se compliquent, dans la Sarthe, des difficultés de personnes. Pour tout dire, M. Caillaux, qui est — qui fut au moins — le maître de la Sarthe, accuse M. Ajam de l'avoir trahi. M. Ajam n'est donc plus de la maison de M. Caillaux, et comme il n'est pas, nettement, de la maison de ses ennemis, il a toujours eu de la peine à trouver son équilibre; disons-le : il a été manœuvré par les circonstances.*

A l'époque où M. Ajam n'était pas brouillé avec M. Caillaux, mais où il estimait déjà que M. Caillaux ne reconnaissait pas suffisamment son mérite, ne lui faisait point, à ses côtes, la place à laquelle il avait droit, il s'en plaignait à ses intimes, sentant confusément que la des-

tinée était pour lui, en définitive, injuste, et déclarait gentiment : « Mon malheur est d'être lune, dans un département où brille un soleil. » M. Caillaux n'aime pas beaucoup les collaborateurs qui ont cette qualité d'esprit. Il n'a jamais aimé, par conséquent, M. Ajam, du moins comme M. Briand aima M. Jean Morel et M. Guist'hau, ou comme M. Méline aima M. Henry Boucher. Mais M. Ajam ne nous en voudrait-il point de le confondre avec ceux-ci, qui ont été ministres? M. Caillaux, non plus, ne le confondait pas. M. Caillaux aime les clients. Il aime aussi quelques patriciens, comme M. François Pietri. Il n'aimait point vraiment M. Ajam. Finalement, et comme à contre-cœur, il en fit un sous-secrétaire d'État de la Marine marchande. Ce n'est pas que M. Ajam ne réussît point : il est homme à se mettre tout de suite au fait, et à réussir partout. Mais il comprit qu'il n'irait jamais plus haut par M. Caillaux. Dès lors, aucune considération politique ne l'écartait plus de son sentiment personnel. Lorsqu'il survint des malheurs à M. Caillaux, le vaincu trouva que M. Ajam était tiède pour sa cause. Déjà celui-ci avait abandonné le parti radical et radical-socialiste, et M. Caillaux voyait là une nouvelle défection. A vrai dire, M. Ajam ne fut pas seul à abandonner M. Caillaux : on sait de quel silencieux mystère M. Herriot, par exemple, enveloppait son sentiment à cet égard. Mais M. Caillaux aime-t-il aussi, M. Herriot? Et encore quand M. Caillaux proclamait que M. Ajam lui devait tout, il exagérait. Il lui devait un éphémère sous-secrétariat d'État. Trop ou pas assez. M. Ajam cependant, de plus en plus éloigné de la politique pure, qui ne lui avait apporté que des déboires, de plus en plus versé dans la question économique qu'il connaissait excellemment et dont la science porte en soi sa récompense, fut candidat sur la liste de gauche en 1919, avec M. Montigny et quelques autres : en l'absence du chef — du Soleil — la liste n'eut qu'un élu et ce fut M. Ajam. Indiscutablement, les modérés, qui triomphaient avec quatre élus, l'avaient ménagé. Eurent-ils tort? M. Ajam crut devoir affirmer qu'il est laïque avec bienveillance, mais point clérical, et qu'il ne saurait admettre une compromission avec la droite, mais qu'il est modéré. Les modérés n'avaient pas tort de le préférer, sur parole. D'ailleurs les circonstances le rapprochèrent d'eux, et si près, qu'ils l'élurent sénateur en janvier 1924, ce qui lui permit d'échapper à l'hécatombe du 11 mai. A ce moment il sentait le fagot. Mais, beau joueur, il rétorquait à ses accusateurs que plusieurs d'entre eux avaient été, et plus loin que lui, dans le flirt avec la droite. Et personne ne répondait. Tout de même le Cartel triomphant lui avait déclaré la guerre : M. Ajam avait, en effet, réussi une opération qui semblait a priori difficile : il avait constitué un parti national modéré dans la Sarthe, avec M. d'Aubigny,

dont le républicanisme était incontestable depuis qu'il avait été estampillé par M. Poincaré. Cependant, l'astre de M. Caillaux se levait de nouveau. Et, sénateur sous le règne du Cartel, M. Caillaux ne pouvait plus souffrir M. Ajam. Mais, victime lui-même du Cartel, de la vraie mystique du Cartel, il prétendait ne point être revenu dans la Sarthe pour y faire figure d'énergumène. Les deux sénateurs modérés furent combattus par lui, mais pas à boulets rouges, comme on dit, et l'un d'eux fut réélu : ce ne fut pas M. Ajam. Aujourd'hui, la règle est que la politique est un métier, et qu'un homme, une fois entré au Parlement, ne saurait plus vivre en dehors. M. Bouctot, sénateur battu à Rouen, veut se représenter à la Chambre, et M. François Albert, pareillement ex-sénateur, n'attend pour poser sa candidature au Palais-Bourbon que la démission législative de son vainqueur, qui, malin, ne la donne pas. M. Ajam, lui aussi, aurait pu rentrer à la Chambre lors des dernières élections partielles. Il ne le put. Le succès des modérés était cependant probable. Une liste du Cartel où les décédés eussent été remplacés strictement : deux socialistes et un radical, eût effrayé les électeurs. M. Caillaux, psychologue local assez fin, avait averti les comités et demandé qu'on s'en tînt à un seul socialiste. L'intransigeance réciproque des radicaux et des socialistes rompit le Cartel : désormais, devant les gauches divisées, le succès des autres était certain. Mais quels seraient ces autres? M. Ajam eût été volontiers candidat avec M. d'Aubigny et un autre radical national. « Soyons républicains, disait-il, et n'oublions pas surtout que la Sarthe est anticléricale. » Ainsi il affirmait une louable continuité dans ses desseins politiques, et marquait simplement, lui si fin, qu'il tenait pour son avenir les leçons possibles de la guerre. La droite, qui ne voulait plus être dupe et martyre dans un département où la minorité est encore puissante et compacte, d'esprit désintéressé, exigea un siège et l'obtint. On fit une liste composée d'un homme de droite, d'un catholique et d'un ancien maire libéral du Mans. Cela s'appela Cartel des droites. M. Ajam n'en fut pas : il est possible qu'il le regrette aujourd'hui. Car la liste entière fut élue, malgré une liste « agricole » dissidente dont l'éclosion fut mystérieuse. Mais, quoi? Les élections partielles sont dures aux radicaux présentement. Ceux-ci n'ont pas assez de temps pour méditer le mot récent écrit par Drieu La Rochelle : « On ne conserve que ce qui est vivant. » M. Ajam, qui comprend vite, est homme à se rendre compte que les radicaux sont morts. Il est fâcheux que la liste électorale de la Sarthe se soit faite aux dépens de cet aimable et charmant homme, qui a rendu, après tout, d'utiles services nationaux. Mais j'ai dit qu'il était très jeune, c'est-à-dire qu'il a tout le temps de renouveler sa formule.

***

Le Théâtre : *La comédie légère et le cas de M. Géraldy.*

Opérette, vaudeville ou comédie légère, tout cela ne compose plus aujourd'hui qu'un vaste genre, où tout est confondu dans la mollesse de la facilité. L'unité de front est réalisée par tous les théâtres voués au commerce, c'est-à-dire tout le boulevard. C'est à peine si l'Ambigu conserve la tradition du *boulevard du crime*. Partout ailleurs, on peut écrire que le théâtre dit parisien flatte aujourd'hui, sous une forme ou sous une autre, le penchant à la facilité des mœurs, quand ce n'est pas le vice tout pur. Le théâtre doit certainement être à l'heure actuelle un des plus puissants agents de la démoralisation.

A l'origine, la comédie légère est celle où les mœurs et les caractères sont évoqués au fil d'une intrigue qui court sans peser, où les événements de la vie sont pris sous leur jour aimable, où la vérité est cherchée dans le jeu des sentiments qui font l'ornement de la vie plutôt que sa gravité. On ne doit pas oublier que le modèle de la comédie légère fut celle de Marivaux, où nous paraissent aujourd'hui si graves et si voisins du tragique les jeux impitoyables de l'amour et du hasard. De nos jours, on loue M. Sarment d'exceller dans ce tour de main de l'analyse vive et rapide. Évidemment, une définition et une étiquette nouvelles ne seraient pas de trop pour marquer la différence entre la vraie comédie légère et celle qu'on ferait mieux d'appeler licencieuse. Celle-ci n'offre jamais d'intérêt littéraire ou intellectuel. Ceux qui s'y adonnent sont marqués au départ d'une faiblesse morale rédhibitoire. Ils peuvent avoir de l'habileté, de l'esprit. Ils ne s'élèvent jamais plus haut. On ne parle pas d'eux. On ne signale leur existence et leur activité qu'en bloc, pour justifier la définition de l'art dramatique contemporain proposée dès 1913 par M. Copeau : *le plus décrié de tous les arts.*

*
* *

M. Géraldy vient d'écrire, en collaboration avec M. Spitzer, une pièce qui est une comédie légère. Quelque opinion qu'on ait de lui, M. Géraldy doit être traité avec le respect qu'on doit à l'écrivain.

Il ne saurait être question de le confondre avec la cohue des fournisseurs. Sa pièce nouvelle présente précisément l'intérêt d'être à cheval sur les deux modes de la comédie légère, de participer aux qualités de la fine comédie d'analyse où la légèreté des touches est un mérite, et aux défauts de la comédie facile où la légèreté des intentions est une tare.

La scène d'exposition est entre deux sœurs, un soir de réception chez l'aînée d'entre elles, Jacqueline. On apprend que celle-ci est mariée depuis trois ans, qu'elle aime son mari Maxime avec toute la candeur d'une nature honnête, fine et sensible. Ledit Maxime est pour l'heure à Bruxelles, en voyage d'affaires. La sœur confidente, Gisèle, est un personnage secondaire dont les auteurs ont fait une assez vive caricature de la jeune fille dans le train, comme on eût dit dans un argot aujourd'hui périmé : il paraît qu'il faut dire aujourd'hui une jeune fille à la page. La jeune fille à la page est honnête, mais libre. Elle met sa gloire à fréquenter le bal-piscine, où l'on danse en costume de bain, et à mépriser le quatrième commandement qui ordonne qu'on respecte les auteurs de ses jours. Jacqueline paraît près d'elle comme une mère poule près d'un oiseau des îles. Cependant, elle n'est pas mère. Les héroïnes de M. Géraldy ne pensent jamais à être mères. Le devoir, la morale ou l'existence de Dieu leur paraissent également inconnus. M. Géraldy peint les jeunes femmes avec une visible dilection, tandis qu'à l'inverse il voit les hommes fort noirs. Cependant, ses préférées, quelque agrément qu'il leur prête, n'ont jamais pensé à quoi que ce soit au delà de leur égoïsme.

La dernière visite partie, survient M. Moreuil. Il est bien tard. C'est qu'aussi bien, M. Moreuil vient parler d'une affaire un peu délicate : il vient parler d'amour. On veut lui faire épouser une jeune fille, il est amoureux, mais il ne se décide pas au mariage. Il vient demander conseil à cette fine et sage Jacqueline.

Une femme qu'on prend pour confidente d'un sentiment amoureux écoute toujours. Jacqueline cite son propre exemple pour convertir M. Moreuil au mariage. Et celui-ci se laisse doucement convaincre. Il n'est certainement pas de la race des conquérants ni des briseurs d'obstacles, M. Moreuil. Il est timide et incertain. Jacqueline, toute heureuse de mener le jeu et de jouer avec l'amour sans danger, ne s'aperçoit pas que l'heure tourne. Il est très tard. « Vous reviendrez, dit-elle à Moreuil, me donner des nouvelles. » A ce moment, survient Maxime qui, ses affaires finies, débarque vingt-quatre heures à l'avance.

Il est d'abord de méchante humeur parce que Jacqueline n'est pas seule. La méchante humeur est mauvaise conseillère : que faisait Jacqueline avec ce Moreuil qu'elle connaît à peine? Jacqueline, avec la candeur de l'innocence, ne se défend pas ; de quoi se défendrait-elle? Maxime part à contre-pied, s'emballe sur la fausse piste : quand on a envie de démontrer un *a priori*, on tirerait de l'arsenic d'un bâton de chaise ; tout devient soupçon, preuve, certitude. D'autant que Jacqueline, indignée, ne sait pas articuler une parole. Rien de plus vrai, ici, que le silence : ce n'est pas seulement par dignité blessée qu'elle se tait, c'est parce qu'elle sent que son bonheur reçoit une atteinte mortelle. Maxime interprète naturellement cette attitude comme une gêne, bientôt comme un aveu. Il finit par proclamer

comme vérité démontrée : « Elle a un amant », et Jacqueline, outrée, crie en s'enfermant dans sa chambre : « Eh bien oui, c'est vrai, j'ai un amant ! »

Ce n'est pas la première fois qu'une femme injustement soupçonnée s'accuse à faux. Désormais, il y a quelque chose d'irrémédiablement brisé parce que Jacqueline a compris que Maxime est indigne d'elle. Elle se réveille comme Titania auprès de l'homme à la tête d'âne. Le lendemain, dès la première heure, Maxime se venge de sa nuit solitaire en allant raconter l'histoire à toute la famille. La mère, la sœur accourent ; la mère dit : « Malheureuse enfant ! » La petite sœur à la page dit : « Eh bien, moi, je t'approuve. » Ainsi, toutes deux la croient coupable sur le premier soupçon. Mais quoi : n'a-t-elle pas avoué? et n'a-t-elle pas répété pendant trois ans que Maxime était la loi et les prophètes? N'importe, cette nouvelle blessure s'ajoute à la précédente, et elle est de belle humeur au moment où l'on annonce M. Moreuil.

Celui-ci s'expose à un accueil plutôt froid ; mais quoi, c'est Jacqueline qui lui a dit : « Vous m'apporterez des nouvelles. » Il en apporte. « Bon, lesquelles, dépêchez-vous. » Voici : il est allé demander la jeune fille en mariage, mais au dernier moment il n'a pas osé, il est parti. Pourquoi? Parce qu'il ne l'aime pas. Mais il disait être amoureux? Oui, c'est vrai, il l'a dit. Et c'est vrai aussi qu'il est amoureux. Mais alors puisque ce n'est pas de cette jeune fille, c'est donc qu'il s'est dupé lui-même : il est amoureux de Jacqueline.

Est-ce possible, cet amour qui s'ignore et qui prend le change? Oh ! parfaitement. L'amour est capable de toutes les hypocrisies par instinct et de tous les sophismes par aveuglement. Et voici maintenant Moreuil qui, parti sur sa lancée, se demande si Jacqueline n'a pas été dupe et complice, elle aussi. Pour le coup, c'en est trop : exaspérée, elle chasse le maladroit et cette révélation l'illumine : le danger était donc réel, et elle ne l'avait pas vu. Mais alors, c'est Maxime qui a été clairvoyant pour elle. Loin d'être coupable, Maxime remonte sur son piédestal : le bonheur serait donc encore possible? Elle se précipite pour le ressaisir avec un élan passionné ; elle demande pardon à Maxime, mais celui-ci l'entend mal et, voulant jouer au généreux, il déclare qu'il pardonne. Non pas comme Jacqueline l'entendait : il pardonne en gardant la conviction qu'elle a été coupable. Suprême maladresse, suprême offense, qu'une femme ne peut plus pardonner.

Enfin, au dernier acte, voici quelqu'un qui commence à comprendre. C'est Gisèle, la petite sœur, qui est mal élevée, mais qui n'est pas bête. Elle crie casse-cou à Maxime. Mais un homme, dans les choses du sentiment, n'a pas l'esprit si agile et ne comprend pas si vite. Et M. Moreuil, non plus, il ne comprend rien? Le voici qui revient s'excuser de ses gaffes de la veille. Jacqueline le rabroue, il perd pied, il se remet à gaffer et à parler de son amour. Il a tout de même

senti qu'entre Jacqueline et Maxime, quelque chose était rompu. Pour se débarasser de lui, elle crie : « Laissez-moi, il n'y a rien à faire : j'ai un amant. » Il oscille une seconde et répond : « Ce n'est pas vrai ». Il ne le croit pas. Pourquoi? Parce que ce n'est pas possible. Il le verrait qu'il ne le croirait pas. Une femme comme Jacqueline, un amant? Mais il suffit de la regarder pour ne pas le croire.

Elle s'épanouit : celui-là a eu confiance en elle. Ainsi Saül trouva la royauté en cherchant les ânesses de son père. Elle demande paisiblement sa liberté à Maxime. S'il la refuse, tant pis pour lui : on ne sait pas au juste et la pièce finit sur l'alternative. Peut-être cessera-t-elle d'être vertueuse parce qu'un homme n'a pas cru à sa vertu et qu'un autre y a cru. Ce n'est pas moral. Mais c'est possible.

Cette pièce serait exquise si le caractère de Maxime ne décalait tout parce qu'il est poussé à la charge. Celui de Jacqueline perd à son contact une partie de sa vérité et de la sympathie qu'il inspire. On a beau savoir que l'amour est aveugle, que Titania a caressé la tête d'âne et qu'une jeune fille honnête et pure est capable d'une grande puissance d'illusion romanesque, tout ceci serait vrai et profond si l'illusion était possible. Mais du fait des auteurs ou du fait de l'acteur chargé du rôle, Maxime est trop grossier et ridicule pour qu'une femme aussi fine et sensible que Jacqueline puisse se duper trois ans. Dès lors, cette scène finale du premier acte, qui serait si pathétique et qui toucherait si loin, souffre d'un désaccord qui la déséquilibre : l'objet pour lequel souffre Jacqueline est trop indigne, il y a trop de disproportion entre ce grotesque qui étale son ridicule et cette nature délicate qui souffre en face de lui, à cause de lui.

Quand M. Géraldy s'efforce d'écrire des pièces sérieuses, on lui objecte qu'il se guinde et que le genre paraît trop haut pour lui. Ici on est obligé de dire qu'il tenait un très beau sujet et qu'il l'a diminué parce qu'il ne l'a pas pris au sérieux. S'il l'avait pris au sérieux, on serait peut-être contraint de présenter les réserves ordinaires. Quoi qu'il en soit, c'est le mauvais génie de la comédie légère qui gâte deux fois cette pièce. Dans la peinture du caractère de Maxime, les auteurs ont pris le chemin facile. Il leur eût fallu dépenser plus de talent et de peine pour tracer le portrait d'un muffle capable de faire illusion et soutenir ainsi le ton de la fine comédie. Au dénouement, ils ont pris le chemin de la morale facile. C'est dommage, car d'autre part leur comédie est pleine d'agrément, de situations justes traitées avec vérité et finesse. Le caractère de Moreuil est original et bien venu. MM. Géraldy et Spitzer sont passés tout près et un peu au-dessous d'un sujet très beau et très vrai ; car la triste aventure d'une femme induite en tentation par la maladresse et l'égoïsme de l'homme est un sujet malheureusement trop vrai et trop humain.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS : LA QUESTION DE LA SARRE. — *Ouverture, à Genève, de la quarante-quatrième session du conseil de la S. D. N. M. Stresemann préside les débats en allemand* (7 *mars*).

— *Déclarations de sir Austen Chamberlain à la presse : Les relations de l'Empire britannique avec la Russie des Soviets sont anormales et mauvaises* (8 *mars*).

— *Déclarations de M. Stresemann à la presse : Il est faux que sir Austen Chamberlain ait proposé la formation d'un bloc européen antisoviétique. Le traité de Rapallo ne contient aucune clause secrète. En ce qui concerne l'évacuation de la Rhénanie, aucune demande n'a été officiellement déposée par l'Allemagne; mais, dans peu de temps, cette puissance sera dans les conditions prévues pour la réclamer* (10 *mars*).

— *Le conseil de la S. D. N. décide que le corps d'occupation de la Sarre sera réduit à* 800 *hommes, qu'il sera composé de troupes internationales et qu'il n'exercera ses fonctions que dans des circonstances exceptionnelles. Une déclaration « interprétative » jointe au rapport adopté décide que l'évacuation de la Sarre aura lieu dans le délai de trois mois* (12 *mars*).

LE DÉSARMEMENT NAVAL. — *Les États-Unis envoient à la France une nouvelle note relative à la conférence du désarmement naval qu'ont acceptée la Grande-Bretagne et le Japon. Ils invitent la France à se faire représenter à cette conférence « d'une façon quelconque »* (14 *mars*).

FRANCE. — *La Chambre vote par* 500 *voix contre* 31 *le projet de loi sur l'organisation générale de la nation pour le temps de guerre* (7 *mars*).

— *Nouveau débat sur les dettes, à la Chambre. Après un discours plein de réticences de M. Poincaré, qui exprime l'espoir que les paiements faits à nos créanciers conserveront bien le caractère provisionnel, la discussion est ajournée, à la demande du cabinet, par* 339 *voix contre* 175 (8 *mars*).

— *M. Sarraut, ministre de l'Intérieur, dépose sur le bureau de la Chambre le projet de loi relatif au retour au scrutin uninominal* (10 *mars*).

ITALIE. — *Le Conseil des ministres ratifie le protocole signé en* 1920 *relatif à l'annexion de la Bessarabie par la Roumanie* (8 *mars*).

BELGIQUE. — *Protestation de M. Vandervelde, ministre des Affaires étrangères, contre la commutation de peine des policiers allemands assassins du lieutenant belge Graff* (10 *mars*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34850.